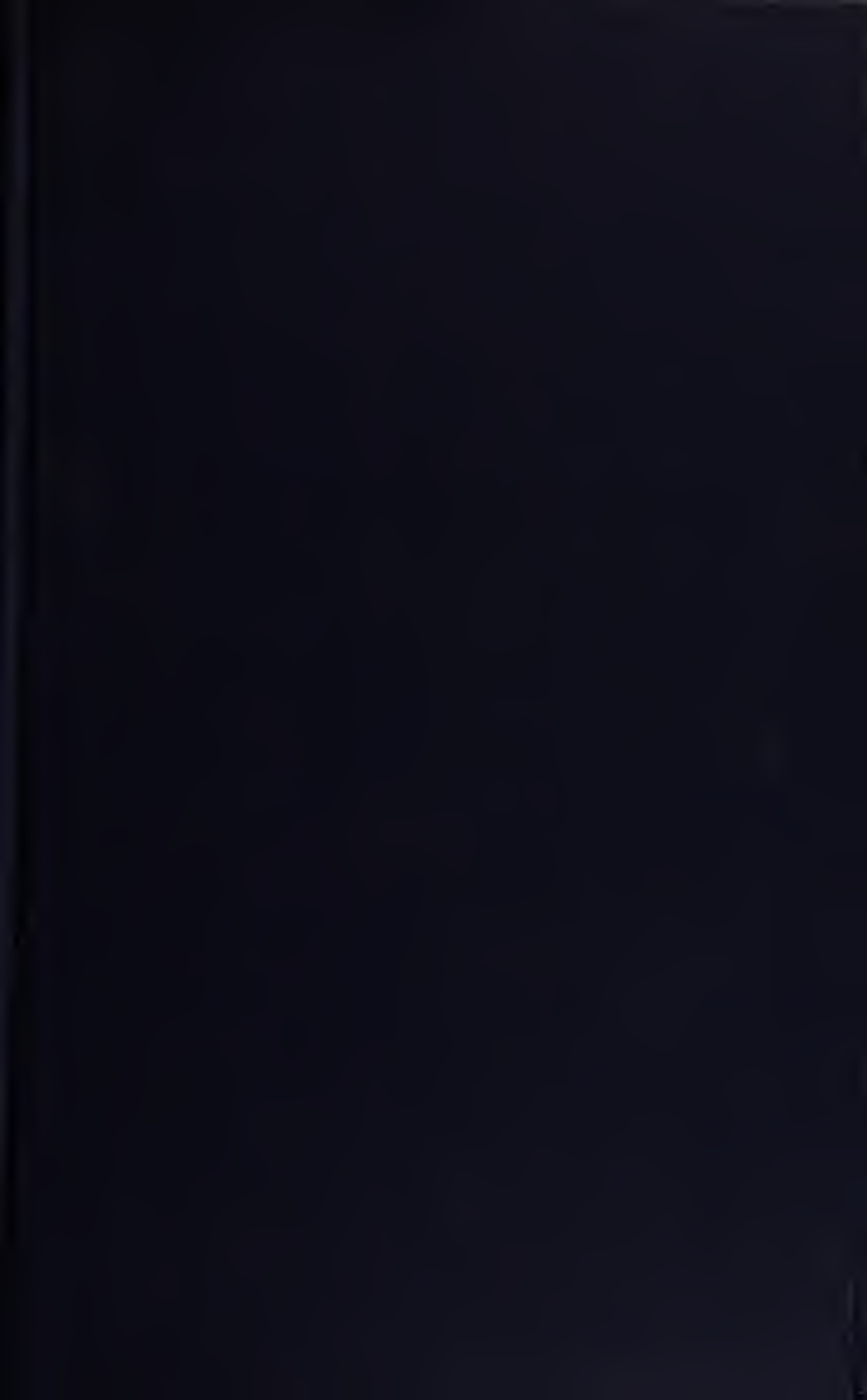


OBSERVATIONS

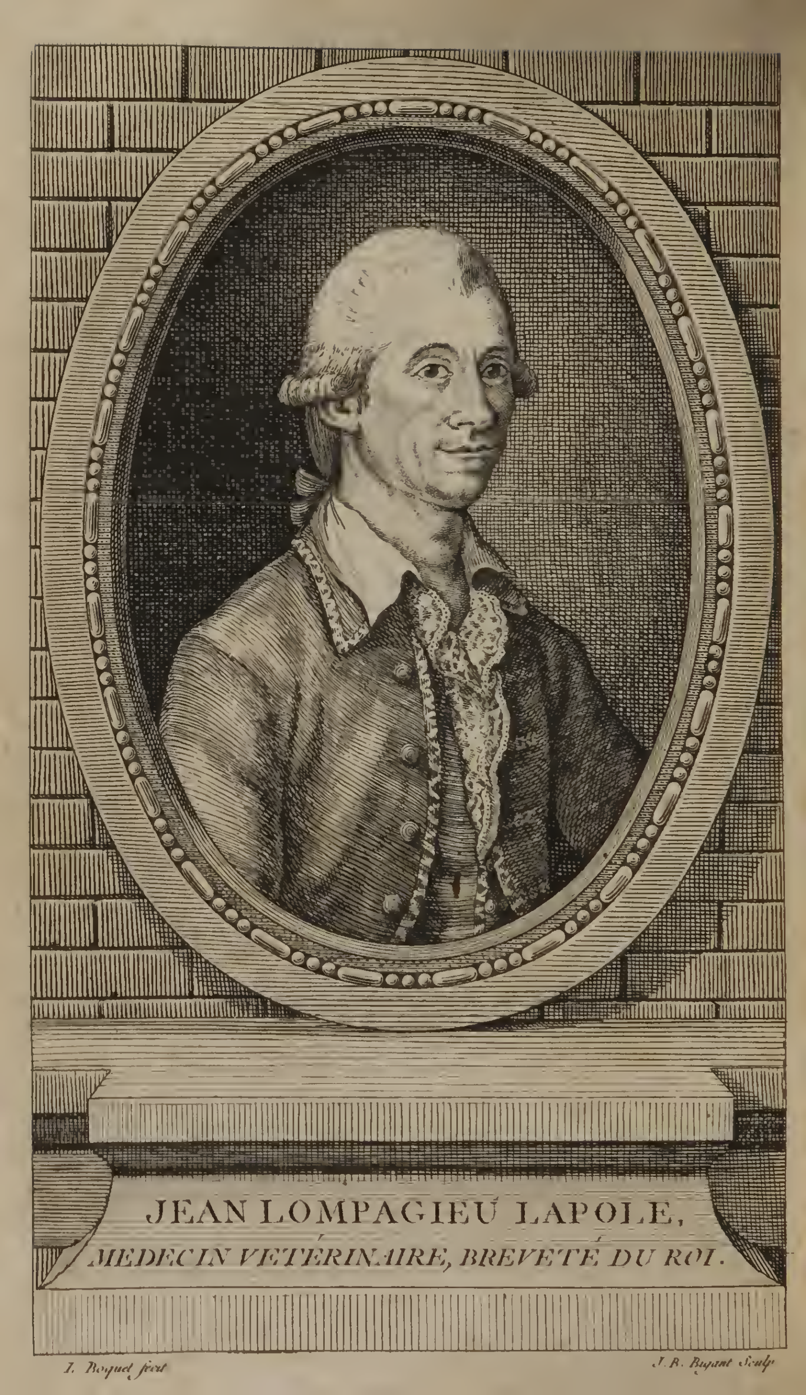
RELATIVES A LA SANTÉ

DES ANIMAUX,

OU

ESSAI

SUR LEURS MALADIES.


JEAN LOMPAGIEU LAPOLE,
MEDECIN VETERINAIRE, BREVETÉ DU ROI.
I. Boquet fecit
J. B. Bugant Sculp

OBSERVATIONS
RELATIVES A LA SANTÉ
DES ANIMAUX,
OU
ESSAI
SUR LEURS MALADIES;

Par M. JEAN LOMPAGIEU LAPOLE,
Médécin Vétérinaire, bréveté du Roi, au Cap.

PREMIERE PARTIE.

A PARIS,
Chez SERVIERE, Libraire, rue Saint-Jean-de-Beauvais.
Et au CAP-FRANÇOIS, chez l'Auteur.

M. DCC. LXXXVIII.
Avec Approbation & Privilège du Roi.

« Il y a des vérités qu'il faut répéter aux hommes,
» pour empêcher la prefcription. »

CARACCIOLI, *des caractères de l'amitié.*

A L'ÉCOLE ROYALE VÉTÉRINAIRE D'ALFORT.

MESSIEURS,

Si j'avois prétendu vous offrir un ouvrage digne de vous, me voyant dans l'impuissance d'y

jamais parvenir, il ne me restoit qu'à garder un modeste silence. Mais bornant mon ambition à vous donner un foible témoignage de ma juste reconnoissance, j'ai osé vous faire hommage d'un essai que vous ne dédaignerez peut-être pas d'accueillir avec bonté, en raison de l'avantage qu'il procurera probablement au public.

Tel est, Messieurs, le seul titre sur lequel je me fonde, pour justifier à mes propres yeux

une entreprise si fort au-dessus de mes talens.

Paroissant sous le nom & les auspices d'un corps célébre, qui depuis sa naissance est en possession de réunir tout ce qu'exige l'art précieux de la vétérinaire; cet ouvrage, tout médiocre qu'il soit, trouvera grace dans cette Colonie, dont il n'a que l'utilité pour objet.

Puisse cette espérance se réaliser, & le succès que je ne devrai qu'à votre indulgence, m'im-

poſer, à l'égard de mes illuſtres maîtres, un nouveau tribut de gratitude & de reſpect, avec leſquels je ne ceſſerai d'être,

MESSIEURS,

Votre très-humble, très-obéiſſant & très-dévoué ſerviteur
JEAN LOMPAGIEU LAPOLE.

TABLE
DES CHAPITRES
De la premiere Partie.

Fin de la Table de la premiere Partie.

TABLE
DES CHAPITRES
De la seconde Partie.

Fin de la Table de la ſeconde & derniere Partie.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Mgr. le Garde-des-Sceaux, un manuſcrit qui a pour titre : *Obſervations relatives à la ſanté des animaux*, &c. par M. Lompagieu, Lapole, Vétérinaire au Cap : cet ouvrage ne contient rien qui doive en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 28 Août 1788. Le Begue de Presle.

PRIVILEGE DU ROI.

Louis, par la grace de Dieu, Roi de France et de Navarre, A Nos amés et féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils et autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre amé le Sieur Serviere, Libraire, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer et donner au Public un Ouvrage intitulé : *Obſervations relatives à la ſanté des animaux, ou eſſai ſur leurs maladies*, par M. Jean Lompagieu, Médecin Vétérinaire, bréveté du Roi au Cap, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de permission pour ce nécessaires. A ces Causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis et permettons, par ces Présentes, de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, et de le faire vendre et débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de cinq années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires et autres personnes, de quelque qualité et condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéis-

sance. A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs et Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume, et non ailleurs, en bon papier et beaux caracteres; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, et notamment à celui du 10 Avril 1725, et à l'Arrêt de notre Conseil du 30 Août 1777, à peine de déchéance de la présente Permission; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis, dans le même état où l'Approbation aura été donnée, ès mains de notre très-cher et féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur BARENTIN; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur de MAUPEOU, et un dans celle dudit Sieur BARENTIN; le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons et enjoignons de faire jouir ledit Exposant et ses ayans-cause pleinement et paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis et nécessaires, sans demander autre permission, et nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, et Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le quinzième jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-huit, et de notre regne le quinzieme. Par le Roi, en son Conseil.

LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXIV de la Chambre

Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, numéro 1731, *fol.* 48, *conformément aux dispositions énoncées dans la présente permission; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires prescrits par l'Arrêt du Conseil du* 16 *Avril* 1785. *A Paris, le vingt-huit Octobre* 1788.

KNAPEN, *Syndic.*

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

L'OPUSCULE que je hasarde aujourd'hui de donner au public, doit être considéré, moins comme un ouvrage que comme un compte exact de ma conduite à l'égard des maladies des animaux dans cette Colonie. Le desir de me rendre utile, plutôt que des vues d'intérêt, m'en firent entreprendre la cure. Car si je n'avois écouté que les principes de la cupidité, si je n'avois prêté l'oreille qu'à la voix de cette ambition pour laquelle tous moyens sont honnêtes, ma fortune seroit plus brillante, j'aurois encore en ma disposition cet argent immense que j'ai volontairement sacrifié à l'acquisition d'un

très-grand nombre de chevaux & mulets que j'ai égorgés pour faire des expériences essentielles à mon art, je dirai même indispensables pour le faire triompher avec éclat, de l'empire de l'erreur & des préjugés.

Ce n'est pas que je me le reproche aujourd'hui, le motif en étoit trop glorieux; je me faisois trop d'honneur de l'amour dont j'étois épris pour le bien public; d'ailleurs, je ne pourrois le faire qu'en renonçant à la brillante réputation que ce zele patriotique m'a procurée, à cette estime flatteuse qu'il m'a méritée de ce qu'il y a eu, depuis que je suis dans la Colonie, & de ce que nous y voyons encore de plus distingué, non-seulement par la naissance & le sang, mais encore par les connoissances & l'équité.

Quelle honte de se flétrir par un retour aussi indigne! en être capable seroit n'avoir jamais mérité la considé-

ration, que dis-je? les bonnes graces des *Lisle-en-cour* & des *Belcombe*, des *Constard* & des *Marbois*. Je pourrois produire ici des monumens irréfragables; mais comme nous n'avons pas entrepris un recueil de certificats & de lettres, nous les supprimerons, contens de leur publicité & de la consignation que nous avons cru devoir en faire chez un notaire. Et pour ne point parler de la commission de maréchal expert à la suite des escadrons de Belzunce & de Condé, dont m'honora M. de Renaud de Villebert, général des isles de l'Amérique sous le vent, d'après l'agrément dont Sa Majesté voulut bien couronner mon offre généreuse de la servir en bon & fidele sujet qui croit se devoir tout entier à son prince quand il en est besoin, je me contenterai de joindre ici une lettre de MM. le général & intendant, écrite à l'occasion d'un mémoire d'observations pour prévenir les

épidemies & se conserver les animaux, & d'une requête sur l'indispensable nécessité d'une visite de toutes les cargaisons étrangères d'animaux, pour mettre le nombre prodigieux de ceux qui sont dispersés, dans la Colonie, à l'abri d'une contagion inévitable, vu le grand nombre de maladies qui débarquent avec ces troupeaux étrangers; encore ne donne-je cette lettre que parce que je ne puis m'en dispenser. En effet, on n'est pas obligé de s'en rapporter à la foi d'un écrivain; on suppose toujours qu'il cherche à se faire valoir: aussi, quand il avance quelque chose, on aime qu'il le prouve; on veut avoir sur lui cet avantage, ou de rendre l'univers témoin de son effronterie, ou de l'avoir forcé à la démonstration de la vérité. En cela, le lecteur ne fait aucun tort à l'écrivain.

Lettre de MM. les Adminiſtrateurs.

« Nous avons lu, monſieur, avec
» autant d'attention que de ſatisfaction,
» votre mémoire d'obſervations pour
» prévenir les épidémies auxquelles les
» animaux ne ſont que trop ſouvent
» expoſés. Nous ſentons, comme vous,
» monſieur, qu'il ſeroit à deſirer que
» les cargaiſons des chevaux & mulets
» qui ſont amenés dans nos ports, ne
» puſſent être vendus qu'après avoir été
» viſités & reconnus en bon état. Mais
» nous ne pouvons prendre ſur nous de
» vous accorder la commiſſion de juré-
» expert pour viſiter ceux des bâtimens
» qui vont au Cap, en obligeant les ca-
» pitaines à vous payer un droit de
» viſite. Nous vous autoriſons & invi-
» tons, au ſurplus, à faire reconnoître
» au public les inconvéniens qui peuvent
» réſulter de la négligence à faire exa-
» miner les animaux provenans des car-

» gaiſons étrangeres. Nous ſommes per-
» ſuadés, monſieur, qu'on y fera atten-
» tion ; les acquéreurs reſteront alors
» les maîtres de prendre, à cet égard,
» le parti qu'ils jugeront à propos.

» Nous vous ſavons, monſieur, très-
» bon gré du zele patriotique qui vous
» a déterminé à faire votre mémoire ;
» il y a d'excellentes vues qu'on ne peut
» trop s'empreſſer de répandre dans le
» public. Nous allons en conſéquence,
» monſieur, le faire imprimer par ex-
» trait dans les gazettes de cette Co-
» lonie.

» Nous avons l'honneur d'être très-
» parfaitement, &c.

» CONSTARD, DE MARBOIS. »

Sans m'arrêter plus long-tems à tout ce qui peut être, en quelque façon, étranger à cet opuſcule, je me bornerai aux principaux motifs qui me l'ont fait entreprendre, & au plan que m'a

forcé à ſuivre la nature de mes opérations.

Motifs qui ont fait entreprendre cet Opuſcule.

Ce fut en 1777 que j'arrivai dans cette Colonie : les maladies des animaux exerçoient par-tout les plus funeſtes ravages ; les mortalités ſe ſuccédoient à l'infini ; on ne ſavoit en connoître la cauſe véritable. Cependant le mal avoit ſon principe ; on lui en donnoit un funeſte, dont l'effet étoit de multiplier les pertes & d'accroître les déſaſtres.

On prétend que cette mortalité générale qui dépeuple les habitations d'animaux, n'eſt que l'effet du maléfice & des empoiſonnemens. On ſoupçonne, on arrête, on condamne : par une ſeconde ruine on ſe conſole d'une premiere.

Mais enfin la réflexion reprend ſon

empire, & ralentit le feu qui échauffe les esprits. Le sanctuaire de la paix, qu'on voit se ressentir souvent de l'agitation tumultueuse qui souleve le peuple & précipite ses idées, vit insensiblement renaître dans son sein le calme heureux qui doit faire son essence. Thémis, un instant égarée, se retrouva enfin en elle-même. En vain on traîne à son tribunal ces prétendus suppôts de maléfice; l'aveugle précipitation du délateur n'influe plus sur les jugemens. Tranquille & attentive, elle écoute, elle examine, elle pese; le flambeau de la sagesse à la main, elle pénetre dans l'obscurité des griefs : la fausseté des imputations & des preuves, leur peu de fondement & de vraisemblance, tout se dévoile à ses yeux; elle absout le coupable déja condamné au tribunal d'une autorité privée.

Quel théâtre pour le praticien, également épris de l'amour du bien public,

& de celui de ſa profeſſion ! Ce fut d'abord à l'ombre du ſilence que j'entrai dans la carriere des obſervations. Le ſuccès qui couronna bientôt mes recherches ſur la nature des maladies dépendantes de la conſtitution véritable du climat, & ſur les moyens de les prévenir & d'en opérer la cure au cas de leur invaſion, me flatta du doux eſpoir de ruiner de fond en comble l'empire du plus funeſte préjugé.

Peu-à-peu je m'enhardis ; aguerri par l'uſage, je haſardai quelques réflexions, fruit de mes travaux clandeſtins. Comme nous ne ſommes pas généralement aſſez commodes pour voir paroître ſans alarmes des vérités contraires à nos opinions, qu'on ne peut adopter les dernieres ſans abjurer les antérieures, ce qui feroit donner, ou ſon ignorance, ou ſa préſomption en ſpectacle au public, je vis s'élever contre moi mille

censeurs indignés. Loin de me laisser abattre à leur émeute, je m'en applaudis, persuadé de cette vérité, que l'inutile tombe toujours de lui-même, sans avoir besoin d'être frondé; que son éclat est toujours éphémere, & que s'armer contre lui, c'est s'avilir.

C'étoit donc à juste titre que je me glorifiois de mes censeurs, puisqu'ils étoient éclairés. Aussi en pris-je le droit de multiplier mes observations. Avec elles le nombre de mes ennemis s'accrut. Seul contre tous, je combattis. Je laisse à la justice du public à décider qui a mieux mérité les lauriers de la victoire. S'il pouvoit s'accorder à dire que l'avantage ne m'est pas resté, du moins ne pourroit-il me refuser la gloire d'avoir généreusement disputé la couronne.

Mon cœur ne me reproche qu'une chose, c'est d'avoir pris champ avec des jaloux : je croyois des amis de la

vérité, ſes défenſeurs : la manœuvre ne m'a dévoilé que des envieux, pour ne pas dire des partiſans de l'erreur. Mais comme le plus ſûr moyen de les confondre & de leur impoſer un éternel ſilence, étoit de donner une plus grande ſubtilité à ce qui leur faiſoit tant d'ombrage, j'ai pourſuivi le cours de mes opérations.

Diſtribution de l'Ouvrage.

Un grand nombre d'opérations formera la premiere partie de cet opuſcule ſous le titre d'*Obſervations relatives à la ſanté des animaux*. Elles ne ſont, pour la plupart, que l'analyſe des cauſes morbifiques & des moyens de les détruire.

L'habitant comme le praticien y trouveront des vues utiles, s'ils veulent ſe dépouiller, le premier de ſa préſomption, & l'autre de ſon envie. Si l'idée d'un haras dans les endroits les plus

propres de chaque quartier de la Colonie méritoit quelque attention, on pourroit en voir les avantages esquissés en son lieu. Le chapitre analytique des observations, lettres & mémoires imprimés ou non imprimés, sur les affiches Américaines, couronneront cette premiere partie.

La seconde, je l'ai intitulée *Histoire des maladies des animaux de cette Colonie* : j'en ramene les causes éloignées principales à ce qui forme l'objet des observations ci-dessus; je n'y ajoute que les nécessaires. Je dépeins les symptômes, & donne les remedes qui m'ont le plus généralement réussi.

Je n'observe peut-être pas cette unité dont on est si justement jaloux; je ne l'ai jamais apprise, & si j'en parle, ce n'est que parce que je me suis imaginé qu'on entendoit par unité cet enchaînement lumineux, cet ordre gradué qui

m'a ravi mille fois dans la lecture d'un nombre d'auteurs qui portoient à ſon période le grand art de vous offrir au premier coup-d'œil tous les divers points de vue de leur ſujet.

Pour moi, qui n'ambitionne que la gloire de me rendre utile, le lecteur me voyant dépouillé de toute prétention, voudra bien me pardonner ce défaut inexcuſable dans tout littérateur. J'oſe me flatter encore de ſon indulgence en faveur de mon langage ; je n'en fais qu'autant que j'ai ſu en apprendre par la lecture dans les courts intervalles que me laiſſoient mes occupations. La confiance que j'oſe me permettre d'un accueil favorable, me conſole d'avance des peines que j'ai eſſuyées, des traverſes que j'ai éprouvées pour me rendre utile au public, & me mettre dans le cas de lui témoigner un entier dévouement, dans un pays où je n'avois

d'autre reſſource que mon art : elle me fait oublier les troubles & l'amertume qui n'ont ceſſé d'empoiſonner mes jours depuis mon premier pas dans la carriere des obſervations. J'ai vécu tourmenté, & je mourrai tranquille.





OBSERVATIONS

RELATIVES A LA SANTÉ

DES ANIMAUX

DE LA COLONIE.

CHAPITRE PREMIER.

Du Préjugé.

C'EST trop long-tems souffrir l'empire de l'erreur ; un plus long silence feroit soupçonner que nous ignorons entiérement la vérité. Nos paroles n'ont pas suffi ; la chaleur des esprits dans la conversation, a fait qu'elles s'en sont enveloppées sans succès ; elles n'ont pas eu de publicité : par amour pour ses propres opinions, on étoit intéressé à leur oubli. Donnons-leur

aujourd'hui toute l'authenticité qu'il leur faut pour être utiles ; bravons nos cenſeurs ; éclairons le public.

Dans cette Colonie, un fléau vient-il exercer le ravage ſur les animaux d'une habitation ; l'habitant qui, dans ce moment de criſe, peint à ſes yeux ſes connoiſſances avec les couleurs les plus avantageuſes, s'arroge le droit de taxer la maladie *d'épidémique*, *d'épizootique*.

Le plus ſouvent la conſéquence de cette fauſſe dénomination entraîne l'*inadminiſtration* des remedes ; on ſe figure qu'il n'eſt pas néceſſaire d'en faire uſage : la mortalité fait des ravages ; elle ſe perpétue, & l'habitant s'endort tranquille à l'ombre du laurier dont il vient de ſe couronner lui-même dans le champ de la médecine. Cependant la multiplicité des pertes réveille tout-à-coup ſon attention ; il ſe leve, réfléchit, et ſe promene : « Oui, dit-il avec tranſport, » l'artiſte n'en ſait pas plus que nous. C'eſt » encore lui faire beaucoup de grace : feignons d'invoquer ſon ſecours, nous parerons par là tout reproche en obéiſſant au » préjugé où l'on peut être que l'art du

» praticien

» praticien ſert beaucoup dans ces occurren-
» ces critiques ». Il dit ; il l'appelle. Le vétérinaire arrive. Le ton avec lequel on s'annonce, l'air à prétention dont on lui parle de la maladie pour laquelle il s'eſt rendu, tout lui fait une loi de la réſerve dans ces ſortes d'occaſions ; il n'y a que deux partis à ſuivre ; ils ont tous les deux leurs déſagrémens ; c'eſt le ſeul intérêt qui doit préſider à ſon choix & dicter ſes jugemens. Faut-il qu'il adhere au ſentiment de celui qui l'a requis ? la maladie ſera *contagieuſe*, *épidémique*.

Sur ce nouveau piédeſtal, on voit l'amour-propre & la préſomption de l'habitant élever faſtueuſement leur coloſſe, comme un monument ingénieux de mépris aux yeux même de l'homme de l'art, qui ſemble ſe ſentir glorieux de s'être rencontré avec l'habitant. Il y gagne ; il n'eſt pas opiniâtre, & ſera rappellé dans le beſoin.

Mais connoît-il la nature & les cauſes de la maladie ? a-t-il la fermeté de ſoutenir qu'elle n'eſt nullement épidémique, comme on ſe l'eſt imaginé ? ſon crédit eſt perdu ſans eſpoir. Il n'avoit qu'un tyran qui ſe

ſeroit contenté de l'avantage donné par un jugement conforme à ſes idées ; il vient de ſe faire un ennemi, non-ſeulement irréconciliable, mais encore porté à nuire à ſes intérêts dans toutes les occaſions.

C'eſt une fatalité que je ne puis comprendre, elle nous force & nous entraîne ; nous aimons qu'on nous trompe & qu'on nous abuſe ; l'erreur ſemble être notre élément ; nous nous tenons offenſés quand une main charitable entreprend de faire luire à nos yeux le flambeau de la vérité. C'eſt ſurtout le malheureux ſort des habitans à l'égard des maladies.

Pourquoi? parce qu'ils ſemblent avoir conſpiré de contrarier les maîtres de l'art, & qu'ils ſe figurent, ſans prétention, en ſavoir, au ſein de leurs poſſeſſions, plus qu'un homme qui, dans un entier dévouement de lui-même pour ſon état, ſacrifie chaque jour qui luit pour lui, à ſuivre les maladies dans leur invaſion, à combiner leurs ſymptômes & remarquer leur déclin ou leur éruption. Tranquilles & ſans connoître le mécaniſme de l'animal, l'économie de ſa ſtructure, la combinaiſon harmo-

nique de ſes reſſorts, que par la lecture de livres quelquefois trop ſavans, ils ont la modeſtie de ſe donner le pas devant ces laborieux praticiens qui, d'une main hardie & d'un œil curieux, dépouillant cette délicateſſe de petit-maître, conſultent à chaque inſtant les entrailles ſanglantes d'un cadavre expiré.

Cependant, malgré cette impérieuſe prétention de tout ſavoir, les animaux diſparoiſſent, la dépopulation devient générale dans l'atelier. Orgueilleux préjugé ! tes ouvrages ſont ſublimes & conſolans. Te verrons-nous donc toujours régner avec cet empire tyrannique ? S'il ne tenoit qu'à moi, il y a long-tems que tu ne ſerois plus ; mais je ne puis vaincre ni forcer l'obſtination des eſprits. Je me contente de leur donner le flambeau : il pourra venir un tems où l'on ſentira la néceſſité de ſon uſage : l'homme ſe rappellera qu'il fut formé pour penſer ; il reprendra ſon plus noble attribut. Pour nous, préparons le ſuccès de la révolution.

Les contagions ne ſont autre choſe qu'un venin ſubtil qui s'évapore, ſe répand, & ſur les ailes du vent ſeme par-tout la déſo-

lation & la mort. Ce venin peut dépendre de pluſieurs cauſes que je ferai ſeulement appercevoir.

Les ſéchereſſes, pendant une grande partie de l'année, entretiennent la flamme dans l'atmoſphere & perpétuent l'aridité dans les plaines; la chaleur, répandue dans l'air, a pompé, de la terre calcinée & des marécages bourbeux, les vapeurs infectes qui devoient naturellement s'y trouver. Les individus ont reſpiré cet air, qui n'étoit aſſurément pas ſalubre; les liqueurs ſe ſont viciées peu-à-peu & diſpoſées au dérangement. Des germes de putridité ſe ſont formés & même développés dans l'ombre myſtérieuſe du ſecret.

Comme l'air ſemble une dette que nous ne contractons envers la nature, qu'à condition que nous le reſtituerons au moment que nous le prendrons, les individus qui ont reſpiré un air corrompu, ſurchargé des miaſmes morbifiques, en envoient un encore plus corrompu & plus capable de porter par-tout les germes de putridité & de contagion. Ils s'impregnent dans l'atmoſphere; la quantité du venin augmente; un

individu s'empoiſonne ; celui-ci fournit bientôt, par ſon haleine, de quoi corrompre les liqueurs d'un ſecond ; ſucceſſivement les germes de la contagion ſe préparent, ils commencent à envahir. Comme pour leur donner plus de force, & leur prêter ſecours, les orages arrivent, les torrens ſe précipitent. Outre que ces ſortes de pluies portent ſouvent avec elles des germes morbifiques, ou en produiſent à la faveur de quelques circonſtances trop propres, elles ſoulevent encore, excitent & fomentent ceux qui ne ſont que trop répandus. Nouveau degré de furie dans la peſte, & de cruauté dans ſes effets.

Cependant, par une ſage diſpoſition de la ſurveillante Providence, toutes les cauſes n'ont pas leurs effets ; le glaive eſt ſuſpendu ; le foible crin ſe ſoutient, il branle, il chancelle, mais un reſſort caché l'arrête au moment où il va tomber.

La deſtruction reconnoît encore pour principe l'exploſion des volcans : dans l'éruption viſible ou ſecrette il s'échappe des parties arſenicales, qui s'élevent, ſe con-

denſent dans l'atmoſphere, & s'impregnent dans les individus ſous mille formes différentes ; ce qui n'eſt pas rare, ſi l'on veut s'accorder à croire avec moi que les tremblemens de terre, aſſez communs ſur ces rivages, ne dépendent que de l'action ſecrette des volcans ſouterrains, ou de la diſſolution éruptive d'une maſſe de matieres combuſtibles, de tout ce qu'il y a de plus ſubtile & de plus inflammable, dont le choc ébranle, ſecoue, bouleverſe la machine & la fait chanceler ſur elle-même. Je n'ai jamais connu d'autres cauſes dans ces ſortes de révolutions, qui ne ſont preſque jamais annoncées par quelques ſymptômes manifeſtes.

Si ces tremblemens répondent ſouvent bien loin, ce n'eſt que parce que ces matieres inflammables, que la terre recèle dans ſon ſein, formoient un enchaînement de la même étendue. Dans tous ces chocs, ces ébranlemens, où la terre, comme diſſoute, ſe fend & s'entr'ouvre à tous inſtans, il s'échappe néceſſairement des parties arſenicales vénéneuſes, très-capables de pro-

duire, du moment qu'elles s'exhalent, les contagions les plus affreuſes, les pertes les plus déſolantes.

Or, je voudrois bien à préſent que ces créateurs d'épidémies me diſſent s'ils ont obſervé aucune de ces cauſes indiſpenſables dans les contagions qu'ils prétendent porter le ravage & la déſolation ſur nos troupeaux ? S'ils étoient en droit de caractériſer capricieuſement du nom d'épizootie une maladie qui dépeuploit une habitation d'animaux, tandis que ceux de la voiſine jouiſſoient de l'embonpoint le plus brillant, une maladie qui n'étoit ſouvent qu'un épuiſement total, occaſionné, ou par la diſette, ou par la mauvaiſe qualité des fourrages & des eaux, ou par les imprudences ſi fréquentes, & dans les bains, & à la ſortie des travaux, ou bien encore par les négligences à l'égard des écumes fermenteſcibles de ſirop chargé de mille inſectes venimeux, croupiſſant aux vives ardeurs du ſoleil, avec une bagaſſe très-ſouvent putréfiée dans des chaudieres ou baſſins ſurchargés de parties hétérogenes, capables,

elles seules, d'empoisonner le malheureux individu qui va les lécher.

On ne sauroit le soutenir, la vérité se montre dans un trop grand jour ; nous devons en bénir le ciel & nous en féliciter, puisque, malgré la multiplicité des causes susceptibles, par leur nature, de produire des contagions également funestes à tous les individus, & d'en dépeupler la Colonie comme un coup de foudre, il ne permet jamais que leurs fléaux y viennent exercer leur infernal ravage.

Toutes ces considérations, dont la vérité frappe d'un si grand éclat, corrigeront peut-être nos absurdes opinions ; rien de plus glorieux pour l'homme que d'abjurer aussi publiquement qu'il l'a préconisé, une erreur qui l'avoit séduit. En même tems qu'il s'honore, il prépare des avantages dont il avoit eu le malheureux talent de se priver : long-tems égaré dans les circuits du labyrinthe, il est enfin guidé par un fil qui le soustrait de cet empire séditieux. L'abîme se découvre à ses yeux ; rougissant de s'y être si imprudemment & si volon-

tairement précipité, il s'en releve avec effort, & l'évite désormais.

L'erreur a disparu ; la vérité triomphe ; on ne voit plus un fléau destructeur dans ce qui n'étoit qu'un léger accident, ou une maladie ordinaire. Les épidémies perdent & deviennent moins en vogue ; on se plaint plus rarement de leur funeste ravage ; on se rassure ; on hasarde un remede que dans l'épizootie contraire on jugeoit inutile ; les pertes sont moins multipliées, le succès nous sourit, & nous nous glorifions de nous être dépouillés d'un absurde préjugé, d'avoir employé le secours d'un art que nous estimions aussi impuissant que méprisable.



CHAPITRE II.

Des moyens de prévenir les Epidémies.

C'est peu d'avoir confondu le préjugé & détruit ſa chimere, ôtons-lui les reſſources qui pourroient le relever du milieu de ſes ruines. Nous avons montré l'inexiſtence des épizooties; offrons les moyens, je ne dirai pas abſolument de les prévenir, mais d'empêcher que les maladies ne le deviennent. Rien de plus à craindre. Mille circonſtances qu'on pourra voir, parſemées dans un chapitre de cette première partie, pourront nous en convaincre invinciblement. Elles ſont d'autant plus propres à produire cette métamorphoſe, qu'on ſemble ſe plaire à faire éclore leurs funeſtes réſultats.

Pour remplir d'abord notre objet, il ſeroit indiſpenſable d'obliger chaque habitant à faire au commandant du quartier un rapport exact & prompt ſur les maladies qui viendroient attaquer ſes animaux.

Le commandant, pourvu de tous les pouvoirs néceſſaires, délivreroit auſſitôt un ordre à un maître de l'art pour aller faire la viſite. Nous ſuppoſons le praticien éclairé ; celui-ci, guidé par les lumieres d'une profonde théorie, ſoutenu d'une longue expérience, feroit les opérations relatives & néceſſaires à l'objet que nous nous propoſons, & rendroit un compte ſcrupuleux de ſa conduite à celui qui l'auroit commis. Nonobſtant cette viſite extraordinaire, l'homme de l'art devroit en faire une tous les quarante jours ſur chaque habitation du quartier, prendre connoiſſance de tous les animaux, & donner copie de ſon recenſement à ſon commandant. Par ce moyen on ſauroit le nombre des quadrupedes morts, on vérifieroit ſi la dénonciation de leur maladie a été faite ; le contrevenant reconnu ne pourroit échapper à l'amende, on le puniroit de ſon imprudence à laiſſer ſubſiſter ou traiter dans le ſecret des maladies très-capables d'occaſionner des épizooties pendant qu'on les croit le plus éloignées de ce point de malignité, & qu'on laiſſe l'individu attaqué, frayer &

communiquer avec le reſte du troupeau. On le feroit repentir de cette délicateſſe mal entendue qui le porte à s'empoiſonner, lui, ſes troupeaux & ceux du voiſinage, plutôt que de faire ſon rapport ordonné au commandant du quartier. Il croiroit s'avilir, parce qu'il s'imagine avoir ſur lui un titre de prééminence, moins, il eſt vrai, du côté du mérite, que du côté de l'opulence.

Comme les prétextes ne ſont pas rares, que cette adreſſe de donner à toutes ſes actions un air d'innocence & de non intention, eſt pouſſée ici au dernier période, que pour s'affranchir de la ſévérité d'un examen trop ſcrupuleux, on pourroit dire avoir vendu tous les animaux trouvés manquans au recenſement; l'habitant, pour juſtifier de la vérité du fait, feroit tenu, à l'époque de la vente, d'en mettre copie au commandant du quartier. Il n'y a dans ce procédé rien de choquant, rien d'attentatoire; l'honnêteté ne s'y réfuſe point, il ſuffit de l'avantage pour la déterminer & la faire ſouſcrire; auſſi ne doute-je pas du ſuffrage de MM. les habitans propriétaires. Quelle

conſolation pour eux de connoître enfin le principe de leur perte d'animaux, qu'ils avoient juſqu'alors ignoré ! Quand on connoit ſi bien le prix d'une fortune qu'ils ne doivent qu'aux ſueurs & à la fatigue, quelle douleur de ſe voir ruiner inſenſiblement, ſans pouvoir percer le cruel myſtere qui couvre le principe du déſaſtre !

Puiſſe ce ſuffrage ſolliciter un jour celui qui peut ſeul donner une ſanction à mes vues ! Je ne doute pas qu'il n'ait ce bonheur, s'il peut jamais parvenir à la connoiſſance du prince auguſte & bien-aimé, dont la ſageſſe éclairée & l'amour pour ſes peuples comblent nos ſouhaits, font notre bonheur, & cimentent à jamais la durée de la monarchie.

Pour ne rien laiſſer aux détours, l'artiſte devroit, à ces obligations, ajouter celle de marquer d'une fleur-de-lis ſur le front, tous les animaux reconnus attaqués d'une maladie capable de devenir épidémique. Un autre habitant, trompé par l'embonpoint que l'animal conſerve encore, malgré les criſes violentes qu'il éprouve de tems en tems, venant dans un moment

où rien n'annonce une maladie, pourroit en faire l'acquiſition & emporter le germe de la deſtruction parmi ſes animaux. Par une ſi ſage précaution on éteindra, dans le foyer où elle vient de naître, une flamme qui pouvoit occaſionner un incendie des plus affreux.

Cependant, la pratique de ces moyens ne rempliroit jamais notre objet dans toute ſon étendue ; il faut, pour y réuſſir, déraciner, s'il ſe peut, un des abus qui conſpirent le plus à préparer les épizooties, perpétuer & nourrir le funeſte préjugé que nous venons d'abattre.

Un animal tombe malade ſur une habitation ; vous croyez déja voir l'infatigable praticien accourir & voler à la voix qui l'appelle ; vous vous figurez qu'il va venir mettre en jeu ſa profonde théorie & ſa lumineuſe expérience. Détrompez-vous, & prêtez l'oreille : « Negre, cours à cet ani» mal, examine ſa maladie, fais-lui les » panſemens analogues ».

Cependant la connoîtra-t-il, la maladie ? Oui, ſuivant ſon calcul. L'animal, le crin hériſſé, l'œil hagard, l'oreille dreſſée,

s'élance, court, & s'arrête, ſe replie avec effort ſur lui-même, & comme effrayé de ſon ombre, il ſe précipite horriblement à l'écart. Bientôt, dépouillant ſa bouillante furie, l'œil triſte & d'un air douloureux, il regarde languiſſamment ſous le ventre. De quoi peut-il donc être attaqué? ſon embonpoint eſt à ſon période. Entendez le negre : « Ce ſont des tranchées ». Toujours du vraiſemblable, mais de la vérité, point: cependant il affirme ; & quoiqu'il ignore dans le fond, il affecte de connoître. Voyez le ton déciſif avec lequel il prononce; comme il ſoutient ſon caractère! On le croit. Il conſeille les lavemens & les breuvages, relatifs ou non. L'animal eſt déja guéri dans ſes mains, ſuivant l'opinion de l'habitant, qui fait, dans chaque occaſion, l'éloge de ſon negre & de ſon talent.

Cependant l'animal meurt bien lavementé & bien abreuvé. Mais quel étoit donc ſon mal, on n'avoit donc ſu le reconnoître? Hé non, ſans doute. Ouvrez le cadavre, fixez un œil curieux & attentif ſur ſes parties. Ciel! quelle mépriſe! des vers par millions, nichés comme des frelons dans

la membrane de l'estomac, qu'ils rongent & dévorent; des vers qui, laissant parsemés dans les intestins des renforts considérables & nombreux, s'en vont le long de l'œsophage, & descendant par sa glotte, enfilent le canal aérien, vont porter le ravage dans les poumons; des gros sacs anévrismaux, arrêtant le cours de la circulation; des épanchemens d'un sang noirâtre & coagulé, exhalant une odeur fétide, cadavéreuse, insoutenable. Voilà les tranchées, voilà le talent du negre. Quelle découverte! qu'elle justifie bien la confiance du présomptueux habitant!

Cependant, si l'Africain s'est trompé, doit-on lui en faire un crime? Il obéit; que ne lui donnoit-on, en commandant, l'intelligence & la capacité qu'un maître de l'art peut à peine parvenir à posséder à l'aide d'une profonde théorie & d'une longue, continuelle & pénible expérience? Ignorant tout, ne sachant rien, ne pouvant rien connoître, puisque son attention est captivée par des travaux qui engourdissent l'esprit, en même tems qu'ils fatiguent le corps; comment les soins qu'il

donne

donne aux animaux malades, ſeroient-ils couronnés par le ſuccès? L'art de la médecine, & ſurtout l'art vétérinaire, ne s'apprennent pas la bêche ou l'écumoire à la main. Ce n'eſt que dans la paiſible ſolitude, au ſein de la paix, loin du trouble & des alarmes, ce n'eſt que dans ces retraites qu'enveloppe une ombre myſtérieuſe, que l'eſprit, uniquement occupé de l'objet de ſon étude, parvient à ſaiſir tous les divers points de vue, rapproche les rapports, les éloigne pour les mieux ramener, & prépare un choc qui fera bientôt jaillir de plus grands éclats de lumiere. C'eſt là qu'on combine; c'eſt là qu'on conjecture; c'eſt là qu'on raiſonne & qu'on parvient à changer en vrais principes, des principes ſuppoſés, ou qu'on n'a ſuppoſé faux que pour mieux en établir la vérité en la cherchant, la diſcutant & la prouvant point par point.

Après avoir ainſi long-tems fortifié ſes ailes, comment ne pourroit-on voler plus ſûrement que ces individus qui veulent prendre un trop ſubit eſſor? Aſſez ſemblables à ces oiſeaux qui, ſentant déja de

quel auteur ils viennent de recevoir le jour, veulent, dans un mouvement d'audace, s'élancer loin du nid. Mais quel eſt leur ſort? ils ſe précipitent de la cime du rocher, & vont expirer dans l'abyme.

Ce n'eſt pourtant pas la ſeule choſe qu'on ait à craindre de la part du negre: ſon ignorance eſt un grand fléau, je l'avoue; mais ſa malice n'en eſt pas un moins grand & moins funeſte. Plein de l'idée d'un injuſte eſclavage, l'Africain ne roule dans ſon ame redoutable que des projets ſanguinaires de vengeance. Attentif, il cherche tous les momens favorables à l'exécution. L'impardonnable confiance de l'habitant les lui ménage, & ſemble même lui aſſurer l'impunité. C'eſt alors que les empoiſonnemens ont, ou peuvent avoir lieu; c'eſt alors qu'il aſſouvit ſa colère & ſa rage, & ſe venge du maître ſur les innocens & précieux animaux; c'eſt alors qu'il le ruine pour ſe dédommager de ce qu'il ne peut, ou crainte de ſupplices, ou par défaut d'occaſion, lui percer un cœur qu'il hait, & éteindre dans les flots de ſon ſang les feux de ſon reſſentiment. Rien de plus probable, peut-être rien

de plus vrai. Car je préſume que ce n'eſt pas ſans fondement qu'on a fait expirer ſous les coups de fouet, ou dans les flammes d'un bûcher ardent, un million de ces Africains chargés du ſoin des animaux dans leurs maladies ou dans les pâturages. Quel motif peut donc affermir notre confiance dans cette race vindicative? ſeroit-ce une vue d'économie? Je ne puis néanmoins ſuppoſer une ſi mauvaiſe politique dans les habitans. Tout dépoſe contre elle. L'heureux ſuccès des remedes adminiſtrés par quelques negres intelligens; les exécutions qu'on en a faites, tout le prouve, tout le confirme. Seroit-ce un motif d'aiſance, de liberté? Je ſens à merveille qu'on ne paroît jamais plus habile homme que quand on veut le faire parmi des ignares & des brutes, pour qui tout eſt extraordinaire & nouveau, ou qui ſont intéreſſés à la baſſe complaiſance & à l'indigne flatterie. Mais l'éclat de Phébé s'éclipſa toujours aux rayons de ſon frere. Auſſi a-t-elle la bonne politique de ne briller ſur notre horizon que lorſque tout eſt tranquille & que tout ſommeille. Cependant je me ferois une délicateſſe de

préſumer que le ridicule amour-propre & la ſotte préſomption ſe portaſſent à ce période.

Que faut-il donc en penſer ? Tout ce qu'on voudra. Je n'entre dans aucune conjecture. Content d'avoir démontré les moyens de prévenir les épidémies, telles qu'on l'entend dans cette Colonie ; ſatisfait d'avoir dévoilé leurs principes, ou plutôt établi leur poſſibilité, je reſte indécis, & ne prononce rien. L'habitant doit ſavoir ſur quels motifs il fonde ſa conduite ; c'eſt à lui à ſe rendre juſtice, à continuer ou bien à prendre un autre tour.

Pour rapprocher tous ces divers points de vue, & préſenter en précis tous ces moyens, je dirai qu'on ne peut mieux faire d'ordonner une viſite, tous les quarante jours, des animaux de chaque habitation du quartier, par un maître de l'art, honnête & éclairé, ſous l'inſpection du commandant du quartier, qui prendroit connoiſſance ſcrupuleuſe de ſa conduite à cet égard, pour prononcer avec plus d'équité contre les contrevenans à l'ordre du rapport. J'ajouterai que mettre ſa confiance

dans ſon negre pour les maladies, ſera préparer inſenſiblement ſa ruine & ſa deſtruction, & qu'on doit même défendre à tous gens de couleur noire, affranchis ou eſclaves, de ſe mêler d'un art qu'il n'eſt pas poſſible qu'ils ſachent, même paſſablement, dans la moindre de ſes parties, d'un art dont l'ignorance ne peut que devenir très-dangereuſe dans les individus qui ſe permettent de le profeſſer. Si le charlataniſme vaut dix mille pour cent plus que la ſcience, il eſt auſſi ving-cinq mille fois plus funeſte. Puiſſent ces conſidérations utiles réunir tous les ſuffrages qu'il leur faut pour obtenir leur exécution!

Ce ſont les intérêts de MM. les habitans; ce ſont les intérêts de l'état, que je plaide en même tems dans ce chapitre. Plus la Colonie augmente en richeſſes, plus elle conſerve ſans diminution celles qui en ſont comme le principe. Plus la métropole s'en reſſent, plus l'aiſance s'établit dans ſon ſein, plus elle met en jeu les reſſorts dans tous les ordres des citoyens; enfin, plus l'équilibre de la fortune ſe maintient dans

l'un & l'autre hémiſphere, plus il cimente ſa durée.

Je ne parle donc nullement en faveur de la profeſſion, de deſſein prémédité. Quand bien même je confondrais ſes intérêts avec ceux de l'habitant, je ſerois toujours à l'abri des traits d'une injuſte ſatire. L'homme, quand il eſt utile, & qu'il ne l'eſt jamais aux dépens de la fortune d'autrui; l'homme eſt toujours, non-ſeulement excuſable dans ſes vues, mais encore il auroit des droits ſur la reconnoiſſance publique, ſi ſervir ſa patrie n'étoit pas ſa plus belle récompenſe. L'honnêteté, le zele, dictent ſes vues; la néceſſité en preſcrit la pratique, l'utilité en ſollicite le prix. Rien de plus naturel, rien de plus vraiſemblable. En effet, les hommes ſont tous raſſemblés, ils ont compoſé des ſociétés, bâti des villes pour vivre enſemble; il faut donc qu'ils ſe prêtent tous un ſecours réciproque, chacun dans ſon genre. Pour ſe le prêter utilement, il faut donc qu'ils ſe récompenſent mutuellement; rien de plus inconteſtable, rien de plus propre à juſtifier mes vues, ſi quelque eſ-

prit intéressé, se levant tout-à-coup du sein de l'ombre où il est assis, pour mieux cacher un odieux monopole, les prenant sous un point oblique, vouloit leur donner la couleur d'un bas & indigne intérêt, qui ne pourra que respirer dans ses expressions comme dans sa conduite.

CHAPITRE III.

De la fréquentation des Boucheries.

L'HOMME qui fait profession de veiller aux animaux, & d'entreprendre la cure de leurs maladies, ne devroit rien omettre pour s'assurer du succès. Il n'y réussira qu'en s'instruisant, il ne s'instruira qu'en observant.

Les flambeaux ont lui parmi les ténèbres de la médecine vétérinaire ; mais l'incertitude regne encore en bien des occasions. Il est donc de l'artiste de la faire évanouir ; son honneur personnel & la gloire de son art lui en prescrivent la loi.

Ce n'est qu'en observant les nuances qui

différencient l'état de ſanté & l'état de maladie, qu'il remplira ſon objet ; il n'obſervera bien ces nuances que dans les endroits conſacrés pour la tuerie des animaux.

OBJECTION.

Le ſain comme le malade enſanglantent ces affreux théâtres. Mais pour un homme reconnu de l'art, la démarche eſt hardie, & peut devenir ſuſpecte.

Les reſſources de ſon eſprit mettront le praticien à l'abri de tout ſoupçon. Quand on veut abſolument parvenir au but, on ne manque pas de moyens. Hyppomene fait vaincre la légéreté de ſon Atalante, & mériter ſa main. On ne ménage aucun moyen pour diſſiper tout ombrage dans ceux qui ſont intéreſſés à tenir cachée une partie eſſentielle de leur conduite : néceſſité aſſez ordinaire chez les directeurs des boucheries dans cette Colonie.

J'ai ſouvent aſſiſté à leurs opérations; mais j'affectois toujours que le ſeul haſard, ou le beſoin de quelque choſe m'y avoit conduit. Pendant que ma langue les amuſoit, mon œil curieux conſultoit les en-

trailles encore palpitantes de l'animal ouvert. J'en faiſois tacitement l'analyſe, & diſois en moi-même : « Faiſons notre pro-
» fit de cette maladie dont il étoit attaqué.
» Qu'il ſeroit avantageux pour la ſanté des
» habitans de la Colonie d'établir un maré-
» chal expert-juré, auſſi plein de probité
» que de lumieres ! Il ne laiſſeroit aſſommer
» aucun animal atteint de maladie, ni
» vendre ceux qui pourroient ſe trouver
» intérieurement infectés, ſans qu'il en ait
» rien paru au dehors. On ne ſe verroit
» plus nourri d'une viande mal-ſaine, d'une
» viande ſouvent gangrénée & putréfiée
» dans bien des parties délicates ; une viande
» capable, dans cet état de corruption,
» d'occaſionner des maladies dangereuſes &
» cruelles ».

Mes réflexions étoient d'autant plus fondées, que dans ces viſites multipliées & que je ne faiſois que pour mon inſtruction, j'ai mille fois obſervé dans les animaux, tantôt dans les uns, tantôt dans les autres, des tubercules au foie, des engorgemens, des tumeurs ſanguines & charbonneuſes, le méſentere très-violet, le feuillet prodigieu-

ſement dur, le premier eſtomac briſé au premier contact. Dans les bêtes à corne, outre ces maladies, j'ai encore obſervé très-ſouvent des abcès adhérens aux côtés & dans les poumons, la rate œdémateuſe, d'une groſſeur étonnante; les poumons, quoique moins fréquemment, étoient auſſi attaqués de ces dernières maladies.

Peut-on douter qu'elles ne ſoient capables d'en occaſionner de périlleuſes, que dis-je? de mortelles, dans les individus qui ſe nourriſſent de ces viandes infectées? Que ne m'a-t-il été permis d'élever la voix? j'aurois inſtruit ſur les abus les plus funeſtes à notre ſanté, & les plus capables d'abréger le cours de notre vie.

Si je n'avois fait qu'écouter les tendres impulſions de l'humanité, j'aurois donné avis de tout; mais je craignois qu'on ne criât à l'audace, à l'effronterie. J'ai ſu me taire, peut-être pour le malheur du public; mais ſon injuſtice accoutumée m'en preſcrivoit la loi.

CHAPITRE IV.

Des inconvéniens qu'il y a à laiſſer communiquer les Animaux malades avec ceux qui ſont ſains.

SI l'artiſte doit s'inſtruire pour bien opérer la cure des maladies, l'habitant ne doit rien négliger pour les prévenir, ou pour préparer l'effet des remedes. Il peut remplir une partie de cet objet en défendant toute eſpece de communication entre les animaux ſains & les animaux malades, du moment qu'ils ſont reconnus pour tels; ils peuvent être atteints d'une maladie contagieuſe, tandis que, trop prévenu en faveur de ſes connoiſſances, l'habitant les laiſſe avec le troupeau, parce qu'il croit, & que, ſelon lui, ces animaux n'ont qu'une maladie ſans conſéquence. Toujours conduit par ſon opinion, il eſt ſurpris de voir inſenſiblement tout ſon troupeau tomber malade. Il en cherche les cauſes où ſouvent elles n'exiſtent pas, même vraiſemblable-

ment. Il ne penſe plus que parmi les animaux certaines maladies ſe communiquent avec la dernière facilité ; que tout, dans cet état de ſouffrance, eſt venin ſubtil, qui s'évapore, ſe répand & porte un germe de contagion dans tout un atelier d'animaux. Le plus ſage ſeroit donc de ſéparer les animaux malades du moment qu'ils ſont reconnus pour tels, de ne plus les laiſſer manger, boire & frayer enſemble en aucune maniere.

Je ne ſais ſi de cette conſéquence on pourroit conclure la néceſſité de prépoſer un *maréchal expert* juridiquement. On préviendroit par-là les contagions auxquelles tout conſpire dans cette Colonie. Auſſi integre qu'éclairé, l'artiſte, ſur l'avis que les habitans ſeroient obligés de lui donner, condamneroit à être aſſommés tous les animaux attaqués d'une maladie incurable capable d'empoiſonner tout le voiſinage, & empêcheroit qu'on en jettât les cadavres à la voirie ſur les grandes routes, ni dans les ſavannes, où l'on n'en trouve, hélas, qu'en trop grand nombre, & pour la ſanté de l'homme, & pour celle de l'animal. Il les feroit profondément enfouir.

C'eſt ce que goûta très-fort M. de la Bellecombe, qu'on vit toujours favorablement accueillir ce qui portoit l'empreinte de l'amour de la patrie. Auſſi ſa conduite eſt-elle ſon meilleur panégyriſte.

CHAPITRE V.

Nouvelles Ecuries, précautions néceſſaires.

QUAND il s'agit de conſerver nos troupeaux, cette partie ſi précieuſe de notre fortune, il ne faut point borner ſes vues à un ſeul objet, il faut les porter plus loin, embraſſer tout ce qui mene au but.

Parmi les animaux il en eſt de plus forts & de plus violens les uns que les autres; glorieux en quelque façon de leurs avantages, les plus vigoureux s'en prévalent pour tyranniſer & opprimer les plus foibles; ce ſont les victimes qu'ils dévouent à leurs fougueux emportemens; ils ne leur laiſſent rien manger; ils leur raviſſent le fourrage, comme un tribut dû à leur fureur.

De cette tyrannie résultent des inconvéniens qui en produisent eux-mêmes d'autres des plus funestes.

1°. Ces animaux sont frustrés de leur nourriture, reviennent souvent aux ouvrages du soir sans avoir pu réparer leurs forces épuisées par les travaux du matin.

2°. Effrayés par la fureur des plus forts, les negres s'en prennent de préférence aux plus foibles, parce qu'ils trouvent plus de facilité & moins de péril. L'état de foiblesse augmente insensiblement ; enfin la mort étend ses ravages.

Pour prévenir ces pertes, qu'on n'attribue jamais à leurs véritables causes, il faudroit bâtir une écurie dans ce goût : il est simple, mais utile ; on met la crêche au centre de la longueur de l'édifice, on la partage par un ratelier en demi-cœur, ou bien encore on en fait deux également à la longueur de l'édifice ; entre l'un & l'autre on laisse un espace assez grand pour qu'un homme y puisse passer aisément.

Dans ces écuries, très-aérées, il seroit nécessaire de pratiquer de tems en tems des fumigations, de faire brûler toutes sortes

d'aromates, d'enduire tous les mois, de goudron & de chaux, certains endroits d'où les animaux approchent le plus ſouvent.

Le goudron, comme balſamique, & la chaux, par ſon ſel volatil, ont la propriété de deſſécher les humeurs ſuperflues des animaux, & d'entretenir la ſalubrité de l'atmoſphere.

On devroit obſerver de ne jamais laiſſer les animaux dehors pendant la nuit; il regne continuellement alors une fraîcheur & une humidité capables d'occaſionner mille différentes & dangereuſes maladies.

J'ai encore remarqué, dans mes obſervations ſur la nature & les influences du climat, que les coups de nord donnent beaucoup de coliques, d'indigeſtions & de relâchemens de ventre, ſurtout aux bêtes à cornes. C'eſt ce que j'ai démontré à pluſieurs habitans : ils ont vu la vérité, avoué la conſéquence, & n'ont eu depuis qu'à ſe féliciter de m'avoir cru.

Quoiqu'on ait des mares, des puits & des rivieres, il eſt indiſpenſable de pratiquer, ſuivant la quantité d'animaux, un ou deux bacs dans chaque écurie. Dans

quelque endroit de l'édifice qu'on le mette, il doit toujours être à l'abri du ſoleil, rempli de la meilleure eau, qu'il ne faut pas négliger de ſe procurer, quelque prix qu'il en coûte.

Cent mille livres expoſées à chaque inſtant à ſe perdre, doivent nous armer de la plus grande circonſpection. Les animaux qu'on n'eſt pas en uſage d'amarer dans cette Colonie, pourront ſe déſaltérer quand la ſoif les y invitera.

CHAPITRE VI.

De l'établiſſement d'un Hôpital, & de ſes commodités.

SES ſervices & ce qu'il nous rend, donnent à l'animal des droits ſacrés ſur nos ſoins & notre ſecours dans ſes maladies. On les obſervera en partie, ces droits ſacrés, ſi on lui conſacre un hôpital dans le coin de la ſavanne

La bâtiſſe ſera dans le goût que nous avons obſervé ſur l'article des écuries. Le ſoleil

ſoleil ni la pluie n'y doivent point pénétrer. Il faudra l'enfermer d'une enceinte en maçonnerie ou en paliſſade pour plus grande facilité dans les opérations, & pour que les autres animaux n'aillent y flairer ou manger les ordures & le ſang des malades, ce qui entraîneroit infailliblement une contagion. Il eſt des maladies qui demandent de la chaleur; on conſacre à cet effet un corps de l'édifice, qu'on a le ſoin d'enfermer. On y pratique, comme dans les écuries, la fumigation avec les aromates & un enduit avec le goudron & la chaux.

On conſacre encore une étendue de ſavanne paliſſadée, où les malades qui commencent à ſe rétablir peuvent ſe promener pendant leur convaleſcence.

Ce ſont des dépenſes, il eſt vrai, mais elles ſont utiles, mais l'importance de l'objet pour lequel on doit les faire en fait une loi. Ce ſont des peines, j'en conviens, mais l'intérêt qu'on doit prendre à la fortune de ceux qui nous en confient l'adminiſtration, doivent nous les rendre légeres.

Quoique l'Amérique differe preſqu'en

tout de l'Europe, il eſt des choſes qui peuvent rapprocher, dans la conduite de leurs habitans, ces deux parties conſidérables du Globe. Et c'eſt ce qui peut ſe réaliſer dans les deux objets que nous venons de traiter. L'exécution en eſt praticable ſous les tropiques comme au milieu de la zône tempérée. Il n'y a pas plus de difficulté à Saint Domingue qu'en France. L'utile s'exécute par-tout, & jamais il ne dort du ſommeil de l'oubli, ſi l'indifférence & l'intérêt ne l'y condamnent. Il ne faut que bien vouloir, tout dépend d'un acte de volonté; mais qu'on en voit de rares exemples! qu'ils ſeroient plus communs, s'ils s'accordoient avec nos vues!



CHAPITRE VII.

Des Marches forcées, & dans les voyages, & pour ſe rendre aux bains.

SI l'on ſe plaint de la multiplicité des maladies, on a beaucoup de tort, on eſt ſoi-même l'auteur de ſa ruine ; on occaſionne ſoi même ces fléaux qui nous déſolent & nous emportent à vue d'œil nos précieuſes richeſſes. Le palais ſe brûle, pourquoi gémir & nous plaindre ? nous avons nous-mêmes lancé les feux. En effet, c'eſt à nos ſeules négligences, à nos ſeules imprudences, que nous devons attribuer ces maladies, auſſi cruelles que fréquentes, dont nous avons la douleur de voir nos troupeaux attaqués. Les imprudences, perſonne ne les partage avec nous ; ſeuls coupables, nous n'avons aucun complice. Les négligences, nous y tombons d'accord avec les negres.

A l'égard des imprudences : nous partons

pour un voyage, nous préludons par des évolutions & des caracoles. Fier de la main qui le guide, l'œil étincelant, rempliſſant le mors d'une écume guerriere, le cheval obſerve tout l'art pénible du manege. Il ſe cabre, s'élance, recule, écarte & galoppe. La ſueur coule de tout ſon corps, ſes flancs ont un battement précipité, la fatigue l'épuiſe; cependant il va faire un voyage de dix, quinze & même vingt lieues; ſa marche eſt continuellement rapide & cadencée; le vent intercepte mille fois ſa reſpiration. L'animal ne peut-il pas alors être attaqué d'une maladie dont la célérité périodique ne laiſſe aucun inſtant aux ſecours de l'art?

J'ai mille fois été témoin de pareilles aventures, & je ſouffrois de voir que malgré l'évidence des cauſes, le propriétaire me diſoit ne pas connoître le mal, encore moins ſon principe; car, me diſoit-il, l'animal, quelque tems avant de partir, & même dans tout le cours du voyage, étoit dans l'embonpoint le plus brillant, & n'avoit aucun ſymptôme de maladie.

Je me ſuis contenté de dire dans pluſieurs

de ces occaſions, que l'animal ne vivroit pas plus de quatre ou ſix heures ; mon pronoſtic, que j'ai encore répété, & chez moi & ſur des habitations, s'eſt toujours vérifié, mais au grand étonnement de ceux qui m'environnoient. Des imprudences ſi funeſtes dans leurs effets devroient un peu corriger cette cruelle manie de tuer ainſi ſes chevaux.

Heureux encore ſi l'on ſe bornoit à ces ſortes d'imprudences, ſans conſéquence dans un point ! mais on tombe dans des négligences qui ſont des plus funeſtes pour l'habitation. En effet, envoie-t-on quelque part des chevaux & des mulets conduits par des negres, ces Africains, naturellement cavaliers, qui ne ſont jamais ſi ſatiſfaits que lorſqu'ils peuvent lancer un cheval, le fatiguer & l'épuiſer, par un eſprit de malice & de vengeance, ſont toujours la route de la courſe la plus précipitée. La ſueur coule en abondance ; mais combien de fois eſt-elle ſupprimée ; cette ſuppreſſion ſeroit-elle ſans effet ? peut-on raiſonnablement ſe le promettre ?

Si les négligences ne s'étendoient pas

plus loin, le mal ne ſeroit pas des plus grands : mais ces eſclaves maudits, ſi enclins à mal faire, qu'on peut dire qu'ils ſe ſont oubliés quand ils ont fait une bonne action, font éprouver la fatigue la plus cruelle à tout le troupeau quand ils le conduiſent au bain.

La mer eſt éloignée de deux à trois lieues de certaines habitations ; dans d'autres, les mares conſidérables ſont à une très-grande diſtance. Les negres s'y rendent du pas le plus précipité, en faiſant faire en chemin aux animaux, les tours & les détours les plus analogues à cet eſprit d'harmonie qu'ils mêlent dans leurs moindres opérations, & qui font une partie eſſentielle de leur caractere. On ne doute pas que la ſuppreſſion de la tranſpiration ne ſe reproduiſe ſouvent, qu'elle n'ait encore plusieurs fois lieu au ſortir du bain, tems où les negres ſemblent finir d'épuiſer leur ingénieuſe malice. On conviendra conſéquemment que des effets de ces négligences, il en peut très-fort réſulter des maladies qui réaliſent enfin ces prétendues épizooties qui ont fait tant de bruit à Saint Domingue.

CHAPITRE VIII.

Des Abus dans les moulins à canne.

TOUT le monde ſait que tourner un moulin eſt la fonction la plus pénible que nous ayons annexée aux animaux. Pour en retirer un meilleur & plus long ſervice, on ne feroit pas mal de les changer toutes les deux heures.

Les negres, pendant l'ouvrage, ſe plaiſent à les accabler de coups de fouet, à ſillonner cruellement leur corps. Auroient-ils donc beſoin d'être barbares? un claquement, un vif éclat de voix, ne produiroient-ils pas le même effet?

On a la mauvaiſe habitude d'abandonner les animaux dans une ingrate ſavanne au ſortir des ouvrages; il faut donc les ſuppoſer d'airain pour ne pas craindre qu'épuiſés de fatigue, dégouttans de ſueur, ils prendront, d'un coup d'air, une péripneumonie. J'ai eu le chagrin de le voir ſur pluſieurs habitations. Ne vaudroit il pas

mieux, dans ces endroits où les moulins ſont éloignés, y établir une écurie attenante, pour y faire paſſer les animaux au ſortir de l'attelage? Il devroit continuellement s'y trouver à manger & à boire. L'animal, après s'être délaſſé, répareroit plus promptement ſes forces épuiſées.

Dans ces moulins il exiſte encore un abus qui n'eſt peut-être pas moins funeſte que les autres. On met à l'animal pour collier, un licol ou corde de la groſſeur, tout-au-plus, d'un pouce. Quel eſt donc cet aveuglement? On ne voit donc pas que ce licol, toujours tendu par l'action, qui devient plus vive à meſure que le negre frappe, peut étrangler l'animal, ou du moins lui couper la reſpiration tout-à-coup? Au moins reſte-t-il toujours pour vrai qu'on voit, à ces parties où touche le licol, le poil tomber, le cuir s'entamer, & la plaie paroître. Que l'animal dans cet état ſorte à l'air ou à la pluie, que de germes vont ſe former! l'inflammation, la douleur, la fievre, & ce qu'elle amene ſouvent après elle. Un collier de cuir eſt-il donc ſi coûteux?

CHAPITRE IX.

Des Écumes de ſirop.

PLUS j'avance dans la carriere des obſervatiors, plus je me confirme dans cette idée, qu'on doit regarder comme un fléau ces imprudences multipliées où l'on tombe preſque généralement. Nous en avons analyſé quelques-unes. On aura trouvé qu'elles ſont des plus funeſtes, ſi on a voulu en combiner les réſultats. Mais celle qui fait l'objet de ce chapitre ne leur cede aſſurément en rien du côté de la malignité.

On convient de la diſpoſition fermenteſcible de l'écume de ſirop continuellement échauffée par les rayons brûlans d'un ſoleil plus ardent parce qu'il eſt voiſin de nous. Cette écume, qui croupit avec la bagaſſe, entre en fermentation. La corruption eſt déja plus de moitié formée dans cette matiere nutritive. Les parties hététogenes qui ſe ramaſſent ou ſe forment dans les chaudieres ou baſſins, ajoutent un nouveau degré

de malignité. Avides du piquant & du ſucré, les inſectes volent y dépoſer leurs œufs. Un eſſaim innombrable de vers y prend naiſſance, & acheve de rendre cette écume un vrai poiſon. L'animal court ſavourer cette écume à loiſir; & le malheureux, avec le venin, n'avaleroit pas le germe d'une infinité de maladies, le principe de mille morts? il n'auroit pas des gonflemens, des tranchées, des vers? il ne ſeroit pas attaqué d'une cruelle indigeſtion? & lorſque la mort porte le deuil & la déſolation parmi les troupeaux, l'habitant ſera excuſable, il ſera pardonnable d'en attribuer la cauſe aux maléfices, aux empoiſonnemens?

OBJECTION.

Il faut donc condamner cette partie conſidérable de la nourriture de nos animaux.

Me préſerve la raiſon d'une idée auſſi abſurde! Non, il ne faut point la condamner cette partie ſi conſidérable de la nourriture, mais il faut la corriger; c'eſt le ſentiment de M. Chabert: c'eſt le mien, puiſque ce n'étoit que d'après lui que je ſoumis,

dans ſon tems, mes obſervations, à l'examen ſcrupuleux & réfléchi du directeur ſavant des écoles royales vétérinaires de France. Il faut corriger la malignité de cette écume ; rien de plus aiſé, rien de moins coûteux. On reçoit l'écume dans des vaſes propres ; on ſépare la partie la plus conſiſtante, de celle qui l'eſt moins ; on donne d'abord cette dernière à manger.

On n'en met qu'une petite quantité dans chaque vaſe ; on les tient à l'abri des inſectes, de la pouſſiere, & des autres corps nuiſibles ; on y mêle des ſubſtances ameres, aromatiques. Il ſeroit peut-être encore facile de former, du mêlange de ces différentes ſubſtances, des eſpèces de galettes ou gâteaux qui ſe conſerveroient long tems ſans ſe gâter ni s'altérer.

On pourroit les concaſſer au moment de les départir aux animaux. Cette méthode faciliteroit le moyen de rendre cet aliment ſalutaire, parce que toute ſubſtance, quelque bonne qu'elle ſoit d'ailleurs, ne conſerve jamais la qualité de ſalutaire, ſi l'animal ne peut la mâcher & la pénétrer de ſalive.

CHAPITRE X.

Des Fourrages.

ON ſe plaint ſans ceſſe de la diſette des fourrages à Saint-Domingue, mais on a tort. Un homme doit-il ſe plaindre qu'il gémit dans l'indigence, quand il peut diſpoſer d'une brillante fortune ? Il n'a qu'à vouloir, il jouit. Tel eſt le ſort de MM. les habitans à l'égard des fourrages ; ils peuvent s'en procurer ſans qu'il leur en coûte la moindre dépenſe.

Ne pourroient-ils, en effet, faire faucher des herbes qui, dans certaines ſaiſons de l'année, viennent en ſi grande abondance dans les diviſions des pieces à canne, dans les places à negres, celles à manioc, dans les bananeries, en mille autres endroits des habitations, au lieu de les condamner à pourrir ſous la pouſſiere ? Ne pourroit-on pas bien ramaſſer & ſecouer ces herbes qu'on arrache au tems des ſarclaiſons ? Seroit-il ſi difficile & ſi pénible

de les ſécher au ſoleil & de les emmagaſiner ? Sans parler de la graine de maïs, excellent aliment, que ces animaux aiment, & qui eſt très-commun dans ce pays, la feuille de cette plante, l'enveloppe qui couvre ſon épi, ſont-elles donc ſi mépriſables, doivent-elles être ainſi abandonnées.

Cette vérité, que la nature ne peut inſpirer à l'individu rien qui lui ſoit funeſte, le goût que ce même individu témoigne pour cette ſorte de plante, de laquelle il a été très-ſouvent porté à manger les enveloppes enfermées dans les paillaſſes ; tous ces motifs ne ſeroient-ils pas plus que ſuffiſans pour nous déterminer à procurer aux animaux tout ce qui peut les nourrir & en même tems flatter & ſatisfaire leur goût ? Que nous en coûteroit-il ?

Cette piece, que je voudrois qui fût conſacrée à planter du maïs, vous la mettez, il eſt vrai, en cannes de ſucre ; vous vous repaiſſez du doux eſpoir d'un abondant revenu, l'évenement juſtifie votre attente ; mais pouvez-vous dire que vous en êtes plus riches ? Ne cherchez pas à vous ſéduire ; combinez ſans impartialité com-

bien d'animaux péris de disette, ou moissonnés par la mauvaise qualité des fourrages, que vous auriez pu racheter du trépas & vous conserver, si vous aviez planté en maïs ce que vous avez planté en cannes de sucre! Très-peu qui ne puissent se faire un pareil reproche. L'industrie est l'essence du François; mais la réflexion, mais la combinaison, devroient plus souvent présider à sa conduite.

Ce n'est que cette seule vérité (1) qui m'engage à déterminer MM. les habitans à faire le sacrifice de quelques recoins pour y semer du maïs & du petit mil, & y planter encore cette herbe salutaire de Guinée dont les animaux sont si avides.

Si dans ces endroits le foin ne se trouvoit

---

(1) Vérité d'autant plus incontestable, que j'ai mille fois, dans des tems de sécheresse & de disette, retiré du rectum d'une infinité d'animaux une quantité prodigieuse de terre & de sable. J'en ai aussi communément trouvé recouverts les estomacs des individus dans des ouvertures nécessitées par des maladies d'un effet rapide & inaccessible aux secours de l'art. Mais les quadrupedes peuvent-ils manger autre chose dans une savanne aride & calcinée?

pas aſſez gras, on pourroit, avec un peu de peine, lui donner toutes les qualités néceſſaires, en y mettant ce fumier qu'on laiſſe ſi long-tems dans les écuries, où il devient le germe indubitable d'un grand nombre de maladies graves & dangereuſes. Nous n'avons en effet qu'à réfléchir un peu : ce fumier s'échauffe & fermente; dans cette action il s'échappe des vapeurs, des exhalaiſons qui forment dans ces écuries une eſpece d'atmoſphere qui n'eſt aſſurément ni ſalubre, ni bienfaiſante.

Par une conduite auſſi ſage, & qui n'exige que de la volonté, on ſe mettroit à l'abri de cette cruelle perplexité, de ces inquiétudes déſolantes, inſéparables de la triſte perſpective de l'indigence. Tranquille & ſans alarmes, on pourroit contempler du port ces funeſtes orages dont notre indifférence & notre négligence nous avoient ſi long-tems rendus les déplorables victimes.



CHAPITRE XI.

Ne ſeroit-il pas plus avantageux, & même néceſſaire, de confier à un blanc, plutôt qu'à un negre, la direction des troupeaux?

LE tableau de l'Africain eſquiſſé, le problême eſt réſolu.

Continuellement rempli de l'idée de ſon ancienne liberté, ſans ceſſe mutiné ſous les fers de l'eſclavage, le negre ne peut ſe voir commander ſans frémir de colere. La rage & le déſeſpoir agitent ſon ame & la déchirent ſans ceſſe. Dans les accès d'une ſecrete furie, il ſe dit à lui même: « Placé par la deſtinée ſur un brûlant ri-
» vage, tranquille au ſein de la paix,
» affranchi du joug de la contrainte, je
» devois couler des jours ſereins & ſans
» nuage, ſous l'empire de la ſeule nature;
» & ces jours, qui auroient fait mon bon-
» heur, ces jours heureux, il faut que je
» les ſacrifie à cette ambition cruelle &

» tyrannique qui m'enchaîne dans le plus » cruel eſclavage ». Il s'indigne, il ſe dépite; mille fois il eſt tenté de s'arracher la vie; mais arrêté par ſes attraits, ou calmé par des idées de vengeance, il tire ſur ſa fureur le voile obſcur de ſa diſſimulation. Le braſier s'allume, il n'attend qu'une circonſtance favorable pour lancer des feux & produire l'incendie.

Cruelles cataſtrophes, événemens tragiques, hélas! vous n'êtes que trop multipliés! vous paſſerez un jour à nos neveux avec les autres monumens de cet important hémiſphere; vous irez leur apprendre avec quelle confiance ils devront ſe remettre du ſoin de leurs richeſſes à ces Africains diſſimulés & barbares, après que leurs ancêtres ont vu le fil de leurs jours tranché par le glaive d'une vengeance ſi long-tems méditée dans l'ombre du ſecret.

Cependant ces terribles aſſaſſinats ne ſont pas auſſi communs qu'on devroit le craindre, vu l'infinie multitude de ces eſclaves que l'on apporte ſans ceſſe ſur ces rivages. La raiſon n'en eſt pas difficile à ſaiſir : l'autorité de la juſtice, la ſageſſe de l'adminiſ-

tration, l'harmonie ſoutenue de l'ordre; les ſupplices effrayans préparés aux coupables, tout arrête la fureur de leur vengeance, mais il ne l'éteint pas. Ces projets ſanguinaires ne ſont que ſe modifier. Le traître ſe dit à lui-même: « Tyran qui m'op-
» primes, je ne puis t'arracher la vie qu'en
» m'expoſant à perdre la mienne; va, je
» trouverai le ſecret de me venger ſur tes
» richeſſes; mon reſſentiment, pour être
» diſſimulé, ne t'en ſera que plus fatal; je
» ferai tout, je ne ménagerai rien pour te
» ruiner inſenſiblement ».

D'après ces ſentimens, qui ne ſont point de pure imagination, doit-on être étonné de cette indifférence, de cet oubli, que dis-je! de ce ſommeil que mêlent ces Africains dans leurs moindres opérations? Eſt-on jamais ſatisfait de leur travail? Font-ils jamais quelque choſe qui ſoit à notre goût, ſi nous ne les y forçons malgré leur vindicative malice, ſi nous ne les preſſons, ſi nous ne les ſurveillons à chaque pas?

Mais quelle contrainte déſeſpérante, d'être toujours forcé de reſter dans ſon

atelier ? Quel cruel déſagrément d'avoir deux ou trois cents bras à ſon ſervice & de ne pouvoir ſe fier à aucun !

Je ne dis rien que n'ait dit mille fois l'habitant lui-même, & c'eſt ce qui cauſe ma ſurpriſe quand je vois qu'il ne diſcontinue pas de confier à ſes negres la conduite de ſes troupeaux.

Nous avons en effet des habitations où l'on compte juſqu'à trois cents quadrupedes ; dans le nombre il peut ſe trouver des malades. Les negres n'en auront aucune connoiſſance, parce qu'ils ne ſe ſont pas donné la peine de faire exactement la viſite, ou parce que les ſymptômes étoient encore obſcurs, ou que le haſard ne les avoit pas fait découvrir ; la maladie ne voyant aucune barriere oppoſée à ſon invaſion, ſe hâte de parcourir ſes divers périodes ; elle eſt au moment d'opérer ſon éruption mortelle ; enfin le negre s'en apperçoit, l'évidence lui fait même craindre qu'on ne l'accuſe d'invigilance & d'inattention. Pour ſe couvrir, il court, il avertit. On vole, admirant en ſecret l'exactitude de ſon domeſtique ; & ce n'eſt pourtant, en

mille pareils cas, que la négligence & la malice de ce même domeſtique qui cauſent la perte de l'animal & celle d'un grand nombre de quadrupedes. Quelquefois la mort d'un ſeul ſuffit pour entraîner la ruine de tout le troupeau.

En effet, que cette maladie eût malheureuſement été de nature à devenir contagieuſe, qu'elle eût eu pour cauſe des germes de putridité; le venin ne pouvoit-il encore, n'avoit-il pas tout le tems de vicier les humeurs, corrompre les parties les plus eſſentielles à la vie des autres animaux? Ne pouvoit-il, en un mot, les empoiſonner à la faveur de cette négligence ou de cette malice déteſtable de ces negres, qui voient d'un œil indifférent ſubſiſter le germe deſtructeur parmi les richeſſes de leurs maîtres?

Ne vaudroit-il donc pas mieux en confier la direction à un homme moins indifférent, à un homme engagé, par l'intérêt de ſon bien-être, plus encore par la nobleſſe du ſentiment? Flottant dans cette alternative, ſi je remplis mes devoirs, ma place eſt aſſurée; ſi j'y manque, ou ſi je

les néglige, me voilà remercié. Il voudra fixer l'incertitude de ſon ſort par l'obſervance la plus exacte.

OBJECTION.

Mais qui voulez-vous qui s'abaiſſe juſqu'à ce point ?

Moi-même, ſi l'infortune ou le défaut de ſecours pour faire éclore mes talens, me réduiſoit à cette néceſſité. Eh quoi ! eſt-ce l'état qui nous avilit & nous dégrade ? On ne peut donc marier le ſentiment à la houlette ? Le jardinier de Sidon, pour avoir manié la bêche, n'étoit donc plus digne de ceindre le diadême ? Quel eſt donc cet honneur qu'on fait ſonner ſi haut, & dont tout l'univers retentit ? En quoi conſiſte-t-il donc cet honneur ? D'ailleurs, quel eſt le vil & le mépriſable qu'on attache à cet emploi que je propoſe ? Au détail des fonctions qui en ſont l'eſſence, délicateſſe & vanité, vous ſerez confondues.

Croyant avoir éludé pour un tems une importune & futile objection, j'en entends une autre murmurer à mes oreilles.

OBJECTION.

Mais, dit-on, croyez-vous ſincerement qu'il ſoit auſſi aiſé d'exécuter ce que vous propoſez, que de l'imaginer dans vos réflexions philoſophiques ? Penſez-vous que nous n'ayons pas aſſez d'occaſions de dépenſer ? faut-il encore que nous ſoyons ingénieux à faire manger à des étrangers une partie du peu que nous parvenons à ſauver du milieu de cet océan de dépenſes ?

Vains raiſonnemens ! Eblouiſſantes objections ! Et moi, je vous dirai : Faut-il donc que, pour épargner mille écus, vous vous expoſiez à perdre cinquante ou ſoixante mille livres d'animaux tous les ans, ſi ce n'eſt pas davantage ? Qui n'a ſouvent eu le malheur d'éprouver un pareil échec dans ſa fortune ? & qui peut garantir que la principale cauſe de ce déſaſtre n'a pas été dans la négligence ou la malice de ſes negres ?

L'entêtement réſiſtera contre l'évidence ; mais ce n'eſt pas pour lui que je prends la peine d'écrire, je ne le fais que pour me rendre utile à ces ames douces, pleines d'une noble ſoupleſſe, à ces ames honnêtes

qui, se rappellant sans cesse au prix de quelles sueurs elles ont acheté leur fortune, sont toujours disposées à pratiquer les moyens qu'on leur propose pour se la conserver ; d'ailleurs, il sera toujours plus consolant & plus agréable pour l'homme de n'être soumis qu'à ces personnes, qui se font un mérite de ne jamais rendre victimes de leur caprice & de leur bizarrerie, ceux qu'elles emploient au soin de leurs affaires. Il est si doux & si engageant de voir que l'éducation & la douceur menagent & respectent en quelque sorte notre amour-propre! Mais, hélas ! c'est une chose si rare dans cet hémisphere, qu'on regarde presque comme un phénomene d'humanité ceux qui observent une conduite aussi sage & aussi noble.

Combien en effet qui empoisonnent tous nos jours par le fiel & l'amertume ! combien qui, par leurs reproches insultans, par la licence de leurs mépris & la fierté de leurs propos, nous font pleurer & gémir sur la fatalité qui nous asservit à leurs caprices ! Combien qui nous reprochent la bassesse de nos fonctions, le méprisable de

notre état, comme ſi nous avions abjuré tout ſentiment & toute ſenſibilité en embraſſant la profeſſion qui nous rend néceſſaires ; en un mot, comme ſi nous n'avions plus de cœur, & ſi nous n'étions plus des hommes ! Aveugle fortune ! quelle éducation tu donnes à la plupart de tes favoris !

Délicateſſe & vanité, pour qui tout ce qui ne vous reſſemble pas n'eſt que vil & mépriſable, c'eſt ici le moment de vous confondre !

L'emploi du blanc ſera de ſuivre les negres conducteurs des troupeaux, de veiller ſur eux dans les pâturages. Obſervateur attentif de toutes leurs démarches & de celles du quadrupede, il ne pourra que facilement s'appercevoir du malade ; vîte il le ſéparera. Il mettra encore par ſa préſence un frein à ces tranſports ſubits ; ces accès momentanés des negres qui tombent ſur l'animal à grands coups de fouet ou de bâton. Il devra encore paſſer en revue & viſiter les troupeaux le matin, à midi & le ſoir, ſe faire rendre compte par les negres à lui ſubordonnés, & en rendre compte lui-même au gérant ou au procu-

reur ; il ſera tenu de veiller à ce que les attelages, les harnois, en un mot, tout ce qui concerne les attelages d'animaux, ſoit en bon état, & qu'il puiſſe, ſans aucun retardement, fournir des rechanges néceſſaires en cas de beſoin. Il faudra qu'il en faſſe lui-même la diſtribution, le matin, aux negres commandeurs, & qu'il les renferme au ſortir des travaux dans le magaſin deſtiné pour cet uſage. Il ſera encore de ſon reſſort de faire exactement emmagaſiner, dans certaines ſaiſons où tout végete, les fourrages qui couvrent mille endroits de l'habitation, comme nous l'avons obſervé dans le chapitre précédent. Il ménageroit ainſi aux animaux une très-grande reſſource pour les tems malheureux où les ſécheresſes & la diſette entraînent après elles les déſordres les plus grands. Il s'occuperoit à faire enſemencer, récolter, deſſécher & mettre en grange du petit mil & du maïs, dans les mêmes vues ; en un mot, le blanc employé devroit avoir pour département tout ce qui concerne l'animal ſous le point de vue de la nourriture, du harnois & de la maladie : il préſidéroit à toutes les ma-

nœuvres relatives au précieux objet qu'on lui auroit confié.

Vous y gagneriez doublement, ô vous tous qui jouissez de grandes possessions & d'immenses richesses. A l'avantage d'être humains vous joindriez celui de travailler pour vos intérêts ; vous secourriez un nombre infini de jeunes gens que l'abandon, le défaut de secours & d'emploi, ou leur mauvaise destinée, promenent sans cesse dans nos rues ; vous les retireriez du sein de la misere ; vous leur épargneriez souvent des bassesses que la seule nécessité leur fait commettre, malgré la révolte de l'honneur forcé de plier, & du sentiment qui succombe ; vous combleriez leurs vœux & couronneriez leurs desirs ; ils auroient enfin une place.

Instruits à l'école du malheur & de l'indigence, la sagesse & l'exactitude seroient leur étoile & leur guide. Vous travailleriez encore pour vos intérêts, comme je me suis déja fait l'honneur de vous l'observer. Dix, vingt, trente, cinquante, & même cent mille livres d'animaux épargnés chaque année, sans y comprendre les avantages

d'un travail toujours continué avec la même ardeur, ne seroient-elles pas capables de remplir le vide que peut faire dans votre fortune la modique somme de mille écus?

Et vous dont je plains le sort, parce que j'en ai moi-même partagé l'amertume, jeunesse transplantée, dont la fortune semble se jouer; quand on vous proposera cette ressource que mon zele & ma tendresse pour les malheureux vous ménagent, prenez-y garde, n'en concluez pas que puisqu'on jette ses vues sur vous, quelque chose de meilleur vous soit réservé: si telle est votre destinée, l'étoile qui brilla sur votre berceau vous y conduira toujours, en dépit des obstacles & des traverses. Quoi qu'il en soit, profitez de ce qui s'offre: fermez l'oreille à la voix du préjugé le plus absurde. Des amis qui se titrent de ce nom, & qui veulent faire les officieux, pourvu qu'il ne leur en coûte que quelques paroles inutiles, vous feront entendre que vous n'êtes pas fait pour un pareil état: soyez sourds à leur voix traîtresse, si vous aimez vos intérêts: suivez la pointe, sur-

montez la barriere, si vous desirez sincerement parvenir.

Dépouillez votre chagrin, calmez vos soucis; la délicatesse de vos sentimens, leur noblesse, votre honneur, rien ne se trouve compromis dans ce nouveau genre d'occupations. L'habitant est honnête, il est humain, il reconnoîtra toujours l'homme en vous, il y verra son semblable; la différence de ses occupations & des vôtres ne lui donnera pas le droit de vous mépriser; son éducation, la noblesse de son ame, tout vous en garantit & le sauve de ce travers infamant; il ne se fera pas une sotte honte d'avoir la houlette pour associée dans la confiance d'un propriétaire, plus grand par le sentiment que par les richesses.

Il y trouvera son avantage, parce que la nature & la multiplicité de ses occupations ne lui permettent pas de se transporter en même temps dans tous les lieux qui demanderoient sa présence. Il ne peut être à la fois dans la sucrerie & la savanne; il prépare des richesses dans les fourneaux tandis qu'un accident, une maladie subite,

une mortalité imprévue, ruine le propriétaire dans les bois ou la plaine.

CHAPITRE XII.

Des Animaux venus de l'Eſpagnol.

POURQUOI, venus à la partie françoiſe, les animaux y ſont-ils malades, tandis que dans la partie eſpagnole ils jouiſſent de la ſanté la plus conſtante ?

Libres & ſans frein dans les lieux qui les virent naître, abandonnés à leur propre conduite, dans des forêts immenſes, ces animaux ſe nourriſſent & ſe procurent eux-mêmes de quoi ſubſiſter; ils n'ont d'ennemis que la chaleur & la ſécheresse ; l'ombrage les défend de la premiere, leur inſtinct les met à l'abri de l'autre.

En paſſant à la partie françoiſe, ils changent en quelque façon de climat, ils prennent un nouveau genre de vie oppoſée à celle qu'ils menoient dans la paix & la ſolitude parmi leurs hâtes ombragées. Du ſein d'une oiſive & douce liberté, ils paſſent à tous les ſoucis d'un pénible eſclavage.

Ils étoient dans l'inaction, on les force à des travaux. Courbés ſous le joug, accablés toute la journée du poids de la chaleur, ils arroſent de leurs ſueurs continuelles, & les ſillons qu'ils fendent, & les chemins qu'ils parcourent; ils n'avoient de maître que la nature, ils n'obéiſſoient qu'à ſes loix; ils ſont aſſervis aujourd'hui, plutôt à des tyrans qu'à des maîtres; ils ſemblent des victimes dévouées aux imprudences les plus cruelles, & aux négligences les plus multipliées. En effet, au ſortir des ouvrages, épuiſés de fatigue, dégouttans de ſueur, on les lâche dans une ſavanne, ſouvent aride & preſque toujours ingrate. Les vents ſoufflent, la fraîcheur arrête & ſurprend tout-à-coup la circulation des liqueurs échauffées.

Après un pareil contraſte dans la conduite de ces animaux, devra-t-on être ſurpris qu'ils ſoient malades à la partie françoiſe, tandis qu'à la partie eſpagnole ils jouiſſent de la ſanté la plus durable?

Cependant ceux qu'on ſoumet au joug & qu'on aſſervit à des travaux pénibles, éprouvent une révolution comme ceux de

leurs ſemblables qu'on apporte dans nos ports. La même choſe exiſte, à quelque choſe près ; il faut bien qu'elle produiſe ſon effet plus ou moins funeſte, ſelon les circonſtances qui conſpirent plus ou moins à les faire éclore. Mais l'Eſpagnol, quoique naturellement pareſſeux, rachette ſon indolence par ſa ſageſſe & ſa circonſpection dans la conduite du quadrupede domeſtique ; tandis que le François, ſuivant trop aveuglément ſon active induſtrie, commet très-ſouvent des fautes conſidérables.

Que faut-il donc conclure de cette révolution inévitable & funeſte ? Si la nature lui eût donné la faculté d'exprimer ſes ſenſations ſecrettes, nous entendrions ici l'animal nous inſtruire lui-même, & nous dire, d'un langage touchant & diſcret : « Je vous » ſers, je travaille pour vous ; adouciſſez » les peines de mon eſclavage ; il n'eſt déja » que trop dur de me voir aſſervi, ne me » faites pas regretter les avantages dont je » jouiſſois dans les jours heureux de ma » liberté ; l'épais feuillage me ſervoit d'a- » bri contre les intempéries de l'air ; mon » inſtinct & la nature pourvoyoient à ma

» ſubſiſtance ; daignez me fournir un aſile » & me mieux nourrir, la reconnoiſſance » enflammera mon cœur, je ferai tout pour » vous ſatisfaire ; vous aurez un eſclave » d'autant plus diſpoſé à vous bien ſervir, » qu'il ſera plus vigoureux ».

L'homme de l'art qui ſe conſacre à la conſervation des animaux, doit ſe faire une loi, comme leur avocat & leur médiateur, d'interpréter leurs mouvemens, leurs ſoupirs, & de faire même parler leur ſilence.

CHAPITRE XIII.

Des Maladies des chevaux d'Eſpagne.

JE ne détruis rien de ce que je viens d'établir dans le chapitre précédent, lorſque je dis que les chevaux venus de l'Eſpagne débarquent preſque toujours malades dans nos ports ; ce n'eſt pas qu'ils ſoient partis dans cet état du rivage qui les vit naître, ce n'eſt qu'aux inconvéniens de la traverſée qu'on doit attribuer ce déſordre dans l'économie

l'économie de leur ſanté; déſordre qui leur vaut très-ſouvent la mort, puiſqu'il eſt vrai qu'un germe en produit encore un autre; que ces deux réunis en font éclore un grand nombre, & que la maladie, parvenue à certain période de complication, eſt toujours incurable & inacceſſible aux meilleurs remedes. L'effet de cette maladie ne ſe développe pas tout-à-coup; mais pour être lent dans ſon éruption, il n'en eſt pas moins au-deſſus de tout l'art de la médecine.

Or, ce ſont les traits qui caractériſent, en quelque façon, les maladies dont ſont atteints la plupart des animaux qu'on nous apporte de l'Eſpagne.

Ces animaux ne nous préſentent, pour la plupart, qu'un ſpectacle peu ſatisfaiſant de maigreur & de miſere. Ils ſont, pour ainſi dire, étiques, conſtipés; rien ne ſemble pouvoir ſatisfaire leur voracité; ils ont un appétit dévorant; leur ventre eſt très-tendu & très-gorgé; leur reſpiration eſt extrêmement gênée. Un état auſſi déplorable nous fait une loi de la circonſpection & de la prudence. Une indigeſtion ſuffiroit pour abattre le foible reſte de leurs forces épui-

ſées, & rien de plus à craindre, ſi l'on fait attention à leur étonnante avidité. Nous devons donc ne leur donner des fourrages qu'avec la derniere réſerve.

Ces maladies, dépendant de pluſieurs cauſes, de la diſette, ou de la mauvaiſe qualité des fourrages, ou du défaut d'eau, ou de ſon inſalubrité, les effets de ces cauſes ſont plus ou moins prompts. Il eſt des individus qui réſiſtent plus long tems à la violence du mal. Leur bonne conſtitution les défend, c'eſt une fortereſſe qu'on n'emporte qu'après pluſieurs aſſauts. Il faut que la mine joue continuellement avant que le rempart s'écroule. D'autres, plus foibles, d'une conſtitution moins vigoureuſe, ſuccombent au premier choc. Leurs jambes chancelantes ſemblent, à tout inſtant, ſe dérober ſous le poids de leur corps. On les diroit paralytiques; ils tombent & meurent, mais toujours le fourrage ſous la dent, tant ils ſont affamés.

Pour ne point m'étendre ſur les cauſes aſſez ſenſibles par elles-mêmes, je ne m'arrêterai que ſur les qualités nuiſibles de l'eau qu'on leur donne à boire.

Soit faux calcul dans la proviſion d'eau, ſoit défaut imprévu de ce liquide, occaſionné par un de ces coups de tems qui, ſans vous permettre de faire route, ni de revenir vers les lieux dont vous êtes partis, ſemble vous enchaîner dans un point, & vous force d'épuiſer vos modiques proviſions, on eſt très-ſouvent obligé d'abreuver les animaux avec l'eau de la mer : comme l'uſage modéré peut en être un médicament ſalutaire, l'excès & l'habitude en ſont un poiſon des plus funeſtes. Rien qui ne ſoit conſtaté par l'expérience; rien dont l'ouverture des cadavres ne m'ait pleinement convaincu. Cette eau cauſe une diſſolution dans tout le méchaniſme ; elle criſpe les inteſtins, relâche les reſſorts & les énerve.

L'ouverture des cadavres des chevaux expirés à leur débarquement, ne m'a jamais rien offert que des entrailles abſolument contre nature, l'eſtomac très-racorni, la membrane interne très-enflammée, les boyaux avec le même caractere, les poumons deſſéchés, blancs, mollaſſes, & la chair très-flaſque.

C'eſt ce que je remarquai derniérement,

le 20 Juin 1786, dans la visite d'une cargaison de mulets, pour laquelle j'avois été appellé par ordre de MM. les juges, qui assisterent à toutes mes opérations, afin de dresser le procès verbal nécessaire au jugement demandé par le propriétaire & le consignataire. Ces animaux, embarqués dans l'Espagne, étoient, avant leur départ, dans l'état de santé & d'embonpoint le plus brillant. Leur traversée fut de quinze jours; depuis le onzieme l'eau & le fourrage leur ont manqué; cependant il a fallu les soutenir, pour ne pas perdre une source de richesses aussi considérable. On leur a donné ce que la seule nécessité pouvoit exiger pour leur nourriture; pour la boisson, ce n'étoit que de l'eau de la mer, dont on les a abreuvés pendant quatre jours. Aussi en avons nous vu périr quarante les uns après les autres, presque aussi-tôt après leur débarquement.

La cause de leur maladie & celle de leur trépas ne se bornent point à celles que nous venons d'indiquer. Une longue inaction, une indolence forcée, qui enchaînent leur ardeur naturelle pour l'action & les exer-

cices, les affectent & les engourdissent ; le chagrin & l'ennui s'en emparent ; la mélancolie les abat. Il faudroit donc, pour leur faire prendre leur genre de vie accoutumé, sans lequel ils ne sauroient que succomber à la crise, il faudroit, au sortir du bord, leur donner un peu d'exercice, les promener hors la ville ; le retour de la liberté feroit évanouir la tristesse & les impressions funestes de la noire mélancolie. La gaieté les ranimeroit, & prépareroit le rétablissement de leurs forces épuisées ; leurs ressorts, comme enchaînés & suspendus, reprendroient insensiblement leur jeu. Combien de maladies cruelles, & même jugées des plus dangereuses, dont on est parvenu à opérer la cure en guérissant les affections du cœur, & faisant disparoître la cruelle amertume qui l'empoisonnoit !

Vérité dont j'ai fait mille fois sentir la force à plusieurs consignataires de ces cargaisons d'animaux. Les moins présomptueux, qui l'ont goûtée, l'ont mise en pratique & sont venus m'en témoigner leur reconnoissance, me disant, de l'air le plus ouvert, de la franchise la moins suspecte, que ce

n'étoit qu'à la ſageſſe de mon conſeil qu'ils devoient le doux plaiſir de ne plus perdre, comme ils avoient le malheur de le faire, les cargaiſons arrivées à leur adreſſe.

Nonobſtant cette pratique; on doit encore avoir ſoin de faire fouiller tous les animaux nouvellement débarqués, pour le moins, une ou deux fois par jour, de leur donner des lavemens avec une décoction de caſſe ou de gombeau. On peut leur ſuppléer, à cet effet, le pourpier, ou la raquette, ou le ſavon; l'eau tiede, fortement ſiropée, ou la décoction d'épinards, qui ne leur cede en rien du côté de la ſalubrité. On les fait boire à blanc; on ajoute à la boiſſon quelques pincées de ſel de nitre ou de criſtal minéral; on leur fait boire l'équivalent de trois à quatre bouteilles de cette boiſſon préparée. La décoction de tamarin, de gombeau ou de caſſe, peut leur être donnée à la même quantité. Pour reconforter leur eſtomac, on peut prendre deux verres de vin & un de ſirop. Rien de meilleur pour rétablir les forces épuiſées.

Parmi ces animaux il s'en trouve toujours qui ſont attaqués de tranchées; on

leur fait avaler par jour trois ou quatre bouteilles d'eau de lessive qu'on aura fait bouillir avec une poignée d'anis jusqu'à la réduction de la moitié, qu'on coule dans un tamis serré ou une serviette. Ces lavemens ne doivent pas être oubliés dans cette circonstance, non plus que le fouillement de l'animal.

Comme la maigreur & cette espèce de racornissement ou de dureté font soupçonner, avec assez de fondement, l'interception de la transpiration, on aura soin de faire bien brosser les animaux, de leur laver le corps avec des aromates, de leur frotter les extrémités avec du taffia camphré. Pour la premiere de ces deux dernieres opérations, l'eau de lessive peut très-bien servir.

Quant à la nourriture, les fourrages devront être fanés au soleil, & on ne les donnera qu'avec une extrême modération.



CHAPITRE XIV.

De l'Etabliſſement d'un Haras.

UN établiſſement qui conſerveroit à la Colonie des richeſſes immenſes, un établiſſement qui n'entraîne aucunes dépenſes qu'on ne puiſſe bientôt racheter avec uſure, ſeroit-il un objet digne de l'attention de MM. les habitans ?

C'eſt à ces perſonnes conſacrées par l'état à l'étude de l'eſprit du commerce, & à la combinaiſon de ce qui peut en faciliter les opérations, qu'il appartient de développer les avantages dont je ne puis que très-imparfaitement eſquiſſer le tableau. Ils ont l'uſage & la pratique ; & moi, je n'ai que la raiſon, c'eſt le ſeul flambeau qui me guide ; cependant je tâcherai de répandre le plus grand jour qu'il me ſera poſſible ſur les traits que je parſemerai çà & là.

Je propoſe de nous rendre propre une branche de commerce qui ne nous fut que

trop long-tems étrangere, & qui ne peut qu'avoir beaucoup concouru à la diminution des eſpeces dont on ſe plaint généralement, comme un échec qui répand les plus grandes difficultés ſur les opérations des principales branches du commerce. Les avantages de ce projet, les voici dans un léger point de vue.

L'habitant, obligé juſqu'à cette époque de débourſer chaque année, pour des animaux, depuis vingt juſqu'à trente, quarante, & ſouvent cinquante & ſoixante mille livres, trouveroit un avantage réel à ſe les conſerver. Or il y parviendroit en établiſſant un haras.

Cet argent reſté dans les mains de l'habitant le mettra plus en état de multiplier ſes affaires; l'induſtrie ſe nourrit par l'abondance des ſecours. En doublant ſes affaires, le colon double celles du négociant. Celui-ci, qui rencontre moins de difficulté dans les paiemens, agrandit la ſphere de ſes ſpéculations; la circulation des eſpeces devient plus aiſée; le commerce ſe réveille, s'étend & ſe multiplie; l'activité

ſe nourrit, & lui prête ſans ceſſe un nouveau luſtre.

OBJECTION.

Mais vous figurez-vous donc qu'il ſoit auſſi facile d'exécuter votre projet qu'il l'a été de l'imaginer ? Vous ignorez donc la nature des poſſeſſions de l'habitant ? Quelle abſurdité de penſer que l'induſtrie françoiſe abandonne ainſi ſans culture l'eſpace immenſe qu'il faudroit néceſſairement conſacrer à la propagation & l'entretien du haras !

Toutes les habitations, je le ſais, n'ont pas les commodités néceſſaires ; mais forment elles le plus grand nombre ? car je ne propoſe pas l'impoſſible. Le coin du voile eſt levé ; quiconque y trouvera ſon profit, pourra le découvrir.

Outre les habitations de la plaine, qui ſe trouvent dans la poſition la plus commode pour faciliter l'exécution du plan offert, combien qui dans les montagnes jouiſſent des avantages néceſſaires !

L'immenſité des forêts, l'épaiſſeur des

ombrages, la riante verdure, la fraîcheur du gazon, l'abondance des fourrages, la multiplicité des ſources & des fontaines, le doux murmure des eaux, le fracas impoſant des caſcades, en un mot, tout ce qui fait les charmes de la liberté, l'enchantement des loiſirs; combien qui peuvent ſe flatter de réunir toutes ces commodités dans la ſphere de leurs poſſeſſions! Combien, par conſéquent, qui pourroient faire l'établiſſement que je propoſe! Combien qui, dans peu, ſe verroient dans le cas de fournir aux habitations voiſines les animaux néceſſaires, après s'être munis eux-mêmes ſuivant leur beſoin!

L'argent reſteroit dans ſon centre, ou s'en éloigneroit moins. Autre avantage, on auroit des animaux faits au climat, accoutumés aux diverſes influences qu'entraînent toutes ces révolutions; on ne craindroit plus ces perplexités déſolantes, ces inquiétudes cruelles, inſéparables de la viciſſitude qu'éprouvent toujours, & dont ſe reſſentent conſidérablement les chevaux anglois & les autres cargaiſons étrangeres.

En effet, on voit ſouvent ces animaux

maigrir & dépérir à vue d'œil. Ils ſont toujours mélancoliques, tant a d'empire ſur les individus l'inſtinct qui les rappelle vers le lieu qui les vit naître ! Le cœur affecté, bientôt tout le corps s'en reſſent. Combien qui ſont morts, moins de maladie que de triſteſſe !

Pour dernier trait au tableau, je pourrois encore ajouter que la couronne y trouveroit ſon avantage en cas de beſoin. En effet, que le flambeau de la guerre vînt à s'allumer dans la Colonie, que la banniere eſpagnole ſe liguât avec les drapeaux d'Albion, l'Empire des lys pourroit facilement monter & remonter ſa cavalerie ; le François, le généreux François, auroit occaſion de faire éclater ſon amour envers ſon prince, cet amour que rien n'intimide, ce zele que nulle conſidération n'arrête, & qui ſont les plus beaux fleurons de ſon caractere.

Mais l'on néglige ces avantages ; nous ſerons obligés de tout attendre des Etats-Unis de l'Amérique pour fournir nos eſcadrons : quels embarras !

La fatigue, l'épuiſement, démonte nos guerriers. Cependant l'occaſion d'une im-

portante victoire, & dont dépend le ſuccès de nos armes, durant tout le cours de la guerre, ſe préſente & nous ſourit. La prudence éclairée de nos généraux veut la ſaiſir promptement; une longue expérience & l'hiſtoire des guerres leur ont démontré que ces ſortes d'occaſions ne ſe retrouvent jamais ou preſque jamais. Cependant pouvons-nous ſeconder la fortune? Pouvons-nous, ſans trop préſumer, nous flatter de le pouvoir ſous peu?

Qui garantiroit en effet une navigation heureuſe aux convois des Etats-Unis de l'Amérique? qui aſſureroit que les pavillons ennemis, croiſant ſur nos parages, ne les intercepteront pas, ne mettront pas tout en œuvre pour nous enlever un avantage dont ils auroient avis, du côté de leur parti; que la prompte arrivée nous vaudroit à nous une moiſſon de lauriers, & à nos ennemis une défaite ſanglante, ou une déroute funeſte?

L'intérêt pour ſa propre fortune, l'amour pour ſon roi, tels ſont les juges qui doivent préſider à nos options. Je puis avoir vu du bon comme du mauvais côté; quoi

qu'il en soit, je hasarderai toujours les moyens capables de nous ménager, en même tems, dans le choix des haras, & l'utile, & l'agréable. Si les vues en sont bonnes, & qu'on exécute mon projet, le bonheur de rendre service aura payé mes peines; si le sort les condamne à rester ensevelies dans les ombres de l'oubli, j'aurai toujours prouvé au public mon entier dévouement pour ses intérêts.

On ne peut être gueres plus jaloux, qu'on ne l'est dans cette colonie, de ces agrémens que la nature semble avoir donnés en apanage à tous les chevaux anglois. Pour se les conserver, on pourroit accoupler ces chevaux avec les jumens espagnoles.

Cependant ceux de Carac & les bayaondes ont quelque chose de plus qui leur assure la supériorité & devroit leur mériter de notre part la préférence. On prendroit les étalons parmi ces derniers, pour les mettre avec des jumens angloises. Les poulains qui sortiroient de ce couple, ne pourroient que former un ensemble parfait de beauté & d'agrémens. Sans avoir dans les pieds la mollesse de presque tous

les chevaux anglois, ils auroient la dureté des eſpagnols. Leurs jambes ſont plus effilées, leur conſtitution plus capable de réſiſter aux fatigues des travaux & des voyages. En un mot ils auroient tout ce qu'il faut pour remplir les vœux & contenter le goût des amateurs qui trouvent une ſorte de volupté dans cette marche légere, cet amble naturel. Les vues de l'intérêt ſeroient également comblées, parce que ces animaux ſont forts & vigoureux, d'une complexion moins maladive que celle des autres chevaux étrangers, pour qui tout eſt nouveau, climat & nourriture.

Si nous fixons notre choix ſur l'étalon anglois, obſervons qu'il n'ait pas le ſabot ou les pieds blancs; rien de plus écailleux que cette corne. Prenons de préférence ceux qui ont le pied quarré, noir aux extrémités. Quant à ceux qui boivent dans leur blanc, je n'en dis rien. Le cas que le goût de tous les peuples en fait, nous apprend ce que nous devons les apprécier.

Si les motifs que je viens de propoſer, comme ſollicitant l'exécution de mon plan,

ont le bonheur d'être goûtés, on ne jugera pas, j'eſpere, indigne de ſon attention une idée qui conſpire à l'entier développement des avantages dont nous n'avons fait qu'ébaucher le tableau.

Mon plan ſuivi, nous établiſſons parmi nous une nouvelle branche de commerce. Il faut donc en faciliter les opérations. Or, une ou deux foires chaque année, dans les endroits jugés les plus convenables, ne rempliroient-elles pas cet objet? Je laiſſe à prononcer à la ſageſſe qui combine; pour moi, je ne prétends qu'obſerver, me renfermant dans le droit inconteſtable dont jouit tout citoyen, de communiquer au public ſes vues & ſes idées ſous le ſceau de l'eſprit patriotique.



CHAPITRE

CHAPITRE XV.

Economie pastorale.

QUOIQUE mes vues ne soient fondées que sur des expériences faites en France; quoique ce climat & la nature de la terre dans les îles soient fort différens de ceux de notre continent d'Europe, les dangers que courent ici les brebis, la conduite de ceux à qui la garde en est confiée, ne different pas assez pour que je désespere d'être utile. La Colonie & la France pourront également faire leur profit de mes observations. On les trouvera bonnes assurément; j'ai long-tems manié la houlette, & je doute beaucoup que ceux qui ont discouru sur ce point de l'économie pastorale, aient donné de meilleures vues. Renfermés dans l'enclos d'un musée, ne conduisant les troupeaux que la plume à la main, ils n'ont gueres pu que conjecturer sur tout ce qui peut avoir rapport à la santé des quadrupedes. Ils n'ont pu même en imagination se

tranſporter dans les différens pâturages où on les mene, ſelon les circonſtances. Ils n'ont pu ſaiſir les différentes nuances des périls qui réſultent de la différence des lieux & des altérations du tems.

Ils n'ont donc pu rien donner de déciſif, rien de poſitif ? Leurs réflexions, pour la plupart, ne portent donc ſur rien ? Ils ne peuvent donc inſtruire ? On ſpécule, on combine, on raiſonne, on conclud du centre d'un cabinet. Le crayon philoſophique peut diriger l'action dans un jour de bataille ; il peut conduire une négociation, il releve les abſences du guerrier & réclame contre celles du plénipotentiaire ; tout cela n'eſt que diſcours pompeux, des raiſonnemens magnifiques ; pour tout mérite ils n'ont que l'éloquence & la ſéduction ; jamais ils ne pourront ſervir de regle & de bouſſole au héros dans le champ de Mars, ni à l'enfant de Minerve portant l'olive pacifique. Ils ne ſont fondés que ſur une conjecture qui vous éblouit d'abord, parce qu'il y reſpire quelque choſe de combiné, un certain air de réflexion & de ſolitude ; & quand bien même une longue expérience leur ſerviroit

de baſe & de fondement, on ne pourroit en retirer que de très-foibles avantages pour ne pas dire aucun, puiſque les circonſtances, les motifs & les ſentimens ne ſont & ne peuvent être aujourd'hui ce qu'ils étoient hier, & qu'ils ſont ſuſceptibles d'une trop grande variation & d'un trop grand éloignement.

Souvent la théorie la plus profonde & la plus lumineuſe, mérite de n'être payée que par la plus juſte indifférence, ſur-tout quant à la ſanté des individus. La pratique n'eſt jamais ſans prix ſur ce point; à elle ſeule appartient le droit de parler d'un ton déciſif ſur tout de ce qui concerne l'économie des reſſorts dans le mécaniſme animal.

Qu'on ne doive laiſſer ſortir les brebis & les autres animaux dans les pâturages que le ſoleil n'ait entiérement diſſipé la roſée, rien de plus connu, rien de plus avoué; mais qu'on les abandonne dans les endroits lagoneux, argileux, marécageux, & ceux qu'un débordement vient de couvrir de limon & de vaſe, c'eſt à quoi l'on ne prend pas aſſez garde, c'eſt à quoi l'on ne donne pas aſſez d'attention.

Cette terre limoneuſe, cette vaſe dont les terres ſont couvertes, brûle les entrailles de l'animal, décompoſe ſes liqueurs, en cauſe la diſſolution, la phtiſie, le maraſme & la mort. Mille exemples en font foi, mille faits réclament contre une pareille imprudence, de laiſſer les animaux ainſi paître dans les lagons, les marais, & ſur ces terreins où paroiſſent encore les traces d'un débordement.

Mais cette riante verdure, mais ces herbes fraîches & touffues, il faut donc les condamner, il faut donc les perdre?

Point du tout; mais il faut obſerver les tems, mais il faut attendre qu'une pluie favorable, venant les purger de ce limon, ou de cette vaſe, leur rende leur bienfaiſante propriété. Alors les brebis pourront les ſavourer à loiſir; alors elles pourront ſatisfaire leur appétit; alors moins de maladies chroniques, puiſqu'il eſt vrai que cette terre limoneuſe, cette vaſe, ſont reconnues pour une de leurs cauſes principales.

Cependant il eſt des circonſtances où l'on ne peut tirer aucun parti de ces herbes

abondantes, quoiqu'une pluie bienfaiſante les ait purifiées. Dans le tems d'épais brouillards, qu'on voit ſur-tout régner aux approches de Noël, il faut avoir une grande attention de ne laiſſer les animaux deſcendre dans les enfoncemens marécageux que tapiſſe une mouſſe verdoyante, & paître dans ces terreins argileux, ces vallées lagoneuſes où tout ſemble attirer le jeune berger & ſon troupeau, pour qui la paiſible ſolitude & la tranquille retraite ſont remplies de charmes raviſſans. Par cette ſage précaution on prévient toutes les impreſſions funeſtes & malignes que peut faire ſur le mécaniſme de l'individu, une atmoſphère encore chargée, dans ces vallons & ces marécages, des vapeurs inſalubres & peſtilentielles qui conſtituoient le brouillard.

Lorſqu'on l'a vu régner pendant la nuit, on obſerve de ne faire ſortir les troupeaux qu'un peu plus tard; quand la ſérénité a reparu, que l'horizon s'eſt épuré, on cherche pour les pâturages les endroits les moins enfoncés, les terres les plus ſablonneuſes, les endroits les plus découverts.

Rien de mieux que de gravir alors ſur les collines & les coteaux; l'air y eſt moins denſe & plus ſalubre, les herbes n'y ſont point chargées d'aucune de ces parties aqueuſes & malfaiſantes. Le fait dont je vais me permettre le récit ſemble avoir été ménagé par un deſſein ſecret que je ne puis comprendre, pour confirmer, d'une maniere frappante, tout ce que j'avance & tout ce dont j'aurois encore diſcouru, s'il n'étoit lui-même ſon organe le plus éloquent & le plus perſuaſif.

1762. Chaſſés de leur chaumiere par l'arrivée des neiges qui blanchiſſoient déja les ſommets des Pyrénées, deux bergers, pere & fils, arrivent à Caſtelpigon dans le Biebil, pays d'Armagnac, pour y paſſer leur quartier d'hiver. D'un troupeau de cent cinquante brebis, ils en font deux, pour mieux pourvoir à leur ſubſiſtance. Prenant chacun la conduite du ſien, ils s'en vont demeurer à demi-lieue l'un de l'autre. Le pere, ſelon ſa prudente coutume, ſe leve pendant que tout ſommeille : on étoit aux approches de Noël. Deux heures après-minuit il remarque repandue ſur l'horizon une

bruine des plus épaiſſes, ſentant une odeur déſagréable. Il ſe leve au point du jour, tout a diſparu, tout eſt pur & ſerein, aucun nuage n'altere l'azur des cieux. Trop perſuadé que ce brouillard ne pouvoit qu'avoir laiſſé dans l'atmoſphere un germe ſubit de poiſon, il ne ſortit qu'un peu tard pour conduire ſon troupeau dans les bois aérés & les terres les plus ſablonneuſes, où la brande croît & ménage toujours une ſalutaire reſſource au paſteur embarraſſé. Parti plein de vigueur & de ſanté, le troupeau de ce pere prudent & ſage, revint avec le même embonpoint & la même fraîcheur, dans les gras & bons pâturages des Monts-Pyrénées, au retour de la ſaiſon nouvelle.

Le fils ne put ſe flatter d'un ſuccès pareil; ſon troupeau périſſoit de jour en jour & à vue d'œil; il n'en reſta plus rien ſur la fin du mois de mai. D'où provenoit donc ce déſaſtre? C'eſt que le jour même où le pere ſe conduiſit ſi prudemment, le fils, qui auroit ſans doute craint de s'enrhumer le cerveau, s'il ſe fût levé pendant la nuit, ou qui n'y penſa peut-être

pas, jugeant de ſa beauté par celle du jour & la pureté de l'horizon, conduiſit ſon troupeau dans ces bas fonds, dans ces marécages, ces terres argileuſes & lagoneuſes, où il vouloit les régaler, comme je le préſume, de ces herbes fraîches & touffues, de cette mouſſe verdoyante qui en tapiſſe les bords ou les couronne par groupes çà & là. C'eſt de quoi le forcerent de convenir les juſtes reproches d'un pere d'autant plus courroucé, qu'il étoit vaillant, infatigable, & qu'il n'avoit jamais balancé dans le ſacrifice de ſon ſommeil & de ſon repos, en faveur des intérêts précieux d'un riche troupeau, ſa ſeule fortune & celle de ſa famille.

Il eſt ſi vrai que ces bruines & ces brouillards ſont un poiſon fatal à l'individu qui, pendant qu'ils couvrent ou après qu'ils ont couvert la terre, s'en va repaître dans ces endroits marécageux & lagoneux, dans les vallées argileuſes, que les brebis qui compoſoient ce malheureux troupeau, en portoient les impreſſions les plus douloureuſes. Leur laine ne croiſſoit plus depuis trois ſemaines pour le moins : cependant

elle étoit ſuperbe, on ne pouvoit en ce genre voir rien de plus brillant. Leurs yeux étoient engorgés & mourans ; l'extrême blancheur en éclipſoit abſolument ces eſpeces de petites veines qu'on y remarque toujours ; s'ils couroient un peu, leur reſpiration étoit extrêmement gênée ; dans cette action on entendoit des eaux murmurer dans leur ventre. Après une courſe tout au plus d'un quart de lieue, celui qui étoit le plus gras & paroiſſoit le mieux portant, on le voyoit tomber & s'abattre.

Appellé pour voir ce troupeau, ſpectateur du fait, j'ouvris les cadavres expirés : au premier coup d'œil le foie n'offroit rien que de ſain & de bien portant ; mais à peine l'ai-je inciſé, qu'il en ſort en quantité des ſangſues de toutes groſſeurs. Je mis ce viſcere ſur le gril : il n'étoit pas à moitié cuit, qu'on le vit ſe fondre & ſe réduire en une pâte liquide, aſſez ſemblable à la bouillie.

Le berger me demande mon ſentiment. Je lui dis avec franchiſe, que n'étant pas à mon pouvoir de mettre à ſes brebis un viſcere ſain à la place d'un déja pourri,

le reſte de ſon troupeau n'en réchapperoit pas ; qu'il pouvoit le condamner. En effet, je trouvai dans tous ceux que j'ouvris, les chairs flaſques & pleines d'eau, en un mot, une décompoſition générale dans toute la maſſe. La conformité des ſymptômes, dans ceux qui luttoient encore, me fit préſumer que leurs viſceres étoient dans le même état.

Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que les brebis qui mettoient bas n'avoient preſque point de mamelles, ni de lait. Cette eſpece de membrane qui couvre le fœtus au ſortir du ſein de la mere, étoit blanche comme de l'albâtre : ſymptôme funeſte.

Indifférente, la brebis ne donnoit aucune marque de cette vive tendreſſe dont nul individu ne peut naturellement ſe défendre pour ſon ſang. Si elle léchoit parfois ſon petit, ce n'étoit que dans une ſorte de diſtraction, puiſqu'elle l'abandonnoit ſoudain, & s'en alloit en bêlant. Mais ſa voix étoit enrouée, foible & tremblante ; la laine, quand on en prenoit quelque fil, cédoit ſans effort à la main.

Il en étoit bien autrement du troupeau

du pere : brebis, agneaux & moutons, tout avoit l'œil rouge, vif & pétillant; l'haleine forte & vigoureuſe; les femelles mettoient bas ſans paroître du tout affoiblies. Elles avoient beaucoup de lait & d'amour; leur laine, ni leurs cornes n'avoient ceſſé de pouſſer; c'eſt là la marque où l'on connoit la bonne conſtitution & le bon état intérieur des jeunes moutons ſur-tout. Les petits ſortis de ces vigoureuſes femelles, étoient gros & gras. La membrane qui les enveloppoit paroiſſoit chargée d'une graiſſe jaune comme le ſafran : ſymptôme manifeſte de force & de ſanté.

Mais comment ſeroit-il poſſible qu'un ſeul jour, une ſeule imprudence, aient ſuffi pour perdre un troupeau ?

Rien de plus vrai ; le brouillard, & ſur-tout aux approches de Noël, eſt reconnu pour une eſpece de poiſon. Du ſein des marécages & des lagons s'élevent des vapeurs qu'on ne prétendra jamais être bénignes & ſalubres, ſans heurter le bon ſens & faire gémir la raiſon.

De cette double exhalaiſon ſe forme une atmoſphere doublement empoiſonnée; les

herbes & la verdure qui tapiſſent la terre, contractent la malignité de l'influence; rien de plus délicat que la conſtitution de la brebis; rien de plus ſujet au dérangement & à la décompoſition.

Mais un ſeul jour! oui un ſeul jour a ſuffi; c'eſt l'aveu de l'imprudent berger lui-même; on peut y faire foi. Il n'étoit pas dans cet âge où, pour diminuer la grandeur d'une faute qu'on nous force d'avouer, nous ſommes aſſez méchans & aſſez orgueilleux pour affecter, malgré les queſtions, le ſilence le plus impoſant, l'ignorance la plus vraiſemblable ſur nombre de faits qui ont également concouru aux triſtes effets produits par la ſeule cauſe dont nous convenons. Ce berger étoit jeune, encore dans l'innocence paſtorale, d'ailleurs eût-il pris la plus forte réſolution de cacher les autres imprudences, tremblant à l'aſpect d'un pere courroucé qui le menace, il eût tout avoué.

Que faut-il donc conclure?

Que ſi nous voulons conſerver nos animaux, nous devons ſcrupuleuſement éviter déſormais ces périls que nous étions accou-

tumés à mépriſer comme des choſes minutieuſes, faites pour effrayer les ames puſillanimes, & trop indignes de captiver la précieuſe attention des eſprits forts & intrépides, & que ce n'eſt qu'en ouvrant ainſi les yeux ſur des principes de maladie, de contagion & de mort, ſur leſquels nous étions comme glorieux de nous être étourdis, que nous parviendrons à détruire la chimere dont le vulgaire ſe laiſſe frapper.

Alors l'impoſante illuſion s'évanouira, la ſuperſtition glaçante délogera des eſprits étonnés; nous verrons le maléfice ébranlé ſur ſa baſe, ſe perdre dans la pouſſiere, &, par un enchaînement de ruine, la frappante magie, le devin merveilleux, le ſorcier perſuaſif, nous verrons tout s'éclipſer & diſparoître. Dans cet augure favorable je me plais à ſuppoſer le retour de la raiſon, mais je me flatte peut-être d'un trop doux eſpoir. Il eſt ſi difficile de déſabuſer le peuple d'une opinion vraie ou fauſſe une fois adoptée. Auſſi ne balance-je pas à dire que ces ténébreux ſuppôts du menſonge & de l'impoſture, qui n'ont d'emploi que celui d'effrayer les eſprits par leurs

ſortileges, leurs termes magiques & leurs enchantemens, qui ne vivent qu'aux dépens des peuples abuſés, devroient être abandonnés aux pourſuites les plus ſéveres des magiſtrats, & à toute la rigueur des loix armées contre le ſéducteur & le brigand.

Fin de la premiere Partie.

HISTOIRE
DES MALADIES
DES ANIMAUX.

SECONDE PARTIE.

DISCOURS PRELIMINAIRE.

C'EST des abus que je viens de développer & de combattre dans la premiere partie, que les maladies des animaux, dans cette Colonie, tirent en quelque ſorte leur origine. Je réduis à trois leurs cauſes principales : les malignes influences de la température dans ſes diverſes variations; la mauvaiſe nourriture ou la diſette, & les malfaiſantes qualités des eaux ; les imprudences & les négligences dans la direction des quadrupedes.

Ces maladies, preſque toujours les mêmes, ſont ici moins nombreuſes qu'en

France. On ne trouvera point mauvais que nous n'entrions pas dans la defcription de toutes celles auxquelles les animaux font expofés. Nous n'écrivons que pour Saint-Domingue : ainfi nous ne parlerons que des maladies qui le défolent. Elles font d'autant plus cruelles & difficiles à faifir, qu'elles fe reproduifent fous mille formes différentes. Dans chacune les fymptômes éprouvent toujours une variation plus ou moins légere. Ils font plus ou moins nombreux, ou plus ou moins frappans.

Mais lorfque le praticien, le maître de l'art, a fu, la premiere fois qu'il l'a vue, faifir & diftinguer la maladie, fa nature & fes caufes ; la modification, le changement, l'augmentation ou la diminution dans les fymptômes, ne produifent que des foibles difficul-

tés qui diſparoiſſent bientôt au flambeau de la pénétration & de l'expérience.

Avant d'entrer dans la carriere que je ſuis prêt à fournir, il faut que je prévienne mon lecteur & que j'implore ſon indulgence, dont je puis d'autant moins me paſſer ici, que les épines de l'art ne ſont pas tout-à-fait ſuſceptibles des roſes du langage. Je lui réitere ma priere de ne point exiger de moi cette aménité, ces agrémens dans le ſtyle, cette fineſſe dans la penſée, cette délicateſſe dans l'expreſſion, à la faveur deſquels des génies privilégiés ont ſu rendre aimables & parſemer d'attraits des matieres abſtraites & ſouvent ingrates.

Nourris dès le berceau dans la cour des muſes, par la main de ces ſavantes Fées, élevés ſous leur aimable tutelle,

les graces devoient leur être propres, il falloit que tous les traits de leur plume en portaſſent l'empreinte enchantereſſe.

Mais moi, qui naquis, pour ainſi dire, parmi les glaces des Pyrénées, dans l'humble chaumiere d'un ruſtique berger, je crois avoir quelques droits à l'indulgence de mes lecteurs. Loin d'en abuſer, je ne me permettrai aucune licence, je châtierai ma diction autant qu'il dépendra de moi.





HISTOIRE DES MALADIES DES ANIMAUX.

CHAPITRE PREMIER.

De la Gourme.

LA gourme proprement dite eſt une dépuration des liqueurs qu'on obſerve dans tous les jeunes animaux. L'écoulement s'en fait par les naſeaux ou par les glandes de la ganache, ſouvent par ces deux endroits à la fois.

La ganache s'engorge, il s'y forme un dépôt, la ſuppuration s'établit.

La couleur variée des humeurs qui s'écou-

lent, sert à déterminer l'espece de gourme.

On en distingue de trois sortes :

La gourme, qui n'est qu'une dépuration bénigne de pituite épaisse & visqueuse.

La fausse gourme, qui n'est que le reste d'une gourme écoulée imparfaitement.

La gourme maligne, qui tient des deux autres, & ne peut même en être que l'effet.

Les symptômes sont plus ou moins frappans dans chacune de ces trois especes de gourme.

Le plus ou le moins de malignité dans les humeurs qui s'écoulent, détermine l'espece.

Les signes principaux auxquels on connoît la maladie, sont : l'évacuation par les naseaux, & l'engorgement des glandes de la ganache.

Bientôt on voit l'abattement, la tristesse s'emparer de l'animal. Il verse des larmes ; à peine peut-il respirer ; les organes par où se filtre l'air pompé par les poumons, sont bouchés par cette humeur ou trop abondante, ou trop épaisse, qui cherche vainement à se faire jour par les urines, les selles & les voies de la transpiration ;

le battement de flancs a auſſi lieu très-ſouvent.

La gourme eſt, chez les animaux, ce que la petite vérole eſt chez les hommes. Elle eſt de tous tems. Très-peu lui peuvent échapper. J'en ai traité, j'en ai guéri, qui étoient attaqués à douze & quinze ans d'une gourme qui ne cédoit en rien à celle dont les jeunes chevaux & les jeunes mulets éprouvent ordinairement les atteintes.

L'inaction de l'animal étoit, à cet âge, mon traitement le plus en uſage; mais il étoit le moins adminiſtré. Depuis que l'eſprit de médecine a fait invaſion, que l'effervefcence eſt venue échauffer les cerveaux, on veut tout ſavoir, on veut tout contredire, & ne rien ſouffrir d'égal à ſoi du côté des connoiſſances. Il ſuffit que le praticien défende une choſe, pour qu'une voix, plus ſûre d'être obéie, la commande.

Et malgré cette dangereuſe conduite, cauſe viſible de l'irritation du mal, de ſon rapide progrès & de ſa complication, on ſe plaindra qu'un animal, qui n'avoit que la gourme, dont l'écoulement étoit

des plus louables, ſoit plus affoibli, plus abattu, & ne jette que des humeurs d'un caractere malin? Toutes ces lamentations ſont-elles bien fondées?

L'interprete de la nature, dans la maladie de l'animal, preſcrivoit prudemment l'inaction, commandoit la ſuſpenſion des travaux, &, plus éclairé que le maître de l'art, ſans avoir l'expérience, qu'il ne doit qu'à la dixieme & vingtieme année de pratique & d'obſervation, vous défendez tout, & commandez qu'on aſſerviſſe le quadrupede au joug accoutumé. Comment, épuiſé déja par les pénibles accès de la maladie, comment ſoutiendra-t-il la fatigue des ouvrages? Le travail ne fera-t-il pas augmenter le mal? N'en rendra-t-il pas même la cure impoſſible?

Car ce n'eſt plus ſuppoſer de problême. Qu'un germe déja développé, dont non-ſeulement on néglige l'extinction, mais encore dont on aiguiſe la furie, en réveille un autre; celui-ci met de ſon parti le germe voiſin le plus conforme à ſa nature; la ligue ſe forme, la complication répand ſur

les ſymptômes une obſcurité myſtérieuſe, & rend les ſecours preſque toujours, pour ne pas dire abſolument inutiles. Rien de plus inconteſtable que cet enchaînement ſucceſſif de germes, ce développement mutuel qu'ils produiſent les uns des autres, cette confédération foudroyante qu'ils forment contre un malheureux individu dont la maladie n'eſt pas ſeulement négligée, mais encore envenimée par l'uſage des choſes qui lui ſont abſolument des plus contraires.

La gourme à laquelle on n'a pas donné tous les ſoins qu'elle demandoit, de ſimple ſe transforme en fauſſe gourme; de ces deux ſe déclare enfin la gourme maligne, qui paſſe elle-même à la morve, au moyen de l'affinité la plus étroite. Quoi de plus authentique? quoi de plus irréfragable? & quoi par conſéquent de plus capable de nous engager enfin à tarir une ſource de déſordres, & à réformer des abus qu'entraînent toujours après eux & notre préſomption & notre entêtement?

Mais il faut enfin impoſer ſilence à notre orgueilleux & ridicule amour-propre, &

ſuivre docilement le flambeau de la vérité qui nous éclaire.

Traitement.

Lorſque la reſpiration eſt gênée, pour en établir & faciliter la liberté, on ſaigne l'animal; ſi le ſuccès ne couronne pas l'opération, on la répete.

Les glandes de la ganache ſont-elles engorgées? ce qui eſt toujours de bon augure, puiſque l'écoulement ſe faiſant par deux voies en même tems, on peut ſe promettre une évacuation entiere, ſeul moyen de guériſon; l'enflure s'eſt-elle déclarée? on apporte promptement le feu au centre du dépôt: on frotte de ſuif tous les alentours de la brûlure.

Pour les autres remedes en pareil cas, voici ceux dont l'uſage n'a jamais été couronné que d'un ſuccès complet. Ce ſont des émolliens. Ils ſont encore très-ſpécifiques pour les fluxions de poitrine, les maladies inflammatoires & les rétentions d'urine.

Plantes émollientes.

La raquette, le ſagon des Indes, le pourpier, l'oignon de lis, la laitue & la lentille.

On fait de tout une décoction dont on donne à l'animal une bouteille le matin & une le ſoir; on lui en donne auſſi en lavemens. On trouvera encore un excellent remede dans le chapitre qui traitera du mal des os; avec la deſcription des propriétés des ſimples qui ont de l'analogie avec ceux qu'on doit employer pour la cure de la gourme.

L'animal aura toujours la boiſſon devant lui; on y aura mêlé, ou du ſirop, ou du ſucre, ou du miel, avec quelque peu de farine; on la renouvellera exactement tous les jours.

Les fourrages, outre qu'on les aura fait faner au ſoleil, lui ſeront donnés avec diſcrétion. On l'étrillera & broſſera réguliérement tous les jours, lui laiſſant une entiere liberté dans l'écurie.

On fera les fumigations avec du ſel marin, ou des aromates, ou du goudron, jettés

ſur un braſier, précisément ſous les narines du cheval gourmeux ; cela facilitera l'écoulement des humeurs par cet endroit.

Il ſeroit aſſez inutile de dire que les plumes de volaille brûlées & la fumée du cuir de ſouliers ſont très-dangereuſes, & qu'on doit les regarder comme un vrai poiſon. Toutes les fois que, comme dans le cas dont il s'agit, on les dirige ſur des parties irritées & enflammées, la fumigation qui convient le mieux dans cette circonſtance, eſt ſans contredit la décoction de ſubſtances émollientes & adouciſſantes.

CHAPITRE II.

De la Morfondure.

CETTE maladie, qui eſt pour les animaux ce que le rhume eſt pour les hommes, eſt auſſi commune à Saint-Domingue que ſes cauſes ſont fréquentes.

La chaleur tient les pores toujours ouverts. Les vents ſoufflent ; obſervez que l'animal n'agit plus, il paît tranquillement

dans l'aride ſavanne ; la tranſpiration eſt répercutée & ſupprimée ; la morfondure ſe forme dans l'individu.

On connoît cette maladie aux ſymptômes que voici : une humeur s'écoule par les naſeaux, le poil ſe hériſſe, l'appétit s'éteint ; la triſteſſe & la toux ſurviennent bientôt ; la difficulté de reſpirer, les yeux pétillans & pleins de feu, tout annonce l'inflammation ; la fievre ſe développe ; les forces diminuent au point que l'animal ne peut bientôt plus ſe ſoutenir.

L'humeur qui s'écoule, toujours acre & gluante, eſt de couleur blanchâtre & tranſparente, tantôt verte & épaiſſe ; les glandes de la ganache s'engorgent comme dans la gourme. Cette maladie dégénere preſque toujours en morve, ſi l'on ne ſe hâte de l'arrêter dans ſon principe.

Les ſymptômes reconnus, il faut promptement ſaigner l'animal ; l'opération ſe réitere au bout de ſix heures.

Si la fievre devient plus forte, employez les ſudorifiques indiqués dans le chapitre I. Obſervez à cet égard la méthode preſcrite. On peut la ſuppléer, avec eſpoir du même ſuccès, par la décoction qui ſuit :

Prenez feuilles pois Congo, de petit baume, l'herbe langue de chat, le grand médicinier; faites bouillir le tout dans deux bouteilles d'eau; ajoutez-y une bouteille d'eau de chaux & une de taffia. La doſe eſt d'une bouteille pour chaque animal.

C'eſt un excellent ſudorifique, en raiſon d'un ſel volatil alkali qu'il contient, & qui corrige l'acide qui péche dans les premieres voies.

CHAPITRE III.

De la Morve.

DES auteurs, dont les écrits ne reſpirent que l'érudition, le profond ſavoir & l'amour de la vérité, peuvent ſans doute prétendre à notre reſpect & à nos ſuffrages; mais ils auroient tort de vouloir qu'on reçoive leurs opinions comme des oracles, ce ſeroit ſe déprécier & s'avilir; l'homme, s'il eſt vraiment homme, n'aura jamais la foibleſſe d'y déférer ſans un examen exact & réfléchi. Une ſi puérile & ſi indigne fa-

cilité n'appartient qu'au foible vulgaire, ſuſceptible de toute ſorte d'impreſſions, qu'un rien fait mouvoir & entraîne, comme le vent agite le feuillage & emporte l'épi dans nos ſillons.

Il me ſera donc permis de n'être pas du ſentiment de ceux qui prétendent que la morve n'a de ſiege dans tout le mécaniſme de l'animal que la *membrane pituitaire* : j'aurai donc la liberté de dire que cette maladie peut ſe loger dans toutes les parties internes qui ont communication avec la membrane pituitaire. Je réſerve de le prouver dans ſon lieu à l'aide du raiſonnement. Ici je n'invoque que mon expérience, qui mettra mon aſſertion dans un degré d'évidence inconteſtable.

En effet, des ouvertures de cadavres que j'entrepris toujours par le deſir de m'inſtruire, afin de mieux répondre à la confiance dont m'honoroit le public, m'ont prouvé mille fois que ſi la morve ſe retrace communément dans la membrane pituitaire, les autres parties internes de l'individu ne ſont point à l'abri de ſa furie, puiſque j'ai trouvé les poumons infectés, ulcé-

rés, que dis-je ? rongés même de ce virus morveux ; le larynx & l'arriere-bouche auſſi cruellement infectés, ſans que la membrane pituitaire fût le moins du monde endommagée, quoique l'écoulement de ces humeurs ſe fît par les naſeaux.

On conviendra de la poſſibilité qu'il y a que la morve s'établiſſe dans les autres parties du mécaniſme reconnues pour communiquer aux naſeaux, comme dans la membrane pituitaire. Mais les partiſans de l'opinion que je combats, pour tirer une eſpece d'avantage de celle que je propoſe, & envelopper leur défaite d'un léger nuage, vont me demander : Mais comment fixer l'incertitude de nos idées ? Comment ſavoir le véritable ſiege du mal, & adminiſtrer le remede analogue à ſa nature & à la partie qu'il attaque ?

Suppoſé que les ſymptômes ne dénotent pas clairement la partie affectée, le praticien, ou quelqu'autre que ce ſoit (car la fureur épidémique de médeciner envahit toutes les cervelles) n'en ſera pas pour cela ſans reſſource.

La morve, qui, comme la pulmonie & mille

mille autres maladies, ne tire, ce me ſemble, ſa dénomination que de la partie où elle établit communément ſon ſiege, c'eſt-à-dire, de la membrane pituitaire & des narines, par où nous la voyons toujours s'écouler, dépend du vice des liqueurs; on levera donc l'embarras que pourroit produire l'incertitude, ſuppoſée poſſible, du ſiege du mal, en purifiant les liqueurs au commencement de la maladie.

Divers caracteres de la Morve.

Dès l'invaſion, l'humeur qui s'écoule eſt toujours tranſparente, quoique d'une couleur variée & qui n'annonce rien de bon.

Lorſque cette même humeur eſt purulente, ſanieuſe & noirâtre, qu'elle exhale une odeur qui révolte & ſouleve, que l'animal, gêné de la reſpiration, ne peut preſque pas ouvrir la bouche, malgré les efforts qu'il fait pour y réuſſir, alors il n'eſt plus tems de travailler à la dépuration des fluides, tout eſt inutile. Le plus court parti c'eſt d'aſſommer le quadrupede & de l'enſevelir profondément, pour éviter une contagion très-poſſible.

Son incurabilité.

En vain la théorie la plus lumineuſe, à l'aide de l'expérience la plus longue, ſe préſenteroit pour opérer la cure de la maladie parvenue à ce dernier période.

Je n'avance rien qui ne ſoit fondé ſur ma pratique. L'ouverture des cadavres, intérieurement rongés par le virus morveux, me l'a démontré d'une maniere invincible; & c'eſt ce qui nous amene naturellement au raiſonnement qui doit finir de prouver que la *membrane pituitaire* n'eſt pas le ſiege excluſif de la morve, comme on le prétend. En effet, s'il reſte inconteſtable que toute maladie dépend du vice des liqueurs, il faudra néceſſairement convenir que la morve peut s'établir dans tous les endroits qui ont communication avec la membrane pituitaire, & jamais l'expérience judicieuſe de la liqueur corroſive ne fera preuve que la morve exiſte excluſivement ſur cette derniere partie. Parce que cette liqueur corroſive, injectée par les naſeaux, corroderoit la membrane pituitaire, il faudroit en conclure que cette même membrane eſt

la partie la ſeule ſuſceptible de la morve, ſon ſiege local, ſon unique aſile? Quelle abſurdité! quelle irréflexion!

Qu'on me prouve au moins, pour me perſuader, que ces mêmes injections faites ſur quelques autres parties du mécaniſme de l'animal, n'y feront aucune impreſſion corroſive. Or, y parviendra-t on jamais, puiſqu'il eſt indubitable que parmi les parties qui compoſent le mécaniſme animal, il n'y en ait qui; comme la membrane pituitaire, ont l'aptitude de recevoir les impreſſions corroſives de la liqueur?

Que faut-il donc conclure? Que cette expérience, auſſi ridicule qu'irréfléchie, n'autoriſera jamais ſon auteur à s'emporter en invectives, qui lui feront toujours plus de tort, à raiſon de ſon éducation & des ſentimens dont je ſuppoſe qu'il ſe pique, qu'elles ne moleſteront les maréchaux, qui ſemblent, de concert avec pluſieurs écrivains vétérinaires, dévoués comme des victimes à ſon humeur acariâtre & à ſon dépit atrabilaire.

Mais peut-être n'eſt ce pas pour plus ample preuve du ſiege excluſif de la morve

dans la membrane pituitaire, qu'il se permet l'indécence de ces propos injurieux. C'est un nouveau lieu dont il enrichit sa rhétorique ; mais c'est dommage qu'il réponde si mal à sa prétention.

Les symptômes de la morve sont un écoulement, par les naseaux, d'une humeur plus ou moins claire & transparente, de différentes couleurs, le regard triste, le poil hérissé, l'amaigrissement de tout le corps, la difficulté de respirer.

Il en est encore d'autres; mais comme ils paroissent dans quelques individus, tandis qu'on ne peut les appercevoir dans d'autres, & que leur absence n'empêche pas qu'on ne distingue & saisisse la nature de la maladie, nous nous permettrons de les passer sous silence.

Traitement curatif.

Tels sont les remedes dont je me suis toujours servi avec succès.

Le bézoard oriental tient un rang des plus distingués parmi les sudorifiques, & est très-propre & très-convenable pour la maladie sur laquelle nous discourons.

La dose est un gros, sur une bouteille de taffia.

C'est la potion journaliere sur la même quantité d'eau.

L'antimoine & la thériaque peuvent servir au défaut de bézoard ; on les emploie à la quantité de deux onces.

On peut encore substituer le camphre à celui-ci; on en prendra la dose de deux gros.

Le bézoard est un sudorifique, la thériaque un cordial, l'antimoine un diaphorétique, & le camphre un antiputride.

On trouvera encore pour la morve, un excellent remede dans le chapitre qui traitera du mal des os.

Après avoir fait précéder les sudorifiques, on emploie la fumigation. Voici la façon dont je m'y suis toujours pris : je mettois deux entonnoirs, faits exprès en fer blanc, dans les naseaux du morveux; je lui couvrois la tête, afin qu'il ne perdît rien de la fumée. Cette méthode m'a toujours paru la meilleure, & préférable à celles qu'ont proposé nombre d'écrivains, & notamment à celle où on se sert d'une

ſorte de boîte contenant un braſier où ſe trouve adapté un tuyau qui va aboutir aux narines.

En effet, une fumée qui monte ainſi ſans interruption, peut-elle ne pas nuire à l'animal ? Elle embarraſſe le cerveau & porte l'étourdiſſement dans cette partie, dont l'économie ſoutenue eſt ſi néceſſaire au mouvement régulier des reſſorts, & au maintien de l'ordre combiné du mécaniſme.

Une atmoſphere de fumée, rendue moins denſe par une plus grande filtration de l'air, ne feroit-elle pas plus ſpécifique & plus ſalutaire ? Je me le ſuis imaginé, & quoi qu'on en puiſſe dire, l'évenement a juſtifié mon idée, & m'a porté à n'en point ſuivre d'autre à cet égard.

Après avoir placé la tête de l'animal d'une maniere perpendiculaire au réchaud, je prenois :

Une once de cinabre factice,
Deux d'antimoine crud en poudre,
Deux de mercure.

Après en avoir fait un mélange complet, je les partageois en quarante priſes, dont

j'en faiſois brûler une par jour, & que je ne jettois ſur le braſier que petit à petit. Quand l'effet n'étoit pas aſſez ſenſible dans certains individus, j'augmentois la doſe d'une demi-priſe, comme je la diminuois d'autant lorſqu'il en étoit beſoin. Quelquefois la tête de l'animal enfloit.

Dans ces circonſtances il n'y a rien de dangereux. La trop grande quantité des humeurs produit le phénomene. Le moyen de le faire diſparoître c'eſt de ſuſpendre la fumigation pour quelque tems, ſans diſcontinuer les ſudorifiques.

L'emploi que je faiſois du mercure armera ſans doute, échauffera contre moi les ennemis conjurés de toute innovation dans le ſyſtême médicinal. Mais pourquoi ne pourroit-il opérer ſur l'animal le même effet qu'il produit ſur l'homme? D'ailleurs, l'évenement a toujours confirmé ma hardieſſe à cet égard.

Les lavemens rafraîchiſſans ſont d'un uſage très-ſalutaire. Tout le monde ſait les préparer, je n'en dirai rien.

Les herbes qu'on donne à l'animal pour

nourriture, ſeront ſoigneuſement fanées au ſoleil.

Le malade ne ſortira jamais à la roſée.

La boiſſon, qu'on aura ſoin de renouveller chaque jour, devra être continuellement devant lui. On y mettra quelque peu d'antimoine, de criſtal minéral, & quelques cuillerées à café de vin d'Auxane.

Les injections avec une décoction d'émolliens, ou l'eau de ſavon, ſeront miſes en uſage. Si elles ne ſont pas aſſez utiles pour guérir la morve dans la membrane pituitaire, puiſqu'il eſt reconnu qu'elle peut avoir ſon ſiege ailleurs, du moins ſerviront-elles pour préſerver cette même membrane des ulceres que peut y cauſer le ſéjour d'une humeur corroſive qui ne peut que s'y arrêter, vu l'abondance qui s'en écoule; les injections diſſoudront le virus incruſté, nettoieront le tuyau, & faciliteront l'écoulement.

On ne doit pas oublier qu'au même inſtant où l'animal eſt reconnu morveux, ou même ſoupçonné de l'être, il faut le ſéparer du reſte du troupeau. Je ne puis mieux

en faire sentir la nécessité, qu'en disant qu'on peut regarder comme un vrai désastre de ne pouvoir deviner quels sont les animaux que la morve doit attaquer. En effet, j'en ai vu périr de cette maladie : mais qui s'y seroit attendu ? leur embonpoint étoit à son période ; gras, puissans, pleins de vigueur & de force, n'ayant même perdu aucun poil, ils expiroient en quelque sorte avec la rapidité de l'éclair qui fend la nue.

Mais comment étoient-ils devenus morveux ?

Le plus vraisemblable, c'est qu'ils avoient pris cette maladie en communiquant & mangeant avec d'autres animaux déja pris & rongés de ce virus morveux ; car si le germe leur en eût été propre, qu'ils l'eussent porté dans leurs fluides, tout le mécanisme s'en seroit très-certainement ressenti.

Rien de plus vrai, puisque des individus de leur espèce, gros & gras comme eux, promettant, par leur bonne constitution & leur complexion vigoureuse, la santé la plus durable & la plus inébraniable au choc d'une de ces dangereuses maladies qui

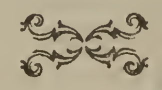
viennent ſapper très-ſouvent le mécaniſme juſques dans ſes fondemens, ſans le terraſſer & l'abattre, parce que le tems preſcrit par la deſtinée, qui compte les jours de tout ce qui reſpire, & fixe le terme de leur deſtruction, n'eſt pas encore arrivé; ces mêmes individus, infectés de ce virus morveux, ſe dépouilloient de ce brillant embonpoint, & ne préſentoient bientôt que le dégoûtant compoſé, l'effrayante & nue architecture d'un ſquelette décharné, couvert d'une ſimple peau dépouillée de tous les agrémens, ne reſpirant que le deuil & la triſteſſe.

Or les quadrupedes dont nous parlons ci-deſſus, mouroient avec tous les ſymptômes de la ſanté la plus brillante, avec l'embonpoint le plus éclatant. L'œil avide du poſſeſſeur aimoit à ſe repaître d'un ſpectacle ſi charmant. Ses ſoins vigilans pour ſes troupeaux ſe plaiſoient à s'admirer dans leur état pompeux & magnifique, & ſembloient s'animer de plus en plus pour ſe perpétuer une ſcene ſi conſolante & ſi voluptueuſe pour l'homme laborieux. Mais le malheureux! dans l'inſtant où il s'y atten-

doit le moins, il a le désespoir de voir périr ses troupeaux sans pouvoir percer le mystere qui lui dérobe le principe de leur mort.

Cette vérité, qui prouve d'une maniere si invincible la nécessité de séparer tous individus reconnus ou soupçonnés morveux, n'établiroit elle pas aussi fortement celle que nous avons déja démontrée dans notre premiere partie, & qui consiste à proposer à la direction des troupeaux, un blanc de préférence à un negre ?

L'Européen auroit fait ce que n'a pas fait l'Africain ; le premier morveux qui n'auroit pas échappé aux yeux attentifs d'un visiteur exact, n'auroit pas communiqué son mal aux autres quadrupedes que la subtilité du poison vient de tuer sans altérer leur embonpoint.



CHAPITRE IV.

Des Tumeurs lymphatiques & non charbonneuses.

SI cette maladie regne avec tant d'empire à Saint-Domingue, si presque tous les jours sont marqués par les tristes effets de sa tyrannie ; c'est que les exercices violens, les fatigues forcées dans les travaux, les voyages, les marches & les bains, la transpiration supprimée & répercutée dans toutes ces occasions, se perpétuent avec elle, nourrissent & alimentent continuellement sa fureur.

Un peu plus de réserve & de circonspection, dans les plus grandes, comme dans les plus minces opérations des quadrupedes, pendant les sécheresses, les fortes brises & les tems pluvieux, on verroit les maladies exercer moins fréquemment de ravages sur les troupeaux ; on verroit moins souvent les fluxions de poitrine, la pleurésie, la courbature, en un mot toutes

les maladies inflammatoires du poumon, mettre les animaux à contribution, & notamment le cheval.

La réalité de ces causes est souvent constatée par la prompte apparition ou invasion de la maladie, qui suit toujours leur existence d'assez près.

Lorsque ces tumeurs qui la caractérisent ne se déclarent que long-temps après la complication de plusieurs germes morbifiques, nés les uns des autres, la cause de la maladie n'est assurément pas douteuse, & la meilleure preuve, c'est l'état incurable de l'individu qui nous la fournit sans nuage & sans mystere.

Cependant, sans aucun égard pour les causes véritables & premieres, on ne date la maladie que du moment de son invasion, ou de son apparition, tandis que l'animal en étoit attaqué depuis long-tems, qu'il souffroit tacitement, & que le mal préparoit dans l'ombre son explosion redoutable.

Les symptômes sont presque toujours dans l'apparition de la maladie.

Les tumeurs qui la caractérisent se jettent ordinairement à l'extérieur indistinc-

tement sur toutes les parties du corps, tantôt à la tête, tantôt au poitrail, tantôt aux cuisses, & tantôt aux jambes ; leur siége le plus ordinaire semble être dessous le ventre.

Leur grosseur est très-conséquente, leur progression remarquable ; les unes ont depuis le volume d'un œuf, jusqu'à la grosseur de la tête d'un homme ; d'autres, de figure plate, offrent une forme circulaire.

Quoique l'animal en soit attaqué, il n'en perd pas l'appétit, ce qui fait souvent présumer qu'il n'est pas malade.

Ces sortes de tumeurs ne sont produites que par l'épaississement de la lymphe & des autres liqueurs. C'est par elles que la nature voudroit se décharger d'un poids qui l'opprime & interrompt le cours de ses opérations (mais elle n'y réussit pas toujours). Ces humeurs superflues, occasionnées par l'épaississement de la lymphe, ne pouvant se porter au-dehors, se jettent & séjournent indistinctement dans toutes les parties plus ou moins essentielles à la vie, dans l'intérieur de la poitrine ; elles s'épanchent autour du cœur & le long de

la trachée-artere ; la tête de l'animal devient alors bouffie & monſtrueuſe. Ces humeurs, ſeules cauſes de cet engorgement, ſe filtrent & ſe coagulent le long du canal aérien juſqu'à l'arriere-bouche. Elles portent quatre pouces d'épaiſſeur ; leur couleur eſt jaunâtre.

Dans ces ſortes d'occaſions l'animal ne peut reſpirer. Il découle de ſa bouche & de ſes narines une eſpece d'écume blanchâtre ; ſa langue pend hors de ſa bouche ; un long ronflement, qui s'échappe du canal aérien, ſe fait entendre à plus de cinquante pas. Alors, plus d'appétit ; & depuis cet inſtant juſqu'à la mort de l'animal, il n'y a pas plus de vingt-quatre heures, & qu'il paſſe dans de fortes douleurs.

Cette maladie n'attaque pas tous les individus indiſtinctement. Comme elle a ſa cauſe dans les violens exercices, les quadrupedes qui n'y ſont pas ſujets, n'en reſſentent jamais les cruelles atteintes. Nous mettons dans cette claſſe les brebis & les cochons. Les chevaux, les mulets & les bêtes à cornes ſont donc les victimes dévouées aux effets de cette maladie.

Quoique le caractere de ces tumeurs ſoit l'inflammation, comme l'annonce évidemment la nature des cauſes, on ne doit pourtant pas les regarder comme contagieuſes ; car la vache, qui mugit auprès du bœuf, qui rumine & qui ſouffle, n'en éprouve aucune altération. Le cheval mange, boit & dort avec la derniere ſécurité auprès du mulet languiſſant & moribond ; j'en ai moi-même fait l'expérience, en achetant des chevaux & les mettant avec ces quadrupedes chargés de tumeurs.

C'eſt donc mal à propos qu'on leur donne le nom de tumeurs charbonneuſes ou charbon, maladie qui peut avoir quelque analogie avec ces tumeurs, mais qui ne lui ſuffit pas pour juſtifier la dénomination qu'on ſe plait à lui donner, puiſqu'aux caracteres de l'inflammation le charbon réunit tous ceux de la contagion.

Ces tumeurs produites, comme nous l'avons obſervé, par les exercices violens qui ont occaſionné préalablement l'épaiſſiſſement de la lymphe, & l'engorgement des glandes, ſont très ſouvent incurables. Obſervez que c'eſt toujours quand la complication

plication exiſte, ce qui eſt très-probable quand la maladie ſe déclare ſans la moindre apparence de cauſe prochaine. Mais lorſqu'on a vu le principe, & que l'invaſion ou le développement l'a ſuivi de près, alors on peut ſe flatter d'opérer la guériſon.

Traitement curatif.

Tels ſont les remedes dont on peut faire uſage dans les tumeurs ſimples, & dans les tumeurs que j'appellerois volontiers ſemi-intérieures, j'entends celles qui ſe jettent dans la trachée-artere, l'arriere-bouche, &c. Dans le premier cas, ils m'ont généralement réuſſi; dans le ſecond, quelques ſuccès ont couronné mon eſpoir.

Ce ſont des boiſſons ſudorifiques; voici les ſimples qui peuvent les compoſer, les unes au défaut des autres:

La chicorée,
Le chardon béni,
Le chardon Notre-Dame,
La petite centaurée,
La dent de lion,
L'aloès *ſemper viva*,
Toutes ſortes de vervennes,

Vervenne puante, vervenne à cornes,
& toutes celles qui ont un goût amer.

Toutes ces ſimples, en raiſon du nitre qu'elles contiennent, ſont ſudorifiques, diurétiques & déterſives ; on en fait une tiſane qu'on donne, deux fois par jour, à la doſe d'une bouteille.

Quant à l'opération relative aux tumeurs, on les ſcarifie longitudinalement à côte de melon, avec le fer tranchant. Mais comme tout le monde ne ſe ſent peut-être pas dans le cas de s'en ſervir, on peut faire uſage du fer chaud. L'ouverture ou ſcarification doit être plus ou moins profonde, ſuivant que la tumeur l'exige. Le centre en eſt jaune comme une écorce d'orange ; il n'en découle au commencement qu'une humeur claire comme de l'eau de roche. Ces tumeurs ne ſont point ſenſibles. Lorſque le ſang, dont la ſcarification vient d'ouvrir les vaiſſeaux, s'eſt une fois arrêté, on déterge la tumeur avec une décoction aromatique tiede. Cette opération ſe fait tous les matins juſqu'à parfaite guériſon. Vers midi, on frotte la plaie avec l'onguent dont voici la recette. Sa propriété eſt d'attirer, au moyen

de la ſuppuration, les humeurs qui produiſent l'enflure.

Onguent.

Prenez :

Suif . . . . 1 livre.
Réſine 2
Huile 1

Faites fondre le tout ; après qu'il eſt un peu refroidi, ajoutez-y trois jaunes d'œuf battus.

En voici encore un autre qui a toutes les qualités propres pour remplir l'objet qu'on ſe propoſe dans la cure de ces tumeurs.

Onguent.

Prenez :

Jus de citron . . . . . . 1 bouteille.
Eſprit de ſel . . . . 2 onces.
Sel ammoniac . . . . . . *idem.*
Cantharides . . . . *idem.*

Faites bouillir le tout enſemble pendant quelques minutes, & quand il ſera tiede, frottez-en les tumeurs.

Il eſt encore une autre eſpece de tumeur, qui dépend des mêmes cauſes, & n'eſt pas

moins commune que les autres ; elle en differe cependant, & s'annonce par des caracteres qui la font aisément saisir & reconnoître.

Cette tumeur, que nous dénommons phlegmoneuse, est accompagnée de chaleur, de dureté & de tension.

Traitement curatif.

On fait boire à l'animal des délayans & des humectans.

On applique, sur la partie enflammée, les cataplasmes avec le gombeau, la raquette & les epinards.



CHAPITRE V.

Du Charbon ou Anthrax.

ON reconnoît trois especes de charbon : le charbon essentiel, le charbon symptomatique, & le charbon intérieur ou fievre charboneuse.

Charbon essentiel.

Le charbon essentiel est à peu près le même que le charbon intérieur. Dans l'un & l'autre, l'ouverture des cadavres nous offre une coagulation générale du sang contenu dans les gros vaisseaux, dans les artériels sur-tout. Le sang qui coule dans lesve ines est quelquefois dissous & putréfié. L'un & l'autre est de couleur noire. Les visceres les plus voisins du siége sont de la même couleur & tout sphacélés.

Ce qui différencie ces deux especes de charbons, ce sont des petites tumeurs noires & dures, dont l'absence dans le char-

bon intérieur en conſtitue la malignité redoutable.

Si vous comprimez ces tumeurs, l'animal témoigne la plus grande ſenſibilité.

Charbon ſymptomatique.

Ces tumeurs, qui éloignent un peu le charbon eſſentiel du charbon intérieur, le rapprochent du charbon ſymptomatique.

On peut les regarder l'un & l'autre comme un effort de la nature qui veut ſe débarraſſer de ce germe maladif, de cette humeur ſuperflue & cruelle qui la ſurcharge & l'opprime ; auſſi doit-on ſoigneuſement favoriſer cet effort, & ménager la ſortie de l'humeur.

L'éruption, ſuivie d'évacuation, délivrera la machine du poids ſous lequel on la voyoit ſuccomber & périr ; les reſſorts reprendront leur jeu, & la ſanté de l'individu ſe relevera ſur le point de ſa chute.

Comme cette maladie eſt peu connue dans cette colonie, je ne m'étendrai pas davantage ſur ſon compte, pour ne m'occuper que du charbon intérieur, qui ſeul y fait ſou-

vent d'affreux ravages. Si cependant les deux autres especes venoient à faire invasion, ce qui est très-possible, puisque tous les trois ont à peu près les mêmes causes, on pourroit consulter nos hippiatriques les plus connus, qui donnent à ce sujet les détails les plus étendus & les notions les plus satisfaisantes.

Le traité du charbon, par M. Chabert, est un ouvrage aussi instructif que lumineux.

Charbon intérieur.

Le charbon intérieur, que nous venons de définir, est un sang coagulé dans les gros vaisseaux & sur-tout dans les artériels, un sang quelquefois dissous & putréfié dans les veines, un sang toujours de couleur noire, qui reste concentré dans son siége clandestin. On ne peut jamais le déterminer sur la surface, parce qu'il enchaîne les mouvemens vitaux & les jette dans une espece d'inertie & d'inaptitude, en sorte qu'ils n'ont plus assez de jeu pour seconder les efforts du praticien.

Cette espece de charbon est très-difficile à saisir. Pour moi, j'avoue avec franchise

qu'il m'a fallu laisser périr quelques animaux faute de connoître leurs maladies, & pour m'assurer de sa nature. Est-il de l'homme de voir clair au milieu des plus épaisses ténebres ? Peut-il deviner juste, quand tout ne lui présente qu'incertitude ? D'ailleurs, qui n'a tué pour guérir ? En fait de médecine, fou qui se donne pour curateur infaillible ! Ce pouvoir est trop contraire à l'harmonie de l'univers, qui n'existe que par sa journaliere destruction, pour nous être jamais accordé. Rien ne le justifie mieux que les expéditions des malades que font tous les jours les enfans d'Hippocrate.

Tout ce qu'on peut donc faire ; & ce qu'ont fait les plus fameux théoriciens, c'est de chercher dans un mal la source d'un bien ; & ce ne fut jamais que sur ce fondement qu'ils bâtirent l'édifice de leur expérience. Les objets offerts par l'ouverture des cadavres, combinés avec les symptômes, font notre lumiere & notre flambeau.

Jamais maladie n'a fait de cette conduite une loi plus expresse que le charbon

intérieur ; il eſt d'autant plus cruel & plus déſolant, que ſes ſiniſtres effets ſont cachés comme lui dans l'ombre du plus profond myſtere. Sa marche eſt prompte & rapide ; l'animal expire dans un embonpoint ſi complet, que ſi les ſymptômes ne ſe déclaroïent pas, on ſeroit tenté de croire qu'il meurt ſans être malade.

Cauſes.

Le charbon a toujours été reconnu pour un effet des révolutions du tems, & notamment de l'excès des ſéchereſſes. Et comme ſi ces cauſes n'étoient pas aſſez cruelles par elles-mêmes, on ſemble ſe complaire à préparer leurs effets déſolans par mille imprudences auſſi fatales que multipliées.

Un animal ſort du travail excédé de fatigue, dégouttant de ſueur ; on le lâche dans une ingrate ſavanne, expoſé aux brûlantes chaleurs d'un ſoleil ardent.

Déja les longues ſéchereſſes, l'excès d'un pénible travail, ou la diſette, ou la mauvaiſe qualité des fourrages & des eaux,

avoient indubitablement préparé l'exploſion du germe.

L'épuiſement, la chaleur brûlante, qui répand la flamme dans l'atmoſphere, & l'aridité de la ſavanne, couverte à peine de quelques ſouches d'herbes calcinées, en un mot la briſe, qui vient ſubitement ralentir & refroidir les liqueurs en action; le ſang épanché & coagulé dans les vaiſſeaux engorgés; la gangrene ſe forme, le charbon intérieur exerce ſa furie.

Rien de plus vrai qu'une telle formation du charbon.

Réflexion.

En effet, un pareil ralentiſſement de la circulation, reconnu capable de produire des phlogloſes, éryſipelles, & phlegmons, ne produiroit-il pas l'anthrax ou le charbon intérieur? ne pourroit-il pas occaſionner des étranglemens dans les arteres méſentériques, & influer malignement ſur les organes?

Cauſes poſſibles.

Un animal eſt-il abandonné dans les pâtu-

rages pendant la nuit ? un orage s'éleve, une pluie ſe précipite, l'animal reçoit ſur ſon corps tout le poids des eaux qui tombent en torrent. Il n'a aucun feuillage qui puiſſe lui offrir un abri contre les fureurs de la tempête.

Il n'y a donc rien de merveilleux ſi le germe éclôt & ſe développe, au moyen de ces nouveaux principes, & produit ces funeſtes effets.

Réflexion.

Cependant des hangards peu diſpendieux & diſperſés dans la ſavanne par les mains d'une ſage économie, auroient pu prévenir tous ces cruels réſultats.

Si je voulois faire l'analyſe de toutes les cauſes du charbon intérieur qui naiſſent les unes des autres, & forment complication à peu près comme celles que nous avons obſervées dans les germes, elle me meneroit trop loin, & demanderoit des raiſonnemens trop longs, ſans inſtruire davantage. D'ailleurs des choſes les plus vraies, ſi elles contrarient des opinions que l'intérêt de notre amour-pro-

pre nous oblige à conserver & à défendre, nous avons la ridicule & malheureuse délicatesse de les traiter de paradoxes qui n'ont pour tout mérite que l'air séduisant de la nouveauté. Il faudroit combattre, s'épuiser en raisonnemens, se consumer en preuves ; je ne veux point entamer un débat aussi fatigant qu'inutile. Je passerai donc promptement aux symptômes.

Symptômes.

L'animal commence à se promener dans la savanne ; il marche en flairant la terre, prend une bouchée d'herbe, & s'arrête tout-à-coup sans manger. Il leve fiérement la tête, prête l'oreille, comme s'il entendoit quelque bruit au lointain ; il frappe souvent la terre du pied de derriere, comme s'il vouloit se garantir de la morsure de quelques insectes ; bientôt il repaît, mais avec une méprisante indifférence, il frappe encore la terre à plusieurs reprises ; il se couche, mange, se roule, se releve, & cherche à se mordre sur le dos. Le venin qui le pique vivement, annonce que le mal est à son période.

Effectivement, ce malheureux individu, après avoir répété le même manége, leve ſubitement la tête d'un air éveillé ; après s'être abattu, comme pour ſommeiller, il ſe leve avec tranſport, va flairer les autres animaux, à qui ſon air rêveur & méditatif ſemble confier ſon mal & ſa ſouffrance ; le froid & la chaleur s'en emparent tout-à-coup & tour-à-tour. On reconnoît ces effets ſucceſſifs en touchant les oreilles du moribond ; le battement des flancs ſe déclare ; enfin, après un moment des plus terribles convulſions, l'animal chancelle, tombe & meurt.

J'en ai ſouvent vu expirer ſans avoir donné aucun des ſymptômes que nous venons de décrire, tant cette maladie eſt terrible, & ſes effets prompts & cachés.

Il faut obſerver que dans les animaux en qui on remarque ces avant-coureurs du trépas, on entend s'échapper de longs & pénibles ſoupirs, lorſqu'on prête une oreille attentive.

Après des ſymptômes auſſi effrayans, on peut abſolument renoncer à guérir l'animal. Cependant, puiſqu'il y a une ou deux

heures d'intervalle avant qu'il périsse, je donnerai toujours le remede.

Le plus spécifique & le moins coûteux à mon avis, & que j'appellerai volontiers préserva-curatif (1), consiste à prévenir les causes qui produisent le charbon. C'est dans la prudence que git la salutaire pharmacie.

Traitement.

Voici les remedes dont je me suis toujours servi ; chacun peut les composer.

Fébrifuge.

Prenez, esprit de vitriol, depuis une cuillerée à café jusqu'à une cuillerée à bouche, & demi-cuillerée d'esprit de sel.

Mettez-les dans une pinte d'eau avec quelque peu de sirop ou de sucre.

C'est un excellent fébrifuge qu'on peut employer également dans les maladies putrides, comme dans les fievres charboneuses.

La propriété de ce fébrifuge est de tem-

---

(1) *Nota.* Le terme est nouveau. Exprime-t-il l'idée ?... il est bon, il est recevable. Le législateur du langage latin m'en garantit.

pérer l'effervefcence du fang, toujours enflammé quand le charbon attaque un individu.

Cependant j'avouerai que je n'en ai jamais fait ufage fur les animaux où j'avois obfervé les fymptômes effrayans indiqués ci-deffus; je les avois condamnés incurables.

Je ne l'ai donc adminiftré qu'en forme de préferva-curatif au refte du troupeau que je foupçonnois avec quelque fondement être attaqué de la même maladie. Je ne m'appuyois en cela que fur la multiplicité des morts & des malades, dont le nombre augmentoit chaque jour; je parvenois par ce moyen à éteindre ce brafier qui menaçoit d'un fi grand incendie. Il eft vrai que je ne dois pas peu à cet autre remede dont voici la recette : c'eft une tifane qui, comme l'autre, me fervoit de préferva-curatif. J'en faifois ufage tour-à-tour; la dofe du premier étoit d'une bouteille donnée en deux fois; celle du fecond eft d'un verre chaque fois, dans une demi-bouteille d'eau; j'en donnois jufqu'à trois fois par jour.

Tisane.

Prenez :

Eau. . . . . 3 bouteilles.
Quinquina. . . . . . . 2 onces.
Sel de nitre. . . . . 1 once.
Vitriol romarin. . . . $\frac{1}{2}$ once.
Serpentin de Virginie. 2 onces.

Faites bouillir le tout ensemble jusqu'à la réduction d'un tiers ; après ce degré de coction, on le passe à travers un linge fin, puis on y ajoute :

Huile de camphre. . . 2 gros.
Extrait de mars. . . . . *idem*.

Comme l'enchaînement des choses exigé par la combinaison du discours, n'a pas permis de réunir tous les traits affreux qui constituent le charbon, & rassemblent sur lui tous les caracteres d'incurabilité, nous allons décrire ici tout ce que nous avons observé dans les ouvertures des cadavres infectés de cette maladie.

Nous avons trouvé dans le mésentere un sang noir & caillé à la faveur des engorgemens ; dans certains il n'exhaloit aucune mauvaise

mauvaiſe odeur ; dans d'autres, il révoltoit. La groſſeur étoit depuis un œuf de pigeon juſqu'à celle d'un pain d'une livre. Les inteſtins, noirs & livides, avoient tous les traits de la putridité & de la gangrene, ce qui ne prouve pas peu que j'étois en droit de condamner l'animal, en dépit de l'appel qu'on prétendoit faire de ma ſentence, fondée ſur l'embonpoint de l'individu, qui n'en avoit éprouvé aucune altération.

Un remords me défend de finir ainſi ce chapitre ſans parler du traitement relatif à la tumeur charboneuſe ; il ſuffit en effet que l'anthrax s'annonce quelquefois par ce trait, pour que le praticien, qui doit entreprendre toute cure faiſable, donne tous les moyens de le faire diſparoître.

Cette humeur eſt caractériſée par la chaleur & la dureté. Moins il y a de ſenſibilité dans la partie, plus il y a de danger. Elle eſt annoncée par le poil hériſſé.

Après avoir ſcarifié la tumeur, il faut y appliquer, deux fois par jour, l'onguent dont voici la recette. On ne le ceſſe point qu'il ne ſorte de la plaie un pus louable & de bon augure.

Onguent.

Prenez :

Arſenic.	1	once.
Souffre.	1	*idem.*
Antimoine en poudre,	1	*idem.*
Poix de Bourgogne. . .	1	*idem.*
Savon.	1	*idem.*
Huile.	4	*idem.*

Faites cuire le tout à petit feu, pour éviter la trop grande évaporation. Ce mélange, que l'activité de la flamme rend très-ſuſceptible d'aſcendance, ſera jugé fait quand il ne montera plus ; on ne ceſſe de le remuer juſqu'à ce qu'il ſe coagule, pour empêcher les minéraux de s'évaporer.

Pour les autres médicamens, on peut employer ceux déja preſcrits dans le charbon intérieur. L'adminiſtration n'exige aucun changement.



CHAPITRE VI.

Des Vers artériels formant de gros anévrifmes.

J'EN fis la découverte en 1780. On m'a publiquement frondé pour m'en être donné pour le premier obfervateur. Pour répandre un certain ridicule fur ma réputation, on n'a pas craint d'employer publiquement le menfonge : le terme eft fort, mais il n'exprime que la vérité.

En effet, on a dit, à l'occafion de ma découverte, que les vers artériels avoient tout récemment été obfervés au Port-au-Prince par MM. Joubert & Sire, médecin du roi & chirurgien, & que ces Meffieurs en faifoient mention dans un opufcule imprimé en 1776, au fujet de l'épizootie régnante dans la plaine du Cul-de-Sac. Cet opufcule devoit fe trouver à l'Imprimerie du Port-au-Prince ; j'ai prié un ami que j'ai dans cette ville, j'ai prié le directeur lui-même de me le procurer à quelque prix que ce fût ; ils m'ont répondu tous les deux que

l'impreſſion de cet opuſcule n'avoit pas eu lieu, qu'ils devoient le ſavoir. C'eſt donc en impoſer ; c'eſt donc afficher le menſonge ; c'eſt donc vouloir mettre obſtacle à l'accroiſſement des arts ?

N'eſt-ce pas en effet préparer, que dis-je! n'eſt-ce pas diſpoſer, au moyen d'impoſantes & fauſſes autorités, le public à rejetter déſormais toute ſorte d'obſervations ; monument glorieux d'un corps uniquement établi pour encourager le timide talent & nourrir ſa tremblante émulation ?

Mais ſuppoſons pour un moment l'exiſtence de cet opuſcule ; auroit-il détruit la nouveauté de ma découverte ? On prétendoit avoir obſervé des vers artériels, mais a-t-on obſervé des gros ſacs anévriſmaux farcis d'un million de vers, ſuſpendant le cours de la circulation, occaſionnant l'épaiſſiſſement des liqueurs, leur engorgement, & leurs effets funeſtes qui operent la deſtruction entiere de la machine ?

Ils ont donc mal invoqué ? Leur jugement en défaut n'auroit donc fait que relever l'éclat de ma découverte, établir plus ſolidement ſa nouveauté & lui prêter un

nouveau lustre ? Mais ils ont voulu la couronner avec plus de splendeur : rachetant par le mensonge l'impuissance où ils étoient de trouver une vérité fatale à ma prétention, ils ont généreusement justifié tous ses droits. Je suis sensiblement mortifié du sacrifice qu'ils ont fait en ma faveur. Le défaut de jugement n'est pas un crime, mais le mensonge est toujours affreux. J'aurois souhaité que l'autorité qu'ils ont invoquée eût été mise sur nos gazettes. Ce n'eût plus été un opuscule, mais une feuille périodique, j'en conviens ; mais aussi auroit-il été moins désagréable pour eux d'avoir battu faux, que d'avoir affiché l'imposture. On peut faire gémir le bon sens, personne ne s'en affecte, tout le monde en rit ; mais trahir la vérité, en imposer au public par une aveugle jalousie pour les intérêts d'un amour-propre outré, c'est indigner, c'est irriter, c'est soulever contre soi tout ce qu'il y a de gens honnêtes & vertueux.

Pour ce qui me regarde personnellement, l'indulgence fut un des dons précieux dont la nature enrichit mon carac-

tere ; je leur pardonne, je suis même au désespoir qu'ils m'aient épargné les soucis d'une vengeance que je n'aurois jamais prise qu'ils ne soient eux-mêmes punis par leurs propres absences. Puisse & veuille le public ménager, comme je le fais, un corps qu'il n'avoit établi que pour en être éclairé, & qu'il doit se repentir d'avoir vu perpétuer l'erreur & maintenir ses ténebres !

Pour constater invinciblement, & sans m'engager dans une trop légitime censure, la nouveauté de ma découverte, je n'ai qu'à ramener ici notre détail sur l'objet de ce chapitre, extrait de notre lettre en réponse à l'extrait des registres du Cercle des Philadelphes, imprimée dans le n°. 31 de 1785.

« Au moyen de ces perquisitions exactes » & scrupuleuses, nous parviendrons à connoître au juste si réellement avant l'année 1780 quelques médecins de chevaux » ont fait mention & ont effectivement » trouvé dans les arteres des vers qui aient » occasionné des *anévrismes*, comme j'en » ai fait la découverte qu'on me conteste ».

OBJECTION.

Ce ſont des faits qui établiſſent & la nouveauté & la vérité de votre découverte ; mais de quel eſpoir peut vous flatter ſa publicité ? Quel avantage pouvez-vous en retirer ?

Eh ! n'en ſeroit-ce pas un de démontrer de plus en plus combien eſt puérile & indigne d'une ame ſenſée cette opinion ſi repandue qui ramene au maléfice la cauſe des morts imprévues qui emportent ſouvent des animaux dans l'état le plus ſain & l'embonpoint le plus brillant ? N'en ſeroit-ce pas un de faire comprendre combien, lorſqu'il y a poſſibilité d'autres cauſes, il eſt néceſſaire de les chercher, de les analyſer, & de s'aſſurer de leur influence relativement à la maladie, ou à la mort qui vient de frapper d'un coup imprévu nos eſprits étonnés, au lieu de précipiter un jugement toujours haſardé, s'il n'eſt pas toujours injuſte ?

OBJECTION.

Vue digne de tous nos éloges ! Cette

funeſte opinion n'a déja que trop long-tems regné ; je crois cependant que c'eſt là tout ce que vous pouvez vous en promettre.

Les Cortez & les Pizarres volerent chacun à la découverte d'un nouvel & riche hémiſphere. L'immortel Génois leur avoit tracé la route. Je pourrois m'appuyer en quelque façon ſur ces évenemens, mais je ne diſſimulerai pas à moi-même que jamais, ſuppoſé qu'on trouvât, ce que j'ai cherché vainement, un poiſon aſſez fort pour faire périr ces vers deſtructeurs, on ne parviendra à ſauver le malheureux individu qui en eſt infecté.

Ce poiſon, je le veux, ira les aſſaillir & les faire expirer dans leurs inacceſſibles retranchemens. Mais leur fera-t-il évacuer la place ? le chariera-t-il hors des routes de la circulation ? Quel ſera l'émonctoire par où s'effectuera leur émiſſion ? Le cours de la marche du ſang en ſera-t-il moins ſuſpendu ? Les engorgemens dans les arteres & la ceſſation des mouvemens du cœur en auront-ils moins lieu ? Le jeu & le reſſort des parties ſolides du corps de la machine, d'où réſulte cette harmonie parfaite qui

constitue la santé, en seront-ils moins interrompus? L'animal abattu sous le poids du mal qui l'accable & l'opprime, sera en proie à des efforts violens; & les mouvemens convulsifs auxquels il se livrera pour se soustraire à la cause irritante qui l'agite, ne produiront d'autres effets que d'accélérer sa perte.

On ne peut disconvenir que le sang ne participe des qualités des alimens dont l'animal se nourrit. La pureté, la bénignité & la méabilité de ce fluide, dépendant absolument de la salubrité & de l'intégrité des substances qui doivent sans cesse le renouveller; si ces substances sont viciées & malfaisantes de leur nature, l'assimilation qu'en opéreront les organes digestifs & ceux destinés à la sanguification, sera toujours imparfaite, il en résultera un chyle tout aussi destructeur que celui résultant des premieres substances sera restaurant. Ainsi, en partant de cette vérité physiologique, on doit inférer que des herbes & des fourrages surchargés d'insectes & d'une infinité de semences vermineuses, doivent nécessairement porter dans l'intérieur de la ma-

chine animale, une fourmilliere d'œufs, dont la ténuité & la finesse permettent aux vaisseaux absorbans de les porter dans le torrent de la circulation, & d'en parcourir tous les détours. Les plantes & le fourrage dont l'animal se nourrit, ne sont pas les seuls à la faveur desquels ces insectes parviennent dans son intérieur; les écumes de sirop qu'on laisse imprudemment exposées aux rayons brûlans du soleil, croupir avec la bagasse, s'échauffer & fermenter, recelent encore une bien plus grande quantité d'œufs & de larves de toute espece d'insectes; or cette écume doit nécessairement porter dans le corps de l'animal qui la mange, une source inépuisable de semence vermineuse; enfin les eaux de mare infectes & bourbeuses, chargées d'animalcules que des milliers d'animaux vermineux & non vermineux y déposent, sont encore une troisieme cause de l'introduction d'œufs, de larves & de vers dans le sang des animaux domestiques qui s'en abreuvent.

OBJECTION.

Mais le sang d'un animal, jeune, &

nouvellement arrivé, ne peut-il porter avec lui le germe de ces vers ?

La chose est très-possible, & nous pouvons même admettre cette hypothese comme une vérité démontrée ; mais que pourrons-nous en inférer ? Faudra-t-il, pour détruire les vers dont l'animal sera farci, le nourrir de substances entiérement couvertes de ces insectes ? Ne devrions-nous pas au contraire prendre tous les moyens possibles pour l'en garantir par une bonne nourriture, & espérer que ceux qui l'ont déja pénétré s'épuiseront faute d'être renouvellés ? car nous ne pouvons nous dissimuler que ces insectes vivent peu, & qu'il ne faut pas moins que la persévérance des causes que nous leur avons assignées, pour la production de tous les effets destructeurs qu'ils opérent dans l'économie animale, & que nous allons décrire. Mais avant que de nous livrer à ce détail important, nous croyons devoir faire des vœux pour que MM. les habitans ouvrent les yeux sur leur véritable interêt, qui est la conservation de leurs animaux ; elle consiste à prévenir la maladie plutôt qu'à la

combattre, & ils la préviendront ſûrement en s'occupant ſérieuſement à faire ceſſer les cauſes dont nous avons fait mention; des alimens, tant ſolides que liquides, bien ſains, ſeront, non-ſeulement un antivermineux excellent, mais encore un moyen préſervatif pour une infinité d'autres maux.

Effets des Vers.

Ces vers artériels occaſionnent à l'animal des convulſions & des ſpaſmes très-cruels dans les entrailles, que ſuivent des tranchées très-vives, ce qui prouve l'impéritie de ceux qui ne voient dans ces accidens que des ſpaſmes & des tranchées à combattre. Car méconnoître la cauſe de tous ces déſordres, c'eſt négliger le foyer pour ne s'attacher qu'à l'étincelle. Il faut toujours en revenir à cet axiome : la cauſe détruite, l'effet diſparoîtra. Mais entrons dans de plus grands détails ſur les effets de ces vers.

Symptômes.

L'animal eſt triſte & abattu, ſa tête penchée, ſon œil morne & languiſſant;

cependant il n'en fait pas moins ſes fonctions ; il boit, il mange, & toutes ſes excrétions s'exécutent, ses urines ſont, ou claires, ou rougeâtres, & extrêmement échauffées ; elles exhalent une odeur plus ou moins forte, ſuivant l'intenſité de leur couleur.

Si vous attachez l'animal, il ſe plaint, il recule, tire ſur ſes longes & ſe débat; ſes jambes ſont dans une agitation continuelle, il trépigne, il fléchit les genoux, il s'appuie ſur l'os de la couronne, il ſe redreſſe, il heurte la terre avec les pieds de derriere ; il eſt impatient & inquiet ; ſa bouche eſt, ou baveuſe, ou ſeche ; il eſt des momens où il ſemble s'aſſoupir & ſommeiller, mais ſa tête étant penchée juſqu'à un certain point, il ſe réveille ſubitement & entre en fureur ; il ſaiſit un peu de fourrage, il le ſerre avec les dents, & ne le mange point.

L'accès paſſé, la rémiſſion n'eſt pas longue, on peut même aſſurer qu'il n'y a pas ce qu'on appelle une véritable intermiſſion ; l'animal paſſe avec célérité de l'agitation à la tranquillité, mais cette tranquillité n'eſt pas complette, il regarde à pluſieurs re-

prises sous le ventre, & semble indiquer le siege de son mal; il reste toujours debout; s'il se couche, ce n'est que pour se relever sur le champ; ses forces s'affoiblissent, il devient sourd, il se plaint, il soupire; ses jambes manquent sous lui, il tremble, tombe & meurt.

Certains animaux ont les oreilles & le nez très-froids.

Dans plusieurs animaux cette maladie parcourt rapidement ses divers périodes; quelques-uns périssent subitement; d'autrés résistent à tous ces symptômes effrayans un plus ou moins grand nombre de jours.

J'étois si familiarisé avec les symptômes, que je ne craignis pas un jour de trop hasarder en priant, au quartier Mourin, le procureur de l'habitation Menon, de me laisser assommer un mulet dont l'embonpoint ne laissoit rien à desirer. Je m'engageai à lui compter mille livres si je ne lui trouvois pas l'artere émulgente assiégée d'un million de vers. Ma proposition étoit d'autant plus hardie, que les symptômes ne s'étoient encore que foiblement déclarés; c'étoit à peine leur aurore. Le procureur

ſouſcrivit à tout, & l'événement juſtifia ma conjecture, au grand étonnement de M. Dazile, médecin du roi, prié d'aſſiſter à l'opération.

Ce fut ſur cette habitation que je fis la découverte dont nous diſcourons maintenant. A l'époque de ma réquiſition il étoit déja mort vingt mulets ; j'en vis mourir dix ſept dans le court eſpace de huit jours.

Etat intérieur de l'animal dans cette maladie.

Au moyen de l'ouverture que je fis de tous ces cadavres, j'obſervai dans les routes de la circulation des anévriſmes conſidérables; les uns avoient la groſſeur d'un œuf de pigeon, d'autres celui d'un œuf de poule d'inde. Ces anévriſmes avoient cauſé dans les parties adjacentes des épanchemens dans le méſentere de certains individus ; dans d'autres, ils avoient donné lieu à des tuméfactions plus ou moins volumineuſes; ces tuméfactions, de couleur, ou jaune, ou noire, entouroient les reins.

Dans le plus grand nombre des ſujets, l'ordre des viſceres, ainſi que le jeu de ces organes, étoit dérangé & embarraſſé par

des tumeurs, des indurations & des épaiſſiſſemens de toutes eſpeces & de tous volumes.

J'ai toujours trouvé, au moins, deux anévriſmes dans chaque individu; j'en ai remarqué même juſqu'à ſept, placés de diſtance en diſtance ſur une étendue de dix-huit pouces de l'aorte poſtérieure. L'animal n'offroit dans ſon intérieur, ni épanchement, ni engorgement, pas même aucune trace d'inflammation. J'ai tous ces anévriſmes dans mon cabinet, où très-ſouvent les amateurs viennent les voir & ſatisfaire leur curioſité.

Telles ſont les léſions qui ont produit les convulſions & les autres ſymptômes dont nous avons parlé; mais voyons quelles ſont les cauſes de ces anévriſmes; il a ſuffi de les ouvrir dans toute leur étendue, pour y trouver un million de vers dont les mouvemens en tous ſens pouvoient être comparés à ceux des fourmis dans leur fourmilliere.

Peinture de ces Vers.

Pour avoir une idée de ces inſectes, peignez-vous un poil blanc de barbe, très-

fin,

fin ; de ſix, ſept, huit, dix, douze & quatorze lignes de longueur, extrêmement affilé par les deux extrémités ; pluſieurs de ces vers ſont ſi déliés, qu'il eſt impoſſible de les appercevoir à l'œil nud ; mais par le moyen d'un petit microſcope on en découvre des légions innombrables. Dans quelques-uns de ces vers, & ſur-tout dans les plus volumineux, on obſerve à l'une de leurs extrémités une eſpèce de muſeau couronné d'une ligne ſaillante de couleur brune.

Leur agilité eſt inexprimable, il faut la voir pour s'en former une idée juſte. Si on les touche avec la pointe de l'eſcarpel, ils s'agitent ſubitement, & le mouvement imprimé à un ſeul, établit dans toute la maſſe vermineuſe un ébranlement & un trouble général.

Par cet expoſé court & ſimple de la forme de ces vers, de leur nombre, de l'agilité dont ils ſont doués, & de leur voracité, on doit penſer que leur préſence dans des parties auſſi reculées qu'eſſentielles à la vie, ne peut occaſionner dans l'économie de l'animal qui les récele, que les maux

les plus affreux, dont la mort ſeule eſt le terme.

CHAPITRE VII.

Des Vers dans les premieres voies.

Les vers artériels ne ſont pas les ſeuls contre leſquels les animaux ont à ſe défendre; des ennemis en quelque ſorte plus redoutables, parce qu'ils ſont plus cruels dans leur morſure, viennent encore les aſſaillir. On les connoît ſous le nom d'oeſtres.

On ne ſauroit concevoir la peine qu'il en coûte quand on veut les faire périr & en débarraſſer l'animal.

Peinture de ces Vers.

Leur volume égale la groſſeur d'un haricot, ils en ont auſſi la longueur. Leur bouche eſt armée de deux crochets, & leur corps rayé de petite barbe en forme de piquans, que le ſeul microſcope fait apper-

cevoir ; ils ſe nichent toujours par grouppes de mille ; ils ſont attachés à la face interne de l'eſtomac , comme les grains le ſont à la grappe ; l'endroit qu'ils occupent dans ce viſcere eſt à un pouce & demi de l'orifice ou du pilore. Le duodenum n'en eſt pas exempt ; je l'ai trouvé rongé mille fois par ces inſectes ; ils ne ménagent pas plus l'orifice ſupérieur de l'eſtomac ; ſouvent ils attaquent ces deux parties à la fois , j'ai encore trouvé un très-grand nombre de ces vers dans le centre de l'eſtomac , qu'ils rongent & qu'ils dévorent. On ne peut mieux comparer leur nid qu'à celui des frelons ou des abeilles. On diroit que l'eſtomac a été criblé exprès par des trous faits avec des gouttes d'eau forte. Ces inſectes meurrriers y ſont cramponés , & s'y tiennent avec autant de force que d'acharnement. Leurs mouvemens tumultueux & furieux ſemblent annoncer qu'ils braveront tous les efforts , & que rien ne ſera capable de leur enlever la victime qu'ils dévorent.

Les ſymptômes qui indiquent leur préſence ſont très-difficiles à ſaiſir. C'eſt la

complication des signes qu'ils suscitent, qui produit l'incertitude de l'artiste. Ces vers meurtriers causent toujours des convulsions, des spasmes, des coliques & des tranchées dans le même tems.

Il faut d'abord distinguer les symptômes de ces trois maladies, afin de porter un pronostic assuré.

Ces symptômes varient dans chaque individu. Souvent l'animal alonge le cou, & se couche ; presque toujours il leve le bout de la levre supérieure, comme l'étalon quand il flaire une jument. Quelquefois il replie la tête du côté des flancs, & les regarde avec tranquillité.

D'autres quadrupedes sont plus violemment agités ; saisis subitement par des douleurs aiguës, ils s'échappent dans la savanne, sautent & bondissent comme des jeunes & vigoureux poulains.

On en voit qui s'élancent brusquement du milieu du troupeau, s'enfuient dans les écuries à toutes jambes ; ils sont subitement baignés de sueurs, & ils périssent dans les douleurs les plus cruelles.

Il en est enfin qui sont assoupis, qui

ont la tête penchée, jettent par la bouche une grande quantité d'écume, ont en outre tous les ſignes d'une fievre maligne & intermittente ; ils perdent l'appétit, & meurent de la mort la plus prompte, quoique dans l'embonpoint le plus brillant.

Je fus dernierement appellé pour voir une cargaiſon ; j'obſervaî dans des animaux attaqués de ces mêmes vers, les ſymptômes ſuivans :

L'animal étoit on ne peut mieux portant, gros, gras, vigoureux & ſain en apparence ; ſix heures avant qu'on ne fût obligé de m'appeller, il mangeoit avec l'appétit le plus décidé. Tout-à-coup il eſt extrêmement triſte, il s'abat, ſes yeux ſont hagards, ſon corps eſt brûlant ; on remarque çà & là des gouttes de ſueur ſur la ſurface du cœur, le cœur bat avec violence. Les oreilles, le chanfrein & le bout du nez ſont très-froids ; les forces ſont éteintes, l'animal vacille & chancelle ſur ſes extrémités ; il ſe plaint, il pouſſe des ſoupirs, s'abat, ſe releve, retombe & meurt.

L'ouverture de ces cadavres morts avec

les ſymptômes décrits, m'a toujours offert des inflammations dans le bas-ventre, des épanchemens d'humeur coagulée, ou noire, ou jaune.

Tous les animaux attaqués de ces vers meurtriers ne peuvent, pour ainſi dire, échapper à la mort.

Tous ces faits ſont le réſultat de mes propres obſervations, & ſouvent la leçon m'a coûté très-cher.

Dans l'année 1779 j'achetai un cheval échappé anglois; ſon embonpoint ne laiſſoit rien à déſirer, tout en lui annonçoit la ſanté la plus parfaite. La nuit du troiſieme jour qui ſuivit mon acquiſition, on vient m'annoncer que mon cheval étoit près d'expirer. J'en fus d'autant plus ſurpris, qu'ayant paſſé la nuit auprès d'un cheval malade, appartenant à M. d'Argons, alors général des iſles ſous le vent, je n'avois obſervé aucune altération dans le mien, quoique je l'euſſe très-ſouvent regardé avec cette curioſité dont on ne peut naturellement ſe défendre quand on ſe plait dans un objet intéreſſant qui nous appartient; quoi qu'il en ſoit, je courus le voir :

ſur l'inſpection des premiers ſymptômes dont j'ai tracé le tableau, je ſoupçonne les vers. Vîte je vole préparer un vermifuge; mais je ne revins que pour être témoin du douloureux ſpectacle de ſa mort. J'en fis l'ouverture ſur le champ, l'événement juſtifia mon pronoſtic.

L'orifice intérieur de l'eſtomac ſe trouva ſi bouché & ſi obſtrué par un million de vers, que l'air n'auroit pu s'infiltrer

Il eſt ſi vrai que ces inſectes rongeurs ſont un fléau capable de faire périr les animaux les plus ſains & les mieux portans, que leurs ravages ont été conſignés en dépôt au greffe de l'amirauté, au ſujet d'un procès qui ſe forma, le 6 janvier 1782, entre deux particuliers du Cap.

Le premier avoit acheté de l'autre douze chevaux anglois: les voyant, pour ainſi dire, expirer au moment qu'il vient d'en faire l'acquiſition, il refuſe de les payer. Comme je les avois tous ouverts, & que cette mort n'avoit d'autre cauſe que ces inſectes, ma dépoſition fut exigée & eut force de loi, par la juſtice & la ſageſſe ordinaires de M. le juge de l'amirauté.

Causes de ces vers.

Le principe de ces vers ne peut être autre que celui que nous avons indiqué dans le chapitre précédent.

Cette maladie, pour avoir des effets si rapides & si funestes, n'est cependant pas incurable ; mais il faut l'attaquer dans son principe, & administrer les anti-vermineux à propos ; car pour peu que ces secours soient retardés, l'ennemi dont il s'agit rend leurs efforts moins réels.

Méthode curative.

Voici quelques excellens vermifuges, dont on peut user de l'un au défaut de l'autre.

L'huile empireumatique, découverte par M. Chabert, en est un excellent. On en donne un verre & demi à liqueur dans un verre d'eau.

L'esprit de térébenthine, infusé avec de la suie de cheminée, en forme un second; on en fait boire à l'animal deux verres à liqueur dans un verre d'eau.

L'esprit de térébenthine, où l'on a fait infuser deux grosses têtes d'ail bien con-

caſſées, en eſt un troiſieme. On le donne à la doſe de deux verres à liqueur, dans une demi-bouteille d'eau. On peut l'administrer juſqu'à quatre fois dans vingt-quatre heures.

Voici la recette d'un quatrieme, qui eſt auſſi excellent :

Prenez :

Feuilles de tabac, . . . 4 onces.
Suie de cheminée, . . 4 onces.
Vinaigre, ... 1 bouteille.

Faites bouillir le tout enſemble juſqu'à ce que les feuilles de tabac ſoient entiérement cuites. La doſe eſt de trois à quatre onces.

Tous ces vermifuges ſont excellens. Je m'en ſuis ſervi pluſieurs fois avec un ſuccès complet. On peut en donner, des uns & des autres, juſqu'à quatre fois par jour.

OBSERVATION.

Comme j'ai porté mon attention ſur tous les individus indiſtinctement, j'ai trouvé que la volaille n'étoit pas plus à l'abri de ces vers, que des maladies putrides

& charboneuses. Les engorgemens de sang, les hémorrhagies, le charbon, la gangrene & la mort, en étoient le résultat; l'ouverture des victimes m'a montré les intestins farcis de ces insectes. On en voyoit une quantité ramper sur la surface des visceres.

Ces vers étoient bruns, & ressembloient à ceux des peins; ils habitoient les routes de la circulation.

Premier fait.

J'ai trouvé le péricrâne d'un pigeon rongé par des vers. Cet animal venoit de mourir: je l'ouvris sur le champ, en présence du chirurgien-major du régiment de Touraine. Ces vers avoient un pouce & demi de longueur; ils étoient pointus d'un bout, très-blancs, très-minces & très-plats; ils avoient un peu plus d'une ligne de largeur.

Ce petit animal avoit de violens efforts avant de mourir; son anus étoit enflammé & tuméfié; il en sortoit quelques gouttes de sang très-noir; je lui ai trouvé de plus dans le bas-ventre trois vers pointus des deux bouts, rampant sur la surface des

boyaux ; ils étoient extrêmement noirs, & longs de demi pouce.

Deuxieme fait.

J'ai fait la même obſervation dans le péricrâne d'un ſuperbe cheval de l'eſcadron de Belſunce, ouvert en préſence d'un maréchal-des-logis, & du capitaine des gens d'armes.

Ces vers étoient au nombre de trois; il y en avoit deux longs d'un pouce & demi, l'autre d'un demi-pouce. Ils étoient également gris & pointus d'un bout.

Par-tout, les effets deſtructeurs des vers ſe ſont montrés à mes yeux avec l'apparence la plus effrayante ; d'où j'infere (ce que je voudrois pouvoir graver dans l'eſprit de tous les habitans) qu'on doit chercher à prévenir leur évolution, & que la maladie déclarée, il importe de lui oppoſer ſur le champ les moyens d'en arrêter les effets; il importe encore de ne point s'en rapporter à la nature pour la deſtruction de ces inſectes, parce qu'ils ſont au-deſſus de ſes forces.

Troisieme fait.

J'ai aussi trouvé des vers dans la verge ; ces vers sont les mêmes que ceux que nous voyons dans les voiries dévorer les cadavres putréfiés. Ils prennent naissance au milieu de cette crasse qui se ramasse dans le fourreau, lorsqu'on n'a pas soin de le nettoyer & de l'entretenir dans la plus grande propreté.

Ces vers une fois éclos établissent des ulceres, ils rongent le fourreau & la verge; l'irritation qui en résulte établit une tuméfaction plus ou moins forte dans la partie locale ; la maladie acquiert de la force, l'animal devient triste, dégoûté, il dépérit, les convulsions surviennent, & la mort termine cet état.

La mal-propreté est une cause de l'évolution de ces insectes, d'autant plus certaine, que je l'ai vu produire le même effet sur l'espece humaine. J'ai vu, de mes yeux, les narines d'un negre tomber en pourriture. Il appartenoit à l'habitation Lefebvre, à la grande riviere. Cette personne, après m'avoir fait part du regret de perdre ainsi un

Negre, ſans pénétrer la cauſe de ce malheur, me demanda ſi je la connoîtrois. Je la lui expoſe, & l'effet d'un remede promptement adminiſtré, vient juſtifier le pronoſtic que j'avois porté; des vers ſortent en foule des narines infectées du negre.

Mais revenons aux animaux qui nous occupent; les effets de ces ulceres, occaſionnés par ces vers, ſont ſi dangereux, que j'ai été une fois obligé de couper environ un pouce de la verge d'un mulet, en préſence de pluſieurs gens de l'art; cette partie devient œdémateuſe, elle ſuppure & guérit.

Cette maladie eſt facile à connoître; la partie eſt enflée, l'animal y porte la dent, il la frappe preſque toujours avec les pieds de derriere.

Méthode curative.

Il ſeroit inutile de recommander qu'on doit commencer par ôter les vers; la partie étant bien nettoyée des ordures & des inſectes, on injecte, dans le fourreau, de l'eſprit de térébenthine, de la ſaumure & du jus de citron où l'on a fait infuſer du tabac.

Quand la malpropreté & les inſectes ont diſparu, on ſe conduit comme dans une plaie ſimple.

Pour prévenir cette maladie du fourreau & de la verge, qui devient preſque toujours mortelle par la complication qu'elle forme avec d'autres vices qu'elle peut rencontrer dans les humeurs du ſujet, il faut obſerver une grande propreté. La même choſe doit ſe pratiquer à l'égard des bêtes à cornes, des jeunes taureaux & des bœufs, ayant fait ſur eux pluſieurs fois la même obſervation.

CHAPITRE VIII.

Du Spaſme.

Le ſpaſme eſt une des plus cruelles maladies, & qui attaque le plus fréquemment les animaux de Saint-Domingue. On ne ſauroit jamais la traiter avec aſſez de précaution; car, dès qu'elle a fait quelques progrès, elle eſt abſolument mortelle.

Causes.

Un clou, une pointe de fer, un morceau de verre enfoncé dans le pied de l'animal, peuvent y donner lieu, sur-tout si la partie endommagée est humectée par l'eau avant l'application de l'appareil. Les vers artériels qui forment les anévrismes dont nous avons parlé, les vers oestres dont nous avons fait mention peuvent encore le produire. Le spasme produit par les anévrismes vermineux est incurable, il n'en est pas de même lorsqu'il dépend des autres causes que nous venons d'annoncer.

Les foulures & les gravures de la sole y donnent également lieu, sur-tout lorsque ces accidens sont négligés ou mal traités; ils sont très-fréquens dans ce pays-ci, de même que le spasme qui en résulte, vu que la ferrure n'est presque pas en usage.

Mais la cause la plus fréquente de cette maladie dans cette colonie, est le passage subit du chaud au froid, ce qui arrive très-souvent après les travaux excessifs & les marches forcées, enfin la fraîcheur & l'humidité que les animaux éprouvent dans les

ſavannes dans leſquelles on les abandonne après les avoir fatigués au point d'être couverts de ſueur, épuiſés de laſſitude ; l'animal éprouve les impreſſions du vent & des injures du tems pendant le jour & pendant la nuit, d'où naiſſent des tranſitions qui ſont la ſource d'une infinité de maux, & principalement de celui qui nous occupe ici.

Symptômes.

Les ſymptômes de cette maladie ſont très faciles à ſaiſir ; l'animal eſt roide, ſes muſcles ſont tendus, ſes oreilles dreſſées, ſes yeux agités de convulſions, ſes dents ſerrées, ſa bouche pleine de bave qui coule au travers des dents & des barres ; ſes mâchoires ſont ſi rapprochées, qu'il eſt impoſſible de les ouvrir ; l'animal ſubſiſte dans cet état pendant cinq à ſix jours ; la faculté de boire & de manger lui eſt abſolument interdite ; toutes les autres facultés s'éteignent peu-à peu, & l'animal périt.

Dans cette maladie, qui réunit tant de caractères différens, la ſaignée ne doit jamais être admiſe : cependant la maladie eſt inflammatoire ; mais l'expérience, qui doit l'emporter

l'emporter ſur tous les raiſonnemens, a prouvé que cette opération étoit non-ſeulement contraire, mais conſtamment mortelle.

Cette même expérience a prouvé qu'il falloit s'attacher à rétablir la tranſpiration, à agiter les liqueurs, à détruire la rigidité des muſcles, & à fournir des iſſues artificielles à l'humeur.

Méthode curative.

J'ai toujours fait uſage du laudanum liquide avec un grand ſuccès ; j'en donnois depuis deux juſqu'à quatre onces.

Les brûlures par tout le corps, qu'on a cru très-propres à rendre la chaleur à l'animal, doivent être rigoureuſement rejettées, parce qu'elles ſont abſolument inutiles, & qu'elles défigurent l'animal. Ce remede, qui nous vient des Eſpagnols, a été conſtamment dangereux.

L'uſage des ſétons a eu au contraire des effets très-avantageux ; le ſpaſme ceſſe à meſure que la ſuppuration s'établit ; & plus cette ſuppuration eſt prompte & abondante, plus la cure eſt accélérée & complette ; rien ne peut ſuppléer à l'évacuation qu'ils pro-

curent ; mais l'expérience a prouvé que le laudanum pouvoit être remplacé par les breuvages ſuivans :

Prenez :

Urine d'homme. . . . . . 2 bouteilles.
Tabac en feuilles. . . . . 4 onces.

Faites bouillir le tout enſemble juſqu'à la réduction de moitié ; coulez, partagez la liqueur en deux doſes. Donnez-en une partie, étant un peu chaude ; faites prendre la ſeconde après avoir ajouté :

Antimoine. . . . . 2 onces.
Fleur de ſoufre. . . . . *idem.*

Mais cette derniere doſe doit être adminiſtrée en deux fois, & à ſix heures d'intervalle.

Les frictions mercurielles operent encore de très-bons effets, mais il faut avoir l'attention de les ſuſpendre abſolument quand l'animal commence à ſaliver.

Celles faites avec le baume ſucrier, & ſuivies de la circonſtance ci-deſſous, ſont merveilleuſes. On prend de ce dernier une demi-bouteille, qu'on délaye dans autant d'eau-de-vie ou de taffia camphré.

Comme l'animal eſt ordinairement conſtipé, il faut le fouiller au moins deux fois par jour, & lui donner des lavemens faits de décoction de coſſes, ou faits avec l'herbe à plomb. On peut y ſuppléer ceux faits avec la térébenthine ou le ſavon.

La boiſſon journaliere doit toujours être placée devant l'animal ; elle ſera compoſée d'eau que l'on aura fait cuire, ſur quatre pintes de laquelle on aura mis une once de tartre fixe.

CHAPITRE IX.

De la Fourbure.

Cauſes.

LA fourbure, qu'on peut regarder comme une affection rhumatiſmale, provient, comme le ſpaſme, du paſſage ſubit du chaud au froid, des exercices violens, des travaux forcés, du retour de la bile dans l'eſtomac, du racorniſſement de ce viſcere. La fraîcheur de la nuit, la roſée, les indigeſtions, les engorgemens des liqueurs, ſont encore

autant de cauſes qui donnent lieu à cette maladie, & qui la compliquent le plus ſouvent.

Symptômes.

La fievre, la douleur & la roideur de l'animal.

Souvent la fourbure dégénere en courbature, & celle-ci en pleuréſie.

Méthode curative.

Les calmans, donnés dès l'invaſion du mal, en arrêtent ſouvent les progrès; mais lorſque la maladie réſiſte, il faut avoir recours à la ſaignée, aux anodyns & aux lavemens émolliens; on ne doit adminiſtrer ces lavemens qu'après avoir fouillé l'animal, attendu que la conſtipation accompagne toujours cette maladie.

Comme les humeurs ſe jettent ſouvent ſur les extrémités, il faut en prévenir promptement les effets, pour empêcher que l'os du pied ne ſoit endommagé. Pour s'oppoſer à cet accident, on deſſole; cette opération prévient la chute des ſabots & la perte de l'animal.

Quand la ſenſibilité des pieds eſt moins conſidérable, on ſe contente d'ouvrir les pieds en pince juſqu'au vif; on applique deſſus un plumaceau chargé d'onguent digeſtif, à l'effet d'établir la ſuppuration. On recouvre l'appareil par une eſpece de cuir de la grandeur du pied, qu'on fait tenir ſur la plaie au moyen d'un fer léger que l'on fixe avec quatre clous non rivés. On réitérera ce panſement tous les jours, pour empêcher que l'humeur ne corrode l'os du pied.

On pourroit ſe trouver embarraſſé pour faire ſoi-même cette opération, & l'embarras ſeroit encore plus grand, ſi l'on n'étoit pas à portée des gens de l'art; en ce cas, on ſe contentera d'appliquer ſur les pieds malades des oranges cuites ſous la cendre, on les emploiera au ſortir du feu, après les avoir partagées par le milieu, & de frotter les couronnes, les jambes & l'épine avec du ſuif fondu; c'eſt ordinairement après ces frictions qu'on place les oranges cuites ſur la ſole du pied; on les y maintient par une enveloppe faite d'un morceau de linge.

Ce panſement doit ſe renouveller deux

fois en vingt-quatre heures, obſervant cependant que les ſubſtances ne ſoient pas trop chaudes.

On peut ſubſtituer aux oranges & au ſuif la cendre; on en délaie deux poignées dans du vinaigre ou dans du vin; on l'emploie pour frictionner les couronnes, les jambes & l'épine, ainſi que pour mettre dedans & autour des pieds.

Les bains aromatiques ſont excellens dans cette maladie. On prendra un ſac, dans lequel on mettra les feuilles de plantes aromatiques qu'on aura déja fait infuſer dans l'eau: on en couvrira le dos de l'animal, & on humectera de tems en tems le ſac & les plantes qu'il contient avec du taſſia, que l'on emploiera un peu plus que tiede.

La boiſſon que l'on donnera à l'animal aura été cuite; on y mettra du criſtal minéral & de l'antimoine, avec un peu de farine. La diette doit être très-ſévere.

Si le paſſage d'un grand chaud à un grand froid a cauſé la maladie, employez les cordiaux, la thériaque, ou le ſel marin; pilez dans un mortier quelque peu de

ſuie de cheminée, quelques gouſſes d'ail, & de l'écorce d'orange ou de citron, ou du poivre, ou de la cannelle.

Prenez, de ces mixtes cordiaux, celui qui tombe le plutôt ſous la main, mettez-le dans une bouteille de vin, ou de ſaumure, ou de taffia. Après une infuſion de quelques heures, coulez, & donnez, à la doſe d'une demi-bouteille, trois à quatre fois par jour.

CHAPITRE X.

Du Mal des Os.

Ce mal ſe jette ſur les parties dures, aux cuiſſes & aux jambes. Il ſuit depuis le ſabot juſqu'au poitrail, ne faiſant, pour ainſi dire, qu'une plaie ſur cette partie; il attaque auſſi les ſutures des pariétaux & des frontaux, il y forme de groſſes exoſtoſes.

On l'a nommé *mal des os*; il y a des perſonnes qui le qualifient du nom de *mal de lagon*, prétendant que les émanations maré-

cageuſes y donnent lieu, ou que la boue de ces mêmes endroits où l'animal s'engage & s'embarraſſe ſouvent, l'occaſionne. Pour moi, je ſerois très-porté à croire que ce mal n'eſt que le réſultat d'une gourme jettée imparfaitement, d'un virus morveux, ou de tel autre que ce ſoit, la nature faiſant des efforts pour ſe débarraſſer & ſe décharger d'un fardeau qui l'accable & l'opprime.

Caracteres de cette maladie.

Les caracteres de ce mal ſont cruels; ils conſiſtent en petites tumeurs de la forme & du volume d'une châtaigne; ces tumeurs renferment une matiere épaiſſe, de la nature de celles que contiennent les athéromes; ces tumeurs dégénerent par la ſuite en ulceres, d'où découle une matiere tantôt blanchâtre, tantôt jaunâtre, & tantôt verdâtre! Comme l'hydre de Lerne, elles ſe reproduiſent à meſure que vous les détruiſez. Leur progrès eſt rapide & cruel; il faut promptement en arrêter le cours.

Quand il attaque la tête d'un animal déja vieux, on doit renoncer à le guérir.

Le cheval en eſt plus rarement attaqué que le mulet ; les animaux des Cafaïers n'en ſont pas à l'abri.

Les caracteres effrayans de cetre maladie ont très-long-tems prêté aux interprétations les plus puériles & les plus abſurdes. Toujours on en chercha la cauſe dans le maléfice. Cette fauſſe opinion a fait juger & punir comme coupables un grand nombre d'innocens.

Cependant ce mal ne dépend d'autre choſe que du vice de la lymphe. On peut comparer ſes effets à ceux du virus vérolique, cancéreux & dartreux ; il ſe fixe ſur les parties tendineuſes & oſſeuſes.

Le centre de ces tumeurs renferme un bourbillon filamenteux, entouré d'une matiere gluante & viſqueuſe. Avant d'être parvenues à leur dégré de ſuppuration, ces tumeurs ſont très-dures. Souvent on les extirpe ſans attendre la maturité. Il en coule un pus de différentes couleurs. Si on les laiſſe invétérer, elles deviennent incurables.

Il ne faut cependant pas atendre qu'elles ſoient parvenues à ce période pour ſéparer

les malades du reste du troupeau ; cette maladie étant contagieuse, on doit faire la séparation au moment même de l'invasion.

Il faut, au reste, prendre garde de confondre avec ces sortes de tumeurs, celles qui proviennent de contusions, de chutes, &c.

Méthode curative.

Dans le mal des os, tous les symptômes annoncent la dépravation des liqueurs ; il faut purifier le sang. On remplit très-bien cette indication par le moyen suivant, dont une longue expérience a prouvé l'efficacité.

Prenez :

Sublimé corrosif. . . . 2 onces.
Beurre d'antimoine . 2 *idem.*
Sel ammoniac. . . . . . 12 grains.
Extrait de ciguë. . . . 1 once.

On met le tout dans une pinte & demie d'eau, qu'on fait bouillir à petit feu jusqu'à la réduction d'une pinte qu'on filtre à travers un papier gris ; on la laissera reposer & on la filtrera de nouveau.

On en donne tous les matins, l'animal

étant à jeun, ſix cuillerées à bouche dans une bouteille d'eau, pour émouſſer les pointes qui pourroient irriter l'œſophage, rompre les petits vaiſſeaux, & cauſer une hémorrhagie. Quand l'animal en a pris pendant trois ou quatre jours, on peut augmenter la doſe d'une cuillerée, &, en continuant, la porter juſqu'à vingt, & la diminuer ſelon la force & la maladie de l'animal. On donnera ce breuvage pendant un mois.

Quant aux ulceres, il faudra les panſer avec l'onguent égyptien.

Il arrive communément qu'au bout de douze ou quinze jours l'animal devient plein de boutons; on n'en doit point être ſurpris, le ſang ſe dépure du levain morbifique qu'il contenoit. Dans ce cas, on lave tout le corps avec des décoctions aromatiques où l'on peut faire entrer les herbes à dartre ou Julienne, les quadrilles, l'écorce d'abricotier, celle de bois à laitue & de figuier maudit.

On obſervera ſoigneuſement de ne pas laiſſer mouiller l'animal.

Quand la maladie eſt encore à ſon commencement, j'ai toujours employé le feu

avec ſuccès. Après avoir brûlé en patte d'oie ces boutons naiſſans, comme on peut le voir dans la planche des fractures, chap. XXVI, fig. *a*, on les frotte avec un digeſtif compoſé de térébenthine & d'un jaune d'œuf, que l'on bat enſemble.

On peut y ſubſtituer le baſilicum ou le ſuif; l'opération ſe fait de deux jours en deux jours. Le douzieme on lui fait tremper la jambe dans la riviere ou dans la mare deux fois par jour, puis on déterge l'ulcere avec du taffia, ou l'eau de vie, ou les décoctions aromatiques, en empêchant que l'animal n'y porte la dent. C'eſt le meilleur moyen de guérir le mal; il eſt bien préférable à la chaux dont on fait uſage, qui maſque la matiere & la retient ſur la partie.

Au bout d'un mois d'un pareil traitement, on peut faire de trois jours en trois jours des frictions mercurielles de la maniere ſuivante.

Prenez pour chaque friction deux onces onguent mercuriel; étendez-le dans deux livres d'huile à l'aide d'un mortier & du pilon, & ſervez-vous-en pour en oindre tout le corps de l'animal.

Dans le cours de la maladie, purgez-le de huit jours en huit jours, avec deux onces de foie d'antimoine, deux *idem* fleur de soufre, que vous mettez dans un verre de sirop ou de miel & deux verres d'eau.

Faites-lui boire tous les matins à jeun une bouteille d'eau de goudron. En voici la recette :

Versez quatre pintes d'eau chaude sur la valeur d'une pinte de goudron ; remuez-les & mêlez-les intimément avec une cuiller ou une spatule de bois pendant l'espace de cinq à six minutes, après quoi laissez-les reposer, dans le vaisseau bien fermé, pendant deux fois vingt-quatre heures, afin que le goudron ait le tems de se précipiter ; ensuite vous verserez tout ce qu'il y aura de clair, l'ayant auparavant écumé avec soin sans remuer le vaisseau. Vous en remplissez, pour le besoin, des bouteilles que vous bouchez exactement.



CHAPITRE XI.

Du mal de Garot, dit improprement mal de Gou.

Nature de la Maladie.

CETTE maladie s'ànnonce par une tumeur très-petite qui vient sur le garot aux chevaux & mulets qui n'ont pas encore porté de selle, & qui, si elle est négligée, acquiert par la suite le volume de la tête d'un homme.

Causes.

Souvent elle se déclare après un coup de dent d'un autre animal, ou après un coup de bâton. Quelquefois les animaux eux-mêmes peuvent y donner lieu en se frottant contre des arbres, des poteaux & des murs.

Méthode curative.

Il faut d'abord donner issue à l'humeur, parce que son séjour formeroit un foyer de

matiere, & ne peut que produire de très-funeſtes effets.

Si l'écoulement ne ſe fait pas, & que la tumeur ſoit volumineuſe, on la traverſera par un ſéton, dont l'une des ouvertures ſera dans la partie la plus déclive de cette tumeur, afin de favoriſer l'écoulement de la matiere ſupurée. On frotte le ſéton avec l'onguent baſilicum, que l'on anime par le moyen de la poudre cantharide. On le retourne de tems en tems.

L'écoulement une fois établi, on lave tous les matins la plaie & le ſéton avec de l'eau de ſavon bien diſſous.

Lorſque le ſéton aura établi une bonne ſuppuration, & que la tumeur du garot ſera diſſipée, on ſubſtituera à l'onguent des déterſions avec des feuilles de plantes aromatiques.

On eſt dans la mauvaiſe habitude de vouloir réſoudre cette tumeur par le moyen du ſuc d'orange; mais lorſque la matiere eſt formée, ce moyen endurcit la peau, & donne à la matiere ſuppurée le tems de faire les plus grands ravages.

Il y a des perſonnes qui, à cette funeſte

manie, ajoutent celle de porter le feu sur la tumeur en forme de grille. La tumeur disparoît pour quelque tems, mais ce n'est que pour se reproduire bientôt, & souvent avec des caracteres plus malins. Le cuir brûlé & bigarré par le feu, déprécie l'animal.

Je l'ai toujours purgé jusqu'à six fois pendant le cours de cette maladie. Je le mets à l'usage de l'eau de goudron, tous les matins à jeun, à la dose d'une bouteille.

Pour retirer de ma méthode tout le succès qu'on peut s'en promettre, il faut prendre le mal du moment de son invasion. C'est faute d'une pareille précaution qu'on perd tant d'animaux.

Cette maladie ne s'annonçant que par de légers symptômes, on la méprise, on se figure que ce n'est qu'un petit dérangement que la nature vient d'opérer, & que la nature le réparera.

Les sétons peuvent être entretenus, non-seulement jusqu'à la parfaite guérison, mais encore autant qu'on le juge à propos. C'est un des meilleurs remedes; la preuve en est que le cheval d'un particulier

du

du Cap ayant été inutilement très-long-tems traité de cette maladie dans des mains étrangeres, avec le feu & les oranges, sortit en très-peu de jours radicalement guéri de chez moi. J'entretins la suppuration établie, au moyen des sétons, pendant l'espace de dix-huit mois. J'ai pratiqué la même chose dans une infinité d'occasions, & toujours avec le même succès.

CHAPITRE XII.

Des Maladies de la Peau.

Les plus connues à Saint-Domingue sont la gale & le farcin.

La gale attaque les brebis & les chevres; souvent elle infecte les chevaux, les mulets, les bêtes à cornes & les chiens.

Caractere.

Cette maladie s'annonce par de petits boutons qui s'élevent sur la peau; l'humeur âcre qui en suinte, détruit souvent tous les filets de la laine, & les fait tomber, en sorte

que la peau se trouve dépouillée dans plusieurs parties du corps.

La gale dépend du vice des liqueurs ; il faut l'arrêter dans son principe, en lui opposant un prompt secours ; sans cette précaution, elle dégénere en maladie plus grave.

Méthode curative.

On fait une décoction de tabac, où l'on met du vinaigre avec un peu de sel marin ; on en lave le corps de l'animal tous les jours au soleil. Quelquefois, pour faire évanouir cette gale, il suffit de la frotter avec du tabac mâché & bien imprégné de salive. Au bout de quatre à cinq jours on fait une friction légere avec une livre ou deux d'huile d'olive, où l'on fait dissoudre deux onces d'onguent mercuriel ; on broie l'onguent mercuriel dans un mortier, où l'on jette l'huile petit à petit.

L'huile de poisson peut être substituée à celle d'olive ; à celle-ci on peut encore substituer l'extrait de saturne.

On répete ces frictions depuis deux jusqu'à trois & quatre fois, & plus, si le cas l'exige, de trois jours en trois jours.

Après trois ſemaines ou un mois, j'ai toujours fait prendre les bains aromatiques.

La ſaignée précédoit toutes mes opérations ; je la répétois deux & trois fois, ſelon la force de l'animal, que j'avois le ſoin de ſéparer du troupeau.

Chaque matin à jeun je lui faiſois boire une bouteille d'eau de goudron, avec un verre à liqueur de vin d'Euxam.

Je mettois toujours dans les fourrages une cuillerée à bouche de beurre, d'antimoine, & quelques pincées de fleur de ſoufre.

Je tenois toujours devant l'animal une baille pleine d'eau, où j'exprimois quelque peu de jus de citron ou d'orange ſur du limon ou du tamarin ; j'y ajoutois quarante-cinq ou cinquante gouttes d'eſprit de ſel ammoniac.

Le meilleur moyen de faciliter l'effet du traitement, conſiſte à ne laiſſer l'animal ſe mouiller, ni ſortir dans la ſavanne, que le ſoleil n'ait entiérement diſſipé la roſée. On le fait rentrer au moment que le ſoleil diſparoît, & que le ſerein commence à tomber.

On doit faire parfumer l'écurie. On purge

les chevaux toutes les ſemaines une fois juſqu'à la parfaite guériſon, avec deux onces d'aloès, & quatorze ou quinze grains de gomme gutte, que l'on fait diſſoudre dans une pinte d'eau chaude. On rend ce breuvage moins déſagréable, en y ajoutant un demi-verre de ſirop.

J'ai fait quelquefois uſage du jalap, à la doſe d'une ou deux onces, dans un verre d'eau tiede, également adoucie d'un peu de ſirop. Le tout étoit parfaitement délayé avant l'adminiſtration.

CHAPITRE XIII.

Du Farcin.

Caractere de la Maladie.

LE farcin eſt une maladie des chevaux, chronique & contagieuſe, caractériſée par des tumeurs plus ou moins conſidérables, plus ou moins dures, & quelquefois ſkirreuſes, qui ſuivent le trajet des gros vaiſſeaux, & forment une eſpece de chapelet; elles parviennent lentement en ſuppuration,

dégénerent en ulceres vermineux, fétides, cancéreux, & jettent enfin l'animal qui en eſt attaqué dans la langueur & l'épuiſement.

Cauſes.

Les cauſes principales de cette maladie ſont : les travaux forcés, les exercices violens, ſi funeſtes dans les ſéchereſſes, les tems pluvieux & humides, qui conſtituent la température de ce climat; la mauvaiſe qualité des fourrages & des eaux; en un mot, la maladie peut venir de ce que l'animal n'a jetté ſa gourme que très-imparfaitement. Toutes ces cauſes ſont bien capables de dépraver la lymphe; cette dépravation eſt toujours le vrai principe de la maladie.

La gale peut dégénérer en farcin, & s'invétérer au point qu'elle forme une croûte aſſez ſemblable à l'écorce d'un arbre.

Il faut, comme toutes les maladies, prendre le farcin au moment de ſon invaſion.

Méthode curative.

J'ai toujours fait uſage, avec le ſuccès

le plus complet, des remedes indiqués pour la cure de la gale.

CHAPITRE XIV.

Des Maladies pédiculaires.

On voit des chevaux & mulets dont tout le poil est couvert d'œufs de poux. Cette maladie, pour être désagréable, n'est ni contagieuse, ni dangereuse. Elle dépend des qualités du sang, de la mauvaise disposition des liqueurs. Elle ne se communique jamais, je puis l'assurer d'après l'expérience. On peut avoir remarqué comme moi, que sur un très-grand nombre d'animaux, il ne s'en trouvoit que très-peu qui en fussent attaqués, sans que les autres, qui mangeoient avec eux dans la même écurie, & paissoient dans les mêmes pâturages, en ressentissent l'atteinte la plus légere. Ceux qu'elle affecte sont maigres & languissans; leur poil, hérissé, est toujours mort & sans consistance.

Il est certaines occasions où l'individu

malade, faiſant ſuppoſer le même dérangement, ſa diſpoſition ou ſa poſſibilité dans le reſte du troupeau, la prudence doit faire preſcrire un traitement général, commun à tous les animaux qui compoſent le troupeau.

Mais dans la circonſtance dont il s'agit ici, on peut ſe borner à la cure des animaux actuellement affectés, n'étant pas néceſſaire d'étendre le panſement plus loin, puiſque la contagion, loin d'être à redouter, n'eſt même pas poſſible, à moins qu'on ne ſuppoſe dans tous les individus la même diſpoſition.

Méthode curative.

Pour le ſuccès du traitement, il faut faire ce qui eût été néceſſaire pour prévenir la maladie, obſerver une extrême propreté dans les écuries & ſur le corps de l'animal.

On doit s'attacher à purifier la maſſe du ſang, à corriger le vice des liqueurs.

On voit bientôt périr tous les poux, & les œufs qu'ils ont dépoſés deviennent inféconds.

Chaque matin on fait avaler à l'animal, qui sera à jeun, une bouteille d'eau de goudron ; on y mêle une ou deux onces d'antimoine. Cet anti-putride & dépuratif peut être administré pendant deux ou trois mois, s'il le faut.

Pour les frictions nécessaires à l'extinction des œufs & des insectes qui les ont déposés, on emploie l'onguent dont voici la recette, avec la maniere de s'en servir.

Onguent.

Prenez une bouteille d'huile & une demi-livre de soufre en canon. Faites cuire le tout ensemble, jusqu'à ce que le soufre soit fondu, à la réserve d'un léger sédiment qui reste toujours.

On connoît que cette liqueur a acquis le degré de coction nécessaire, lorsqu'une goutte répandue sur la terre la blanchit, à l'instar de l'extrait de saturne. Alors on le coule dans un autre vase, où l'on aura mis quatre onces d'huile de tartre par défaillance ; on le repose sur le fourneau jusqu'à ce que la matiere soit devenue blanchâtre.

On frotte le corps de tous les animaux affectés de cette maladie, & ce même remede convient également à ceux qui le sont de beauvaires, de crinons, de cirons & autres insectes, dont la présence finit assez souvent par faire naître la gale & le farcin.

CHAPITRE XV.

Du Clapot.

Les chevaux en sont plus communément attaqués que les mulets.

Caractere de la maladie.

La putréfaction des oreilles caractérise cette maladie.

Sa cause.

Elle reconnoît pour cause la plus ordinaire, la mal-propreté; la cause prochaine est due à des poux, connus sous le nom de tiques dans cette colonie. Ils s'introduisent en grand nombre, & se multi-

plient dans l'oreille de l'animal ; ils vont même se retrancher jusqu'au fond de cet organe, & y établissent un ulcere chancreux.

Les coups de dents des autres animaux, les coups de bâton peuvent encore y donner lieu, par la meurtrissure qui en résulte, & qui dégénere en ulcere malin. La douleur qui en est la suite, peut occasionner le spasme ou la folie.

On reconnoît cette maladie à l'abattement de l'oreille & à sa tuméfaction, sa dureté & sa paralysie.

Le traitement, loin d'être négligé, doit au contraire se faire du moment que le mal se déclare & que les symptômes l'indiquent, si l'on veut obtenir la guérison.

Méthode curative.

Après avoir bien nettoyé les oreilles, on y injecte jusqu'au fond quelques gouttes de jus de tabac & de citron mêlés ensemble, l'onguent gris, dissous dans un peu d'huile, peut y être suppléé. Ce traitement m'a toujours réussi.

CHAPITRE XVI.

Des Tranchées.

ON en reconnoît de plusieurs especes. Nous ne parlerons que des plus ordinaires. Nous en avons observé de deux sortes, dues à la présence des vers dans les arteres & les premieres voies. Nous ne parlerons ici que des tranchées de rétention d'urine, & des tranchées rouges.

Caractere de la maladie.

L'obstruction de l'uretre, ou l'échauffement, produit la rétention d'urine. Celle-ci est bientôt suivie de mouvemens convulsifs & spasmodiques.

Symptômes.

L'animal se leve & se couche successivement. Il regarde ses flancs, se dispose à uriner, sans le pouvoir, remue la queue & la redresse.

Méthode curative.

On commence le traitement par une ſaignée à la jugulaire. Si les tranchées ne cedent pas, on ouvre les deux veines des flancs, obſervant de les fermer promptement, après une effuſion raiſonnable, ſuppoſé que le ſang ſorte avec trop d'abondance.

L'opération faite, on fait avaler à l'animal un breuvage, compoſé de deux verres à liqueur d'eſprit de térébenthine, & d'une demi-bouteille d'eau. Le jus de citron ou d'orange ſure, à la doſe d'un demi-verre, ſur la même quantité d'eau, peut ſuppléer à l'eſprir de térébenthine.

On doit faire un grand uſage des lavemens avec le jus de ces végétaux, ou bien encore avec du ſavon bien diſſous.

La boiſſon doit être continuellement devant l'animal; on l'acidule de vinaigre ou de ſel marin; l'eau ſiropée peut y ſuppléer.

Des Tranchées rouges.

Elles ont une ſorte d'analogie avec les tranchées de rétention d'urine, en ce que dans l'un & dans l'autre cas l'animal ſe

consume en efforts impuissans pour uriner.

Les tranchées rouges se reconnoissent par les mouvemens de l'animal, qui se débat, se vautre, & cherche sans cesse à se coucher & à se relever : les borborigmes, le battement & le gonflement des flancs, les regards que l'animal y porte, le trépignement des pieds de derriere, le tremblement & le dégoût, la sueur des testicules & la difficulté d'uriner, sont des indications qui dévoilent la maladie & la font connoître sans nuage.

Méthode curative.

Pour en opérer la cure, j'ai toujours employé les potions, faites avec une poignée de fleurs de l'herbe mammassousson, que je faisois bouillir dans deux pintes d'eau, jusqu'à la réduction de la moitié, ce qui forme la dose pour chaque animal ; on la double, si le cas l'exige.

Les feuilles peuvent être employées au défaut de fleurs ; les potions qu'on en prépare servent également pour vermifuges.

Le remede qui suit peut s'administrer avec un égal succès dans les tranchées de

rétention d'urine & dans les tranchées rouges.

Prenez une certaine quantité de coquilles d'huître calcinées au feu, réduiſez-les en poudre; mettez-en une demi-livre dans deux bouteilles d'eau; ſecouez ſouvent le vaſe; après une infuſion d'une heure, agitez-le encore, & filtrez à-travers d'un linge ce qu'il contient. On peut en donner depuis un demi-verre juſqu'à un verre entier.

C'eſt un remede encore très-ſpécifique pour la gravelle.

CHAPITRE XVII.

Des Coliques venteuſes.

De toutes les maladies qui affectent les animaux, il en eſt peu qui ſoient accompagnées de ſymptômes plus alarmans, & ſuivies d'effets plus prompts, que ce genre de coliques. L'air qui ſe dégage des alimens dans cette circonſtance, diſtend l'eſtomac & les inteſtins avec tant de force, que l'animal ſuccomberoit promptement, ſi l'on

ne ſe hâtoit de le ſecourir. Cete diſtenſion comprime tous les vaiſſeaux du bas-ventre, au point de faire refluer le ſang dans la poitrine, & de faire ſuffoquer l'animal, à moins qu'il ne ſe faſſe des ruptures dans les vaiſſeaux de l'abdomen, d'où réſultent des hémorragies qui ne ſont pas moins dangereuſes. La diſtenſion eſt quelquefois portée au point d'occaſionner la dilacération de l'eſtomac & des inteſtins. Les ſymptômes de cette maladie étant connus de tout le monde, nous nous diſpenſerons de les décrire ; nous nous bornerons à indiquer la méthode curative qui juſqu'ici nous a le mieux réuſſi.

Méthode curative.

Prenez deux bouteilles d'eau de leſſive ou de cendre, faites-la bouillir avec une once d'anis & une poignée de baume ou de menthe. La coction doit la réduire à la moitié. Vous en faites boire à l'animal deux ou trois bouteilles dans l'eſpace de vingt-quatre heures.

La ſaignée ne doit jamais avoir lieu. On

fouille exactement l'animal deux ou trois fois par jour.

On lui fait prendre des lavemens en quantité avec de l'eau de savon, ou bien encore avec le breuvage préparé.

CHAPITRE XVIII.

Des Maladies du Pied.

SI le préjugé s'oppose trop souvent à la curation des maladies des animaux, on peut dire que celles du pied éprouvent cet effet bien plus que celles d'aucune autre partie.

Un animal vient-il à boiter? d'abord la prudence examine; mais de quel œil? La cause naturelle & physique du mal échappant aux recherches trop superficielles, on conclud que la claudication n'est qu'un effet incontestable de maléfice, parce que l'animal ne peut boiter sans cause, & que celle des claudications est souvent difficile à appercevoir.

Causes.

Les maladies du pied reconnoissent plusieurs causes, dont les principales sont : les piqûres de cloux & de verre, qu'on jette si imprudemment dans les savannes, au lieu de les enterrer chaque fois ; les foulures & les épines. Quelquefois elles viennent d'une excroissance de chair à la sole charnue, ayant la forme & le volume d'une cerise. Rien n'est plus commun que d'attribuer à l'épaule ou à la hanche la cause de la claudication, qui se trouve le plus souvent dans le pied. Ce préjugé, auquel un grand nombre de propriétaires sont attachés, a souvent rendu inutiles les conseils que j'avois cru devoir donner pour la guérison des animaux sur l'état desquels j'avois été consulté. Voici un fait qui fera sentir jusqu'à quel point ce préjugé est enraciné.

Un habitant du quartier marin avoit un mulet qui boitoit depuis deux ans. Plusieurs maîtres de l'art en avoient tour-à-tour entrepris la cure. Eblouis par le préjugé, tous traiterent comme mal, ce qui

ne l'étoit nullement, & n'en avoit pas même la moindre apparence. Un d'entre eux, à qui le propriétaire en avoit en dernier ressort confié la guérison, avoit appliqué sur l'épaule une roue de feu.

Six mois furent employés à poser, lever & reposer des appareils de gombeau sur une plaie qui sembloit n'avoir été faite que pour nous ôter le droit de dire qu'on traitoit l'animal sans qu'il fût malade.

L'inutilité de ce traitement détermina le propriétaire à me faire appeller. J'examine le mulet, & conclus que la sole charnue devoit être affectée ; en conséquence je propose de dessoler.

Rien ne rend plus docile un esprit prévenu, qu'une expérience longue & malheureuse. L'habitant ne contesta pas la possibilité de la cause indiquée de cette claudication. Quant à l'opération que je me préparois à faire, il ne crut pas devoir l'adopter ; il la jugeoit non seulement difficile, mais encore mortelle.

Pour dissiper ses craintes, & triompher de ses préjugés, je m'engageai à lui payer cent pistoles, si l'animal ne guérissoit pas.

Le pied deſſolé préſente à ſes yeux étonnés la cauſe que j'avois indiquée ; il s'offre dans la ſole charnue une ceriſe ; la partie de la ſole de corne qui lui répondoit, offroit une concavité ſemblable à celle d'un moule à balle ; j'extirpe cette tumeur, & dans moins de cinquante jours le mulet qu'on traitoit vainement depuis deux ans, fut promptement guéri.

Le ſuccès de cette opération a produit, ſelon moi, deux effets également avantageux ; celui de détruire le préjugé qui portoit preſque toujours dans les parties ſupérieures des membres les cauſes des claudications, & celui de faire connoître l'opération de la deſſolure, qui n'avoit point encore été pratiquée dans les colonies, & qu'on y regardoit même comme mortelle.

Cette opération, que j'ai mille fois répétée, toujours avec le même ſuccès, & ſouvent dans les mêmes circonſtances, a porté le dernier coup à l'hydre du préjugé ſur ce point, & a fini de perſuader.

Depuis cette révolution dans les ſentimens & les opinions, les grandes routes, les chemins & les ſavannes n'ont plus

comme autrefois offert à mes regards le spectacle douloureux d'une infinité d'animaux boiteux & dessabotés, qu'un peu de hardiesse & moins de présomption auroit affranchis de la souffrance, & rendus aux habitans.

Mais pour revenir aux caracteres propres aux maladies des pieds, elles s'annoncent par la claudication, une extrême sensibilité de la sole, l'enflure de la jambe & la fievre, avec beaucoup de chaleur.

Méthode curative.

J'applique toujours un plumasseau bien imbibé d'essence de térébenthine, ou d'eau-de-vie, ou de tafia; que j'aie ou que je n'aie pas pratiqué l'opération de la dessolure.

Il n'est pas toujours nécessaire de dessoler dans cette circonstance; on ne doit le faire qu'autant qu'on est assuré que le mal a son siége sous la sole de corne. Dans tous les cas où la claudication est due à des corps étrangers qui ont pénétré dans l'intérieur du pied, on se borne à les retirer, on agrandit la plaie, on extirpe toutes les excroissances, on pose un appareil qu'on fixe par un fer qui ne tient qu'à quatre cloux

non rivés ; on leve cet appareil deux fois par jour ; après cinq à ſix traitemens, on ſe contente de verſer un peu de térébenthine deſſus.

Quant aux plumaſſeaux, je préfere de les compoſer avec des étoupes de cable de navire ; le goudron dont ils ſont pénétrés leur donne une propriété vulnéraire.

Il arrive quelquefois que la gangrene s'empare du pied, parce qu'on a trop long-tems négligé l'animal, & qu'on ne l'a pas aſſez tôt confié à la prudence éclairée de l'artiſte ; dans ces ci conſtances on fait un appareil avec la teinture de myrrhe & d'aloès, ou le jus de garratha ſimple, qu'on fait tenir comme ci-deſſus, en paſſant quelques écliſſes en travers. On a ſoin que l'animal ne ſe mouille & n'entre jamais dans des endroits boueux & trop humides. Il courroit grands riſques de prendre un ſpaſme incurable.

Au bout de quelque tems il faut r'ouvrir la plaie pour faciliter la ſortie des matieres. Cette opération ſemble être indiſpenſable quand les humeurs ont long-tems ſéjourné

dans la partie, avant qu'on ait traité le mal, ou qu'on l'ait reconnu.

Réflexions relatives.

Dans ces sortes de maladies, comme dans presque toutes les autres, Messieurs les habitans, loin d'appeller le praticien, en confient la cure à leurs negres. Il seroit donc à souhaiter qu'ils leur donnassent une teinture de l'art, car personne n'a la science infuse, on ne sait rien qu'on ne l'ait appris, & les negres assurément ne forment pas exception à cette regle; ils n'operent que parce qu'ils y sont forcés par les ordres qu'on leur a donnés. Quelque dextérité qu'on veuille bien leur supposer, certainement elle n'égalera jamais celle d'un praticien qui a consacré sa vie à cette étude.

Puisqu'on souhaite si passionnément s'affranchir des dépenses qu'entraîne toujours la réquisition d'un maître de l'art, qu'on fasse au moins instruire le negre, qu'on le mette quelque tems chez le vétérinaire. Car enfin, occupé à manier, tantôt *la*

bêche, tantôt l'écumoire, ne donnant à l'étude de la nature, dans sa marche à l'égard des maladies, que le tems où on l'appelle pour administrer un remede dont le hasard dicte toujours le choix, ce negre peut-il saisir le genre, les caracteres de la maladie, en reconnoître les symptômes, en opérer la cure? Cependant on l'emploie comme s'il avoit pu dans un instant se donner un talent que peut à peine parvenir à posséder un homme bercé pendant plus d'un tiers de sa vie, entre la lecture & l'observation, qui seules occupent tous ses loisirs. Jusqu'à quand les enfans de la philosophie fermeront-ils les yeux? Ne voudront-ils jamais déchirer le bandeau fatal qui les aveugle?



CHAPITRE XIX.

Du Mal du Tabac.

Siége & caractere du Mal.

CE mal a son siége à la partie antérieure & supérieure de l'os maxillaire touchant au cornet du nez ; il est caractérisé par une tumeur de la grosseur d'une feve. Il s'y forme un petit calus ; il en découle abondamment, quand on lui donne jour, une matiere tantôt blanche & tantôt sanguinolente ; tantôt elle paroît sous diverses couleurs ; on ne peut ouvrir la bouche de l'animal sans être tout-à-coup révolté par une odeur infecte qui s'en exhale. La carie est souvent le résultat de ce mal ; non-seulement elle ronge les os & les cornets du nez, mais encore elle attaque les dents voisines de la tumeur, elle les creuse, en mine la racine, & les fait souvent éclater, comme je l'ai appris de l'expérience.

Dans ces sortes de cas, il s'engage entre les éclates des dents, des parcelles de nour-

riture qui augmentent l'infection, la rendent insoutenable, font augmenter la tumeur, l'irritent & l'enflamment, ce qui oblige le praticien à examiner toujours la bouche de l'individu affecté de cette maladie.

Causes.

Ses causes ne sont autres, je pense, que les coups de pied d'un autre animal, les coups de bâton, le resserrement trop fort d'un licol à nœud coulant, qui coupe souvent tout-à-coup la respiration, au point de suffoquer l'animal. Une tumeur phlegmoneuse peut encore y donner lieu & se terminer en abcès dans les sinus maxillaires.

Méthode curative.

J'ai toujours eu pour principe d'abattre l'animal, de lui ouvrir la bouche à l'aide d'un pas-d'âne (1), d'examiner les dents, afin de reconnoître celles qui pouvoient être endommagées; j'introduisois une sonde par l'ouverture extérieure; j'agrandissois

(1) Voyez pas-d'âne à la planche des instrumens.

cette plaie & j'y injectois, à l'aide d'une seringue, trois ou quatre fois par jour, la teinture de myrrhe & d'aloès, le jus de garratha simple mêlé dans un peu d'eau de chaux, le tout bien battu ensemble; je lançais la même liqueur par l'ouverture de la dent de dedans en dehors.

Je composois un gargarisme avec de l'eau & du vinaigre; à cet acide je substituois les citrons ou les oranges sures, j'y ajoutois quelques pincées de poivre & de sel marin, un peu d'assa-fœtida & quelques gousses d'ail. Après avoir laissé le tout infuser ensemble pendant quelque tems, j'attachois un morçeau de linge au bout d'un bâton, je l'imbibois de ce gargarisme, & j'en frottois intérieurement la bouche de l'animal.

Quand je m'appercevois du moindre gonflement à la mâchoire, j'y parsemois promptement, çà & là, quelques boutons de feu (1), pour donner un écoulement aux humeurs qu'un trop long séjour pourroît rendre corrosives. je frottois les brû-

(1) Voyez la planche feu.

lures avec de la térébenthine & le jaune d'œuf animé de teinture de myrrhe & d'aloès.

CHAPITRE XX.

Des Vers qui attaquent les Bêtes à cornes.

Les ſymptômes qui annoncent les maladies vermineuſes dans les bêtes à cornes, ſont aſſez faciles à ſaiſir.

La toux ſe déclare d'abord, l'animal maigrit & devient étique, il a la diarrhée, un mucus ſemblable au blanc-d'œuf lui ſort par la gueule, il perd l'appétit; s'il vient à ſe coucher, ſa foibleſſe ne lui permet pas quelquefois de ſe relever; il mange encore dans cette ſituation, où il pourroit reſter long-tems ſi l'on ne prenoit le parti de l'aſſommer.

J'ai ouvert une infinité de bêtes à cornes, dans leſquelles ces ſymptômes exiſtoient, & j'ai toujours obſervé qu'ils étoient dûs à la préſence des vers.

Deſcription de ces Vers.

Les vers trouvés à l'ouverture de ces animaux, étoient d'un blanc éclatant; pointus par les deux bouts, extrêmement déliés, & ayant depuis trois juſqu'à huit lignes de longueur. Je les ai découverts, pour la plupart, dans le premier eſtomac, où probablement ils avoient pris naiſſance. J'ai trouvé qu'ils remontoient en foule par l'œſophage, entroient par la glotte, & deſcendoient par la trachée-artere dans les bronches. Il eſt bien facile de concevoir que la préſence de ces vers dans la trachée-artere doit exciter une toux violente.

Il n'eſt pas néceſſaire de dire que cette maladie n'eſt incurable qu'autant qu'on néglige de la traiter au moment de ſon invaſion. Le moyen dont l'expérience nous a juſqu'ici prouvé le mieux l'efficacité, conſiſte dans le vermifuge antiputride que nous avons indiqué pour les vers dans les premieres voies, chap. VIII.

On met enſuite l'animal à l'uſage de l'eau de goudron, que l'on donne à jeun à la doſe d'une bouteille, avec un peu d'extrait

de genievre. On empêche que l'animal mange à la rosée, & ne reste exposé au vent du nord.

CHAPITRE XXI.

Des Maladies putrides & non charboneuses des Bêtes à cornes.

LEUR siége varie dans chacun des individus attaqués.

Dans les uns, les ulceres qui caractérisent ces maladies sont rongeans & occupent la trachée-artere, & sur-tout le larynx.

Dans d'autres, on les trouve sur la membrane interne du dernier estomac & des intestins jusqu'au rectum. J'ai presque toujours observé ces parties affectées d'épanchement d'un sang épais, noir & coagulé; les gros boyaux enduits d'une humeur glaireuse & jaunâtre tirant sur le noir ; ce sang coagulé, de la grosseur d'une livre, exhaloit une odeur infecte.

Chez d'autres, le premier estomac étoit

enflammé, le feuillet, tantôt extrêmement dur, tantôt abſolument putréfié.

D'autres enfin offroient à mes yeux des ampoules dans l'arriere-bouche, dont elles obſtruoient l'entrée en ſe continuant par la trachée-artere juſqu'aux poumons, qui étoient également enduits d'une humeur glaireuſe & jaunâtre répandue dans tout le corps.

Dans quelque partie que fût le ſiége du mal, ſi la putréfaction avoit lieu, on voyoit s'écouler par les narines un pus glaireux & jaunâtre, capable de corroder & ronger les parties qu'il touche, exhalant une odeur cadavéreuſe; *il* agit comme la morve; comme elle, il corrode la membrane pituitaire.

Symptômes.

Cette maladie s'annonce par le dégoût, qu'on voit s'augmenter à meſure que l'animal approche de ſa fin.

Les flancs lui battent violemment, ſa reſpiration eſt gênée, des larmes coulent de ſes yeux; il s'établit un flux de ventre;

souvent on observe du sang dans les excrémens.

Il arrive la plupart du tems que si l'on passe la main sur le corps de l'animal, on est frappé d'un bruit qui, sortant d'entre la chair & la peau, ressemble assez à celui qui résulte du froissement du parchemin. Ce bruit, connu sous le nom de crépitation, est dû à l'air engagé dans le tissu cellulaire de la peau. Pour dégager cet air du tissu qui le tient enfermé, on scarifie la peau dans tous les endroits où elle paroît détachée.

Traitement.

On frotte la plaie avec du vinaigre & du sel, ou l'urine de l'homme, ou l'eau salée; le taffia ou l'esprit de térébenthine peuvent encore servir; les oranges & les citrons ne sont point contraires.

Le premier pas dans la cure de cette maladie, c'est de séparer très-promptement les animaux affectés, de ceux qui ne le sont pas; on ne peut trop se presser d'envoyer les premiers dans l'hôpital de la savanne; il arrive quelquefois qu'on n'en a pas le tems; dans

pluſieurs individus cette maladie fait des progrès ſi rapides, que la mort ſuit de près ſon invaſion ; & on a d'autant moins lieu de la ſoupçonner ou d'en craindre les effets, que les animaux qu'elle attaque ſont ordinairement les plus vigoureux, ceux qui paroiſſent jouir de la ſanté la plus robuſte.

D'après l'inſpection des ſymptômes ci-deſſus, je n'héſitai point, le 14 Février 1786, à prononcer l'incurabilité d'un bœuf ſur l'état duquel j'étois conſulté par M. Dufour, imprimeur au Cap, qui le fit aſſommer d'après le conſeil que je lui en donnai.

Cet animal, valétudinaire depuis long-tems, avoit un flux diarrhétique ; il lui découloit des naſeaux une morve très-dépravée, ſéreuſe, putride & puante. Je fis ſentir à M. Dufour le danger qu'il y auroit à conſerver cet animal plus long-tems; que ſa maladie ayant tous les caracteres contagieux, pourroit s'étendre bientôt ſur les autres animaux.

J'en fis l'ouverture, la réalité de mon pronoſtic me mérita, de la part du propriétaire, de nouvelles aſſurances de confiance. Je trouve à l'intérieur du *larynx* un

un ulcere rongeant, putride & exhalant une odeur des plus infectes. Parmi les autres pieces anatomiques de mon cabinet, celle-ci, renfermée dans un bocal, figure comme une des plus curieuses. La membrane pituitaire étoit généralement ulcérée. Il en découloit une sérosité putride & insoutenable ; l'ulcere s'étendoit jusqu'aux cornets inférieurs. Tous les intestins, dans un entier relâchement, étoient abreuvés d'une matiere âcre, dissoute & séreuse. Les estomacs participoient des mêmes vices. La rate étoit petite & desséchée, les poumons flétris, dépourvus de sang ; en un mot, cette ouverture ne laissoit pas le plus léger doute sur le caractere insidieux, malin, contagieux, de cette maladie. Plût à Dieu que tous les propriétaires eussent l'attention, dans ces sortes de cas, de consulter un artiste instruit ! combien de maladies désastreuses ne seroient pas étouffées dans leur source, au moyen de légers sacrifices ?

Dans ces sortes de maladies, souvent la nature cherche à se débarrasser elle-même de ces humeurs viciées ; alors on voit naî-

tre des tumeurs indiſtinctement ſur toutes les parties du corps ; leur forme varie autant que leur volume ; on en voit de la groſſeur d'un œuf de pigeon, & d'autres qui excèdent celle d'un pain de trois à quatre livres ; il faut promptement les extirper & les inciſer à côte de melon, pour faciliter la ſuppuration, qui ſemble être le dépuratoire adopté par la nature. On paſſe des ſetons ſur toutes les parties qu'on juge à propos ; on en frotte le ruban avec l'onguent baſilicum, dans lequel on mêle quelques poudres véſicatoires. Il ſe raſſemble ſouvent ſur la partie où le ſeton eſt poſé une ſi grande abondance d'humeurs, qu'elles y forment une tumeur conſidérable. Il faut ſe hâter de l'ouvrir, mais auſſi profondément que la dureté le demande, obſervant de ne jamais le faire en travers. Si par haſard quelques vaiſſeaux d'un calibre conſidérable étoient ouverts, il faudroit y porter un bouton de feu, ou en faire la ligature.

Le centre de ces tumeurs eſt d'une couleur jaune comme l'écorce d'orange douce. Au commencement des ſcarifications, il ne

découle de la plaie qu'une sérosité claire & limpide comme l'eau de roche ; au bout de trois ou quatre jours la suppuration se déclare, on doit en aider l'établissement au moyen des sétons (1). La tumeur ouverte, on la frotte avec des oranges sures, ou des citrons, ou du sel. On peut y suppléer par le vinaigre, ou l'essence de térébenthine. Ces deux dernieres peuvent être remplacées à leur tour par l'urine d'homme.

Ces frictions doivent se faire deux à trois fois par jour, observant, avant toute autre opération, de déterger chaque matin la plaie avec de l'eau tant soit peu tiede.

Sur la fin de la maladie on fait une décoction aromatique, dont on lave la tumeur & tout le corps de l'animal. Dans le cours de la maladie on fouille l'individu, on lui donne des lavemens acidulés, & on lui fait observer régulierement la diette.

On purgera l'animal tous les huit, ou au moins tous les douze jours ; la médecine sera relative à la force, à l'âge, à la cons-

(1) Voyez aiguille à séton dans la planche des instrumens.

titution des sujets. Elle sera composée ainsi :

Prenez :

Jalap *ou* sené, ... 2 onces.

Faites infuser dans une demi-bouteille d'eau bouillante, pendant deux ou trois heures. L'espace écoulé, vous le filtrerez à-travers un linge.

Lorsque vous employez le sené ou le jalap de la facon ci-dessus, & que l'infusion prescrite est faite, vous y ajoutez une once d'aloès, observant qu'il soit bien dissous, & le liquide bien dégagé par la filtration, avant de le faire boire à l'animal. On le purge toujours à jeun, sans le laisser manger que cinq à six heures après la purgation.

Cette maladie, quelques caracteres d'incurabilité qu'elle réunisse, ne sera point inaccessible aux secours de l'art, si l'on sait la prendre au moment de son invasion.

A ce premier période on administre les anti-putrides avec succès. Comme n'en prescrire qu'un seul feroit jetter les habitans dans l'embarras, puisqu'il pourroit très-bien arriver qu'ils n'auroient pas celui indiqué, nous allons en désigner plusieurs; on

peut les ſubſtituer les uns aux autres, & fixer ſon choix à ſa volonté. Point de mépriſe, point de danger.

L'eau de goudron à jeun, à la doſe d'une bouteille. (1)

Le quinquina, à la doſe de deux ou trois gros dans une demi-bouteille d'eau avec un peu de ſirop.

Le camphre, à la même doſe dans *idem.*

Le jus de citron ou d'oranges ſures, à la doſe de deux petits verres à liqueur, ou trois à quatre de ces fruits exprimés dans une bouteille d'eau.

L'eſprit de ſel ou de vitriol, à la doſe d'une cuillerée à bouche dans une demi-bouteille d'eau ſiropée.

En un mot, tous les acides, les nitreux, les décoctions aromatiques & anti-putrides, depuis la doſe d'une demi bouteille, juſqu'à une bouteille entiere, ſuivant que les animaux ſont plus ou moins forts.

Les lavemens avec les décoctions aromatiques ſont excellens.

---

(1) C'eſt un balſamique, un antiputride, un vermifuge, un rafraîchiſſant.

On lancera dans les naseaux des injections faites avec l'eau de savon ou le jus de garratha mêlé de quelques gouttes de jus de citron. S'il y a irritation, les injections émollientes sont indispensables.

Comme il se trouve ordinairement de ces ulceres charboneux sur & dessous la langue de l'animal, le praticien doit exactement visiter la bouche. S'il y trouve quelque chose, il l'extirpe adroitement, & fait superficiellement toucher à la plaie l'acide vitriolique. Cette opération faite, il a soin de nettoyer la bouche avec une infusion d'écorce d'orange ou de citron, ou de quinquina dans le vinaigre. Méthode également praticable sur tous les autres quadrupedes ainsi ulcérés, comme sur les bêtes à cornes.



CHAPITRE XXII.

Des Maladies des Moutons.

LES moutons à Saint-Domingue ſont moins ſouvent malades qu'en France, & l'on peut dire, à quelque choſe près, qu'ils ne le ſeroient jamais en Amérique, s'ils étoient auſſi bien ſoignés qu'en Europe. Jamais ils ne ſont attaqués de ce mal reconnu par nos payſans ſous le nom de *mal de moutons*, ni de toutes ces eſpeces de farcins qui défigurent les chevaux; rarement ils ſont attaqués de ces vers appellés *ſang-ſues* en terme de hameau.

Leurs maladies les plus ordinaires ſont les fievres putrides & malignes; beaucoup de vers, nichés dans le dernier eſtomac; on les trouve auſſi dans l'épaiſſeur des membranes de ce viſcere. Ils ſont très-déliés, & pointus par leurs extrémités; à peine les apperçoit-on. La partie où ils ſe logent eſt ordinairement œdémateuſe; ils ſont de couleur blanche; les boyaux ſont

très-rouges, parsemés de stries de couleur violette ; les matieres fécales sont jaunâtres, assez semblables à du beurre rance.

Ces maladies sont très-aiguës ; le mouton mange toujours jusqu'au dernier moment. On le trouve malade sans avoir apperçu le moindre symptôme ; il meurt dans tout son embonpoint, parce que celui qui conduit le troupeau y veille à-peu-près avec la même exactitude que le gardien du gros bétail sur le sien.

Je suis persuadé, & d'après de bonnes preuves, que ces maladies ont leur cause principale dans la mauvaise habitude où l'on est de laisser les moutons paître à la rosée, & leur fumier fermenter dans les étables où est ce bétail. Ce fumier, qui croupit & s'échauffe, est dans le cas de produire la décomposition des humeurs. C'est ce que j'ai fait observer à plusieurs habitans, aussi ont-ils eu depuis le soin de faire exactement nettoyer & parfumer leurs bergeries.

Traitement curatif.

Dans ces sortes de maladies on emploie

les antiputrides déſignés au chapitre précédent, en proportionnant la doſe ; les vermifuges preſcrits pour les vers dans les premieres voies ; la doſe en ſera également proportionnée. Les uns & les autres ſe donnent à jeun.

On obſerve que l'animal ne ſorte, ni à la roſée, ni à la pouſſe des herbes.

La bergerie devroit être élevée ſur quatre piliers ſimplement, pour que les vents puſſent en corriger l'atmoſphere. Il devroit y avoir un abreuvoir, où l'eau, exactement renouvellée ſoir & matin, devroit être acidulée & ſalée dans tous les cas qui l'exigeront.



CHAPITRE XXIII.

De l'Uſage du ſel pour les Moutons.

ON laiſſe continuellement la laine aux moutons. Comment peuvent-ils réſiſter à l'exceſſive chaleur? La clairvoyante nature n'a pas tout fait, elle a voulu nous ménager l'honneur de la ſeconder dans ſes vues, d'achever ſon ouvrage, ou plutôt de réparer ſes négligences & d'en faire notre profit. Elle habille les troupeaux, & laiſſe à notre prudence le ſoin de diminuer dans certains animaux le volume de leur habillement. Suivant le plan de la nature, cet habillement doit être favorable à l'individu qui en eſt couvert; notre économie éclairée doit empêcher qu'il ne lui devienne nuiſible, & c'eſt ſur-tout dans ce pays que ce principe doit s'appliquer, à raiſon des grandes chaleurs qui y regnent; on devroit donc dépouiller de leur toiſon toutes les bêtes à laine au moins deux fois par an.

On eſt dans l'uſage en Eſpagne & dans

les Pyrénées, de faire manger du ſel aux troupeaux; auſſi, combien les voit-on frais & bien portans? Jamais ils ne ſont attaqués de maladie, & ils ne meurent que de vieilleſſe. Pourquoi n'imiterions-nous pas l'exemple utile de ces peuples bergers? Devons-nous êtr moins ſages & plus négligens qu'eux?

Tout ce que je pourrois dire du ſel ne donneroit jamais une idée ſatisfaiſante de ſes propriétés louables; c'eſt à ſes effets à faire ſes éloges; & ſi l'on deſire au reſte des inſtructions à ce ſujet, on n'a qu'à conſulter la chimie, ſon flambeau guidera dans la connoiſſance des parties intégrantes de ces ſubſtances.

Quant à moi, je me contenterai, comme je le dois, de dire que le ſel eſt généralement reconnu pour antiputride & vermifuge. Il conſerve encore les chairs, les bonifie, en corrige les mauvais caracteres, déterge & cicatriſe les ulceres. Meſſieurs les habitans ne ſauroient donc mieux faire que d'en donner de tems en tems à leurs animaux, ſoit comme aliment, ſoit comme médicament.

Cette opération devroit se faire tous les huit jours. Pour sa facilité on disposeroit çà & là, dans la savanne, suivant le nombre des animaux, des piliers qui eussent une hauteur proportionnée à l'attitude libre & facile de l'animal. Ces piliers devroient être en maçonnerie, & porter depuis quatre jusqu'à cinq pieds de circonférence. Le dessus, s'il ne peut être d'une piece, sera bien carrelé, bien uni ; on devra les disposer de huit à dix pieds de distance ; on met le sel au milieu, ou bien on l'étend en forme de couche. Après que l'animal en a mangé, on observe qu'il n'aille boire d'une heure.

La quantité pour chaque animal (je parle du gros bétail) va jusqu'à une poignée de sel marin avec autant de son ou de farine de froment ou de maïs.

Cette même ration suffira pour dix brebis.



CHAPITRE XXIV.

De la Rage.

LA rage ou l'hydrophobie eſt peu connue à Saint-Domingue, parce qu'il n'y a pas autant de chiens qu'en France, & que c'eſt principalement ces animaux qu'elle attaque Le peu qui en ont reſſenti les effets, ont ſouvent cauſé bien des malheurs & fait couler bien des larmes à l'humanité, par l'imprudence de leurs maîtres. Un ſeul trait rapporté, outre qu'il juſtifiera ce que nous venons d'avancer, confirmera encore ce que nous avons tant d'occaſions de dire de l'excès de ſécurité des habitans, & de l'aveuglement qui leur fait négliger les conſeils & les ſecours de l'utile pratique.

Un particulier, mon plus proche voiſin, m'appelle un ſoir après ſouper ; il étoit neuf heures ; je m'y rends ; on m'apporte un chien : je le vois : les ſymptômes m'épargnent un long examen.

Symptômes.

Cet animal, ſur ſes pieds, me regarde fixément. En vain ſon maître l'appelle, il n'a pas l'air de le reconnoître ; il ne veut ni manger, ni boire ; il fait quelques pas dans la chambre, court à l'effigie de la chandelle pour la mordre ; ſoudain il ſe replie ſur l'ombre de ſon propre corps, ſouvent la tête haute, d'un air hagard & l'œil pétillant & enflammé, il regarde le plancher avec une ſorte de menace.

Ce chien eſt enragé, dis-je à l'aſſemblée, ...ſi donc, il faut l'attacher. . . . . Vous badinez, monſieur ; & pour montrer combien ils tenoient à leur opinion, ils le careſſent & le manient à l'envi. J'en frémis en me rappellant les ſuites funeſtes de la rage, & les triſtes aventures auxquelles elle a ſi ſouvent donné lieu.

Cependant, déterminés ſans doute par la poſſibilité, ou voulant tout-à-fait mépriſer mon ſentiment, ils l'attachent le ſoir même, mais avec ſi peu de précaution, que le lendemain il s'élance avec furie hors de ſon gîte, & ſe précipite dans la rue

ſur un negre que ſon mauvais deſtin y conduiſit. Il lui déchire impitoyablement la main, & ne rentre que pour mordre le cheval dans l'écurie, & lui emporter la levre ſupérieure.

Appellé promptement pour voir le cheval, j'arrête l'hémorragie avec un bouton de feu; j'applique le ſeul onguent mercuriel jusqu'à l'entiere guériſon; je veux traiter l'animal intérieurement d'une maniere analogue aux dangers de la maladie. On s'obſtine à ſoutenir que le chien n'étoit pas enragé. Il n'auroit fallu rien moins que l'aveu de l'animal lui-même, pour les perſuader; peut-être encore auroient-ils pris cet aveu pour un effort du délire.

Ne pouvant la vaincre, je cede à l'obſtination; ſoixante jours s'écoulent dans la ſécurité la plus parfaite; mais quel étonnement, lorſque le negre, qui appartenoit à meſſieurs Royer & Duppé, commence à faire des extravagances. On l'attache, on le traite; mais de tous ces ſoins on n'a que le triſte avantage de prolonger de huit jours, plutôt ſon tourment que ſa vie; il meurt enfin dans toutes les horreurs de la

rage, avec les convulsions les plus effrayantes. Cette catastrophe arma la sévérité des officiers municipaux. Nul chien ne peut sortir sans être promptement assommé.

Ce fut alors que le maître du chien dépouillant enfin son fatal & coupable entêtement, me rendit justice, &me témoigna le plus grand regret de ne m'avoir pas cru. Heureux si son regret avoit pu tout effacer & tout remettre dans son premier état! Craignant avec raison que son cheval ne pérît, il me pria instamment de le traiter. Faisant céder les intérêts d'un amour-propre honnête & légitime, aux intérêts du bien public, je me transporte dans l'écurie où étoit l'animal.

Je le trouve triste, abattu, languissant; son œil est sans vivacité, sa paupiere appesantie & presque mourante, son ventre extrémement tendu & cordé; de sa bouche sort une écume ressemblant au blanc-d'œuf très-filé. Je cours lui préparer un remede pour le lendemain; le propriétaire vole à ma rencontre au point du jour & vient m'annoncer que le cheval n'a rien mangé pendant la nuit.

Je

Je trouvai en effet le fourrage encore dans le bac, l'animal ſans chaleur & ſans ce battement qui dénote qu'on reſpire encore ; l'écume couloit toujours de ſa bouche, ne ſouffroit aucune difficulté.

Avant d'adminiſtrer aucun remede, je commence par prévenir tout funeſte accident, par mettre un bon muſeau de cuir à l'animal, & après l'avoir fortement amarré, j'applique cinq ſétons, deux derriere les oreilles, un au poitrail, & deux aux cuiſſes.

Je ſaupoudre l'onguent que j'emploie, avec les poudres cantharides ; la ſuppuration s'établit.

Trois breuvages avec la poudre de vipere & la thériaque, ſont donnés dans trois jours. Depuis je ne fais boire à l'animal qu'une once de thériaque dans une bouteille de vin. Le lendemain du jour que j'entrepris la cure, je commençai les frictions mercurielles, & les ai continuées de deux en deux jours pendant l'eſpace de quinze jours.

J'avois mis l'animal à l'uſage de l'eau blanche ſiropée & mêlée de quelques

grains de sel marin ou de sel de nitre.

Je saupoudrois son manger de beaucoup d'antimoine.

Pendant le cours du traitement il a perdu absolument tout son poil.

Sa convalescence fut très-longue ; il est à-peu-près certain que s'il fût resté vingt-quatre heures de plus sans être traité, tous les secours fussent devenus inutiles. Le mal auroit pris tout l'empire qu'il lui eût fallu pour se rendre inaccessible aux efforts de l'art.

Traitement curatif.

Voici la recette du remede qui m'a toujours réussi. J'oserois presque en garantir l'effet ; le premier dont nous avons parlé au sujet du traitement de l'animal ci-dessus, entre en partie dans la composition de celui-ci :

Prenez :

Poudre de vipere.......... 8 onces.
Thériaque............... 3 *idem.*
Coquilles d'huitre en poudre. 3 *idem.*
Bouteilles de vin blanc...... 3.

Faites infuser le tout ensemble pendant

quelques heures. Partagez le réſidu en trois doſes, & donnez-en une chaque matin, l'animal étant à jeun.

Voici encore la recette d'un onguent qu'on peut ſuppléer à l'onguent mercuriel, quand on a des morſures à traiter ou des ſcarifications néceſſitées par les effets de la rage.

Si la plaie eſt conſidérable, prenez une bouteille d'eau de la Reine d'Hongrie, un gros chiffon de drap de laine ; faites-le brûler, réduiſez-le en poudre & le mettez dans la bouteille : après une infuſion de quelques heures, lavez-en la partie malade. Cette friction faite, j'ai ſouvent appliqué l'onguent mercuriel avec ſuccès.



CHAPITRE XXV.

Des Herbes malfaiſantes.

ON ne ſauroit prendre aſſez de précautions pour empêcher les animaux de manger des herbes malfaiſantes. Leurs effets n'ont que trop produit de faux jugemens, & ceux-ci que trop entraîné de cruautés.

Voici le détail des herbes malfaifantes que les animaux ſont le plus expoſés à manger.

Le *manioque* : c'eſt un poiſon qui fait enfler les animaux.

L'herbe à datre, ou à cradine, ou à julienne, la mal nommée, en un mot tous les ſimples laiteux & cauſtiques, nuiſent aux animaux; leurs ſucs âcres rongent & corrodent la membrane de l'eſtomac & des inteſtins. Ces herbes produiſent toujours des indigeſtions.

Traitement curatif.

Voici le remede qu'il faut employer :

Prenez & pilez une gouſſe d'ail dans un mortier, où vous repandez petit à petit un verre de vinaigre ; ajoutez-y une once de thériaque, & faites avaler le tout à l'animal ; c'eſt la doſe. On peut l'adminiſtrer trois à quatre fois dans l'eſpace de vingt-quatre heures, & l'augmenter ſi le cas l'exige.

Voici encore un contre-poiſon merveilleux, dont on peut ſe ſervir avec un égal ſuccès ſur les hommes comme ſur les animaux :

Prenez une ou deux onces de chaux vive & de la fleur de ſoufre, mettez-les dans deux pintes d'eau ; quelque tems après jettez cette même eau (la diſſolution des parties étant faite), remettez-y en la même quantité. La doſe, pour l'animal, eſt d'un verre ; on la diminue à proportion pour l'homme.



CHAPITRE XXVI.

Des Fractures.

POUR ne point parler de ces fractures dont tantôt la pure curioſité, & tantôt le deſir de m'inſtruire, me fit entreprendre la cure; pour ne rien dire des cochons, des cabris, des moutons, des volailles & des chiens que j'ai guéris; pour paſſer ſous ſilence la cure opérée d'une jeune perruche auſſi curieuſe pour ſon caquet & ſon joli babil, qu'aimable pour ſes manieres douces & flatteuſes; je ne rapporterai qu'un ſeul trait qui ſemble nous dire que plus le déſaſtre eſt grand, plus nous devons nous élever au-deſſus par la ſupériorité du courage. Arrêter l'édifice ſur le penchant de ſa ruine, ou s'enſevelir ſous ſes décombres, c'eſt l'effort glorieux d'un grand cœur.

D'ailleurs, les choſes ne ſont pas toujours auſſi perdues qu'on ſe l'imagine. Souvent la nature feint de s'anéantir; nous le croyons, nous en ſommes frappés, abattus.

Pour jouer notre crédulité ou notre foibleſſe, ſoudain elle ſe releve du ſein de ſes ruines. Ainſi les praticiens doivent tout ſe promettre juſqu'au dernier événement, & c'eſt ce qu'ils eurent l'injuſtice de blâmer en moi lorſqu'ils révoquerent en doute la cure que j'avois opérée d'une fracture conſidérable. Voici le fait.

Je fus appellé, dans le mois de Juin 1782, ſur une habitation du Limbé, dependant du Cap: un cheval magnifique s'étoit caſſé l'os du tibia. Je l'examine, la fracture ſe trouve en bec de flûte. Le cuir eſt percé comme d'un coup de raſoir; un bout de l'os s'eſt échappé à travers. Le tout remis dans ſon état naturel, je fis la ſuture.

Je fais cuire de la réſine, de la poix de Bourgogne & du brai de térébenthine, autant de l'un que de l'autre. J'en mets une couche ſur un morceau de toile forte dont j'entourai la partie affectée; j'avois eu la précaution de coudre à cette toile des liens pour l'attacher à la croupiere que j'avois miſe au moyen d'une ſangle. Pour la faire tenir droite ſur le dos, j'avois encore paſſé à l'autre cuiſſe un autre morceau de toile en

forme de culotte, avec un lien que j'attachois également à la croupiere. Au moyen de ces deux points d'appui, qui la tenoient dans un parfait équilibre, j'empêchois l'appareil de tomber. Il étoit déja soutenu par quelques éclisses, précisément sur la place.

J'avois déja fait la même opération en 1775, dans le mois d'Août, à Urdot, vallée d'Aspe, ma patrie, en Béarn, sur une jeune pouliche d'un riche particulier.

Mais celle-ci, que j'ai faite dans cette colonie en 1782, fut enfin crue véritable, quand on vit sur les affiches Américaines la lettre qui suit, & que l'incrédulité affectée des gens de l'art me força de faire imprimer.

« Vous me surprenez, Monsieur, en » m'apprenant que des habitans expérimen- » tés avoient soutenu qu'une bête cavaline » qui a une cuisse cassée étoit incurable, » & que le plus sage parti étoit de l'aban- » donner. Ils ont été, dites-vous, incré- » dules lorsque vous leur avez dit que » vous aviez guéri mon cheval qui avoit » une cuisse cassée; ils ont voulu parier » que ce n'étoit de votre part qu'une fausse

» allégation. Si mon atteſtation leur paroît » digne de foi, offrez-la & acceptez le » pari, vous gagnerez; je déclare bien ſu» rement que dans le tems que je demeu» rois ſur l'habitation de M. Pons, au Lim» bé, mon cheval s'étant caſſé une cuiſſe, » je vous fis appeller pour en entreprendre » la cure; que vous l'entreprîtes, & qu'au » bout de deux mois le cheval fut entiére» ment guéri ».

J'ai l'honneur d'être, &c. *Signé*, SALLENAVE.

CHAPITRE XXVII.

Polype à la trachée-artere.

QUAND l'intéreſſant & le merveilleux que réunit cette obſervation, & que lui ont avoué avec plaiſir pluſieurs perſonnes très-conſidérées pour leurs talens & leurs connoiſſances dans l'anatomie, la chirurgie & la médecine, ne ſolliciteroient pas ſa publicité, je me ferois une délicateſſe de la paſſer ſous ſilence,

crainte d'abuſer le public, qui ſe plait à ſuppoſer le ſavoir & l'impartialité dans les corps qui s'élevent dans ſon ſein ſous le titre conſolant d'académie, qui n'annonce rien moins que le foyer où s'allumera le flambeau qui doit éclairer l'humanité.

Un cabrouetier du Cap poſſédoit une mule depuis trois ans; elle en avoit dix; jamais on n'apperçut en elle le moindre ſymptôme de maladie; ſon embonpoint étoit à ſon période. On la ramene aux approches de la nuit; pas la plus petite altération dans ſon état brillant. Les fourrages lui ſont donnés avec les autres animaux. Elle mangeoit encore à dix heures du ſoir. Vers les quatre heures du matin on va la chercher pour les fonctions journalieres. Quelle ſurpriſe! on la trouve couchée, languiſſante & prête à mourir. On s'agite; on m'appelle: je vole, mais l'animal n'eſt déja plus quand je ſuis entré. Je lis dans tous les regards des ſoupçons de maléfice. Je m'empreſſe de les juſtifier, ou de les faire évanouir. J'ouvre l'animal, j'examine la poitrine & le bas-ventre; tous les viſceres ſont dans le meilleur état. Cependant

les poumons & le cœur, gorgés de ſang, piquent ma curioſité.

Suivant pas-à-pas les traces de cet engorgement, le biſtouri me conduit au canal aérien. J'y découvre un polype, de la groſſeur d'une orange, invétéré, très-cartilagineux & grené en dehors. Il devoit dater de loin, & n'être l'effet que d'une lente progreſſion. Le reſte de ce tuyau ſi eſſentiel à la vie étoit dans ſon état naturel ; on y voyoit ſeulement beaucoup d'écume très-blanche, d'où l'on doit conclure que l'animal n'eſt mort que de ſuffocation.

Me défiant de mes lumieres, je communiquai mes obſervations à des médecins & des chirurgiens que le ſavoir & de longues expériences ont rendu chers & recommandables à la colonie. Surpris de ce polype conſidérable, ils le jugerent des plus intéreſſans. Cependant le cercle des Philadelphes, à qui j'eus l'honneur d'en faire part, affecta de le mépriſer, prétextant que c'étoit un phénomene dont il ne pouvoit réſulter que des conſéquences fort inutiles.

Eh ! combien de phénomenes ne publie-t-on pas tous les jours ? Sont-ils plus utiles ?

D'ailleurs le ſage, le philoſophe, épris de l'amour du bien public & des ſciences, rejettera-t-il un phénomene qui nous montre de quoi la nature eſt capable, un phénomene qui nous apprend, à nous maîtres de l'art & praticiens, ſcrutateurs de la nature, combien nous devons être attentifs ſur la marche de cette motrice de tout être qui reſpire; un phénomene qui nous fait voir ſans obſcurité, ſans nuage, dans ces découvertes étonnantes que notre foibleſſe croyoit enveloppées d'ombres impénétrables; en un mot un phénomene de nature à pouvoir ſe reproduire, & qui n'a paſſé pour phénomene que parce qu'on ne l'avoit pas encore obſervé, & qui ceſſera de l'être par ſon renouvellement indubitable, ſi l'œil du praticien examine avec ſcrupule le cadavre qu'il ouvrira?

Et n'y eût-il dans ma découverte que le ſeul avantage de déchirer le bandeau fatal de la prévention, de faire revenir les eſprits de cet abſurde préjugé, pere de tant de cruautés, mon obſervation feroit-elle digne de mépris? Devroit-elle être, comme elle l'a été chez MM. les Philadelphes, marquée au coin de l'inutilité, & rejettée avec une inſultante indifférence?

CHAPITRE XXVIII.

De l'Opération de l'Œſophagotomie.

CHAQUE individu, quand il ſe produit dans la ſociété pour y remplir un rang, s'engage par un ſerment tacite à ne rien épargner pour ſe rendre utile. Le médecin, plus que tous les autres, doit s'impoſer cette loi. Il le fait réellement. La maligne & décourageante cenſure ne devroit donc pas être le prix de l'exacte obſervation d'un ſi louable engagement !

Mais le mérite fut-il jamais à l'abri de ſes traits ?

Je conviens que l'injuſtice eſt en quelque façon de néceſſité dans le monde. Cependant ces perſonnes qui, en vertu de leur profeſſion, ſont jalouſes & même glorieuſes qu'on leur ſuppoſe l'amour du bien public, ne devroient pas, au moins, s'avilir & ſe dégrader en ſe compromettant avec le vulgaire ignorant, toujours prompt à condamner ce qu'il ne comprend pas. Ce ne

ſont point mes intérêts que je plaide, mais ceux de la ſociété, qui perdra toujours, tant qu'on découragera ceux qui ſe dévouent à ſon utilité. La critique, au lieu de m'abattre, m'a couronné, puiſqu'elle m'a ſuppoſé du mérite, & qu'elle a cru trouver en moi quelque choſe digne de ſon attention.

En vain le chirurgien du roi s'eſt élevé contre ma prétention d'avoir le premier fait l'opération de l'œſophagotomie ſur un être vivant. Plus jaloux de citer que de raiſonner, mettant tout à contribution, en vain il a cru m'accabler ſous un tas d'autorités auſſi peu judicieuſes que frivoles. En vain il m'obſerve que mille auteurs ont parlé de l'œſophage, des corps étrangers qui s'y arrêtent, de la maniere d'en faire l'opération; il m'a plus ennuyé qu'inſtruit.

J'avois eu occaſion de lire les ouvrages dont il emprunte ſi ſervilement & ſi mal-à-propos l'autorité. Les mémoires de l'académie royale de chirurgie, le dictionnaire de chirurgie, & pluſieurs autres ouvrages, après une énumération de faits, tracent la route, décrivent le plan de con-

duite de l'opération de l'œſophagotomie. Le chirurgien d'Angerville n'a pas manqué d'enrichir ſa théorie d'un ſi beau paſſage dans ſa réfutation.

Un échantillon d'anatomie bien ou mal-à-propos, rien de plus impoſant. C'eſt l'ordinaire piédeſtal du charlataniſme ; & c'eſt de ce point qu'a brillé notre critique ; cependant l'éclat de ſes rayons n'a pu m'éblouir aſſez pour ne pas m'appercevoir de la fauſſeté de ſon érudition & du choix peu judicieux qu'il fait des écrivains relativement à mon opération. Ses *atqui*, bâtis ſur un ſable mouvant, n'ont pu épargner leur chute à ſes *ergo*.

Pour preuve de ce que j'avance, ouvrons les livres qui traitent des corps étrangers dans l'œſophage ; les mémoires de l'académie royale de chirurgie, par l'étendue qu'ils donnent à ce qui ſe rapporte à l'œſophage, nous annoncent l'intérêt que cette partie délicate inſpiroit à l'écrivain ; ils ſont donc, ils doivent donc être les dépoſitaires de tous les accidens, de tous les périls relatifs à l'œſophage, de tous les moyens de l'*en*

garantir. Cependant qu'y trouve-t-on? Des exemples amoncelés qui n'annoncent autre chose que la réflexion & la combinaison, qui sont les fondemens de toutes opérations méthodiques.

Ici c'est la rage d'un furibond, le désespoir d'un frénétique. Ennuyé d'une vie pour lui désormais insupportable & odieuse, il s'arme d'un fer homicide, & s'attaque à l'œsophage, cette partie si essentielle & si délicate dans tout être qui respire. Etincelant de colere, il coupe la trame de ses jours, il se déchire, le sang coule. Soit foiblesse, soit espece de rage, le suicide voit tomber le fer de ses mains défaillantes, il succombe attendant l'heure de son trépas.

Mais un heureux hasard veut qu'on le secoure à propos : des portes de la mort, on le rappelle à la vie, *& voilà l'opération de l'œsophagotomie.*

Là, c'est un assassin embusqué dans l'épaisseur d'un bois ; un Cacus qui attend le voyageur pécunieux ; l'heure sonne, & il se précipite sur la victime, & pour l'immoler

moler plus ſurement, il lui donne du poignard dans la partie par laquelle il croit hâter ſon trépas.

Un génie propice vient rendre le malheureux à la lumiere, *& voilà l'opération de l'œſophagotomie.*

Exemples merveilleux & bien dignes d'être cités ou donnés à entendre! falloit-il donc que je vous euſſe ignorés! mon deſtin vouloit-il donc que je n'en euſſe connoiſſance qu'après ma téméraire démarche! tout ſubit l'arrêt de ſon étoile, tout eſt bercé à la merci de ſon caprice & de ſa fantaiſie.

J'ai encore lu dans un autre ouvrage un trait pour le moins auſſi capable de me confondre. Le praticien appellé pour des animaux malades, s'arme du biſtouri; que va-t-il faire? extirper une tumeur charboneuſe au col d'un quadrupede. L'opération répond à la dextérité de la main; on donne un breuvage, mais, ô ſurpriſe! il s'écoule par la plaie! l'œſophage eſt ouvert! quel malheur! mais non; quel bonheur que le haſard ait fait dans cette circonſtance ce

qu'on a droit d'exiger de la prudence, du ſavoir & de la réflexion ! *& voilà l'opération de l'œſophagotomie.*

Siécle philoſophe ! ſiécle judicieux ! tes héros ſauroient-ils être enſevelis dans les ombres d'un odieux oubli ? Non, ſur le char de la gloire, couronnés de lauriers, vous irez à l'immortalité. Enfans de l'érudition & du profond ſavoir ! l'impartialité qui regne dans vos écrits, les vues éloignées de la baſſe jalouſie qu'on y voit reſpirer de toutes parts, tout vous aſſure nos hommages, tout ſollicite en votre faveur notre encens & nos autels.

Qui les mérite mieux en effet ? Pour moi, peu jaloux de la gloire qui couronne la déraiſon, je lui préfere la honte de parler juſte & d'accord avec le bon ſens. Une opération réfléchie & combinée, ſuivie du ſuccès le plus complet, frondée, par tous ces motifs, par la cenſure la plus inconſéquente & la plus abſurde, ne pourra que me flatter & me faire honneur. En voici l'hiſtoire, elle ne confirme pas peu cette vérité, qu'une émulation nourrie & fortifiée

contribue beaucoup à reculer les bornes de l'art & à agrandir la ſphere des connoiſſances.

Dès le commencement de l'année 1782, appellé ſur l'habitation de M. Bouſſoumat, prévôt de maréchauſſée dans le département du Cap ; on me préſente une vache qui avoit avalé une groſſe orange verte, arrétée à l'œſophage ; l'animal ne pouvoit reſpirer, ſes yeux convulſifs, égarés, ſa tête penchée & défaillante, l'enflure conſidérable de toût ſon corps, l'écume qui ſortoit en quantité de ſes narines & de ſa bouche, tout m'annonce le plus prochain trépas. Comme un général qui ne brille jamais d'un plus bel éclat que quand tout ſemble déſeſpéré, je ſaute deſſus mon cheval, & m'armant promptement du biſtouri, je vois l'ennemi, & le combats. Je fais, du côté gauche, au tégument, une inciſion longitudinale de quatre pouces, & vais chercher l'œſophage derriere la trachée-artere, évitant ſagement la jugulaire & les arteres, pour ne pas cauſer une hémorragie mortelle. Parvenu à l'œſophage, je fais remonter l'orange & je l'inciſe de la même ma-

niere que le tégument. L'inciſion eſt à peine faite que le corps étranger s'élance en-dehors, précipité ſans doute par la violence des vents qui, n'ayant pu ſe faire jour à travers le canal bouché, avoient cauſé à l'animal l'enflure conſidérable de tout ſon corps. On les voyoit en effet s'échapper à grand bruit à la ſuite de l'orange. La vache, que la douleur avoit forcée de ſe coucher, & devant qui on voyoit pour le moins deux ſeaux d'écume, ſe releva ſoudain après l'œſophage dégagé.

On ne ſauroit exprimer la ſurpriſe ou plutôt le raviſſement des ſpectateurs nombreux & qualifiés que la curioſité avoit attirés ce jour-là chez M. Bouſſoumat. Je leur montre l'orange, ils la voient, & doutent encore qu'elle ſoit ſortie; ils la touchent; enfin ils reſtent perſuadés, & me complimentent à l'envi, & ſur mon ſuccès, & ſur ma dextérité. Mon air décidé, au moment de cette périlleuſe opération, avoit forcé M. Bouſſoumat à rentrer. Mais bientôt le murmure de l'aſſemblée le rappelle; ne doutant plus, à la joie qui brille dans tous les regards, du ſuccès de mon entrepriſe,

il me félicite & s'applaudit de la confiance qu'il m'a donnée. Mais ſa naturelle ſenſibilité ne put ſe contenir dans des bornes auſſi étroites ; il veut que ſa reconnoiſſance ait autant de publicité que mon opération, comme je le dirai en ſon lieu.

Cependant, malgré l'effort de l'orange, précipitée par la violence du vent, les levres formées par l'inciſion au tégument & à l'œſophage, ſe rejoignant d'elles mêmes, je les traitai comme une plaie ſimple. Je tenais le col enveloppé avec un gros linge, afin que l'air ne causât aucune irritation. J'établis un ſéton au fanon, pour y attirer une partie des humeurs qui devoient naturellement s'engendrer à l'œſophage, dont il favoriſa grandement la guériſon par l'abondante matiere qui en ſortit ; je l'y ai laiſſé juſqu'à ce que la cicatrice fut entiérement formée, ce qui ſe fit au bout de quelques jours. A la faveur des petits trous qui reſtoient ſur le tégument au commencement de la formation de la cicatrice, j'injectais au-dedans, au moyen d'une petite ſeringue, de la teinture de myrrhe & d'aloès, pour prévenir la gangrene ; après

deux mois de traitement, l'animal se trouva parfaitement guéri. Je l'avois mis à certain régime pendant le mois philosophe.

Je ne lui donnois pour toute nourriture qu'une espece de bouillie faite avec de la farine & de l'eau. Dans le principe, je la lui faisois avaler au moyen d'une corne, parce qu'il ne vouloit ni boire ni manger; j'y mêlais un peu de vinaigre & de sirop; il avoit continuellement devant lui une baille d'eau, où je jettois quelque peu de sel de nitre; par intervalle je lui donnois quelques bouteilles d'eau de goudron; sur la fin des quarante jours je hasardai de lui faire manger des herbes; je choisissois les plus tendres, les hachois, & les lui jettois poignée par poignée. Comme il les prenoit avec la derniere voracité, on jugea ma précaution sage & indispensable pour éviter que la plaie, qui ne laissoit déja plus épancher que très-peu d'eau, fût irritée, ce qui auroit pu faire évanouir les espérances de guérison qu'avoit déja conçu le propriétaire, & me priver moi-même de l'avantage de les avoir justifiées. On observa cette prudente conduite pendant huit jours. In-

ſenſiblement la cicatrice ſe forma de maniere à faire douter ſi l'opération avoit jamais été faite ſur cette vache. L'embonpoint que la longue diette avoit un peu altéré, revint à l'animal, qui ne mourut que dans une extrême vieilleſſe, après avoir payé de deux jolis veaux les alarmes de ſon maître.

Dans le principe, quoique ravi de mon opération, M. Bouſſoumat n'oſoit cependant pas s'en promettre tout-à-fait le ſuccès : l'eau qui s'échappoit par les petits trous que laiſſoit la cicatrice naiſſante, diminuoit ſa confiance, & le jettoit dans l'incertitude. Je le raſſurai de mon mieux; le denouement juſtifia ma garantie. Sentant ſa reconnoiſſance redoubler, M. Bouſſoumat profita de l'occaſion de m'appeller au ſujet d'une autre vache, pour m'écrire la lettre flatteuſe que je copie ici, & que la jalouſie de quelques envieux me força de rendre publique pour leur honte & leur déſeſpoir.

« Monſieur, je vous prie de vous tranſ-
» porter ſur mon habitation, pour y voir
» une de mes vaches qui a été bleſſée au bois.

» Quoique la blessure soit considérable, je
» me flatte que par le secours de votre art
» elle sera bientôt guérie. L'opération que
» vous avez faite sur celle qui avoit avalé
» une grosse orange verte, arrêtée à l'œso-
» phage, m'inspire la plus grande con-
» fiance. J'ai d'abord frémi en vous voyant
» faire une large incision au col de cette
» vache pour en retirer le corps étranger
» qui n'auroit pas tardé à l'étouffer; mais
» j'ai été rassuré presqu'aussitôt par l'heu-
» reux succès dont cette opération fut sui-
» vie, & je dois dire à votre louange,
» qu'ayant eu occasion d'en parler en pré-
» sence de plusieurs personnes instruites,
» elles ont d'autant plus admiré votre dex-
» térité, qu'il n'y a pas, m'a-t-on *dit*,
» d'exemple d'une pareille opération, &
» qu'on ne connoît d'autre maniere de
» guérir ces sortes d'accidens qu'en pous-
» sant le corps étranger dans l'estomac, ce
» qui ne réussit pas toujours, & ce qui étoit
» impraticable sur ma vache, à cause de
» l'extrême grosseur de l'orange.

» Je suis, &c. *Signé*, BOUSSOUMAT ».

J'ai fait la même opération dans le mois de Janvier 1786. M. ** m'appelle ſur ſon habitation ; je le trouve qui m'attendoit à la barriere. Nous avançons, & pendant ce tems il me dit qu'une de ſes vaches étant attaquée de tranchées venteuſes, on lui avoit donné un grand nombre de lavemens ; qu'elle faiſoit des efforts violens & cruels ; qu'enfin ils étoient parvenus à lui ménager une ſituation tranquille au moyen d'un lavement fait avec la feuille de l'arbuſte de coton ; j'applaudis à tous ces ſoins, à condition qu'ils auroient été pris à propos. C'eſt ainſi que je m'en expliquai. Enfin nous arrivons : je vois la vache : tout en elle m'annonce autre choſe que des tranchées.

« Je ſuis bien trompé, dis-je à M. **, » ſi cette vache, comme celle de M. Bouſſoumat, n'a pas une orange arrêtée dans » l'œſophage ». L'écume, l'enflure de tout le corps ſembloient me le confirmer. Je promene ma main ſous le col ; le tact me ſuffit. Je prends mon biſtouri. « Peut-être ne » me donnera-t-elle pas le tems d'opérer, » dis-je à M. **. » En même tems je fais

l'inciſion, & l'orange s'élance précipitamment. Tous les ſpectateurs ſurpris reſtent muets, ils eſperent. Mais la vache, ſans prendre congé de perſonne, paſſe à une ſituation plus tranquille que celle qu'on venoit, il n'y a qu'un inſtant, de lui ménager au moyen du lavement avec la feuille de l'arbuſte à coton. Elle expire n'ayant pas été opérée aſſez tôt Les violens efforts qu'elle avoit faits pour ſe dégager de ce corps étranger l'avoient épuiſée, abattue & miſe abſolument ſans force. M. * * en convient avec moi, & me donne mille éloges ſur mon ſuccès & ma dextérité.

Voilà pourtant des opérations ſur des êtres vivans, que n'ont pas rougi de combattre des gens plus intéreſſés que tous autres à faire triompher le talent & l'émulation ſur les ruines de la baſſe jalouſie abattue & frémiſſante ſous le coup qui l'a frappée.



CHAPITRE XXIX.

De la funeste Influence du Préjugé.

Ce fut en 1777, que je débarquai sur ces rivages ; une mortalité sur les animaux y faisoit les ravages les plus désolans ; des morts aussi cruelles qu'imprévues prêtoient aux interprétations les plus inconséquentes. Armés du préjugé, tous les regards sembloient accuser le maléfice ; un bruit sourd, des rumeurs semblables à celles qui préludent à l'explosion d'un peuple mutiné qui se souleve, des mots obscurs qu'on sembloit craindre de hasarder, tout annonçoit que l'irréflexion & la précipitation ne ramenoient pas le désastre à son vrai principe.

Enfin, on se dépouilla de cette espece de timidité qui trembloit d'aventurer un jugement. Tout le monde rouloit ces idées sinistres dans l'esprit, tout le monde les balbutioit, personne n'osoit les découvrir distinctement. Mais forcés par la multipli-

cité des pertes, les opinions hauſſerent enfin la voix : j'en fus d'autant plus pénétré de douleur, qu'une foule d'habitans voulurent me compromettre dans leur préjugé, qu'ils exigerent de moi, comme maître de l'art, des certificats qui confirmaſſent leur aſſertion & fiſſent preuve contre la malice des negres.

Trop ami de l'humanité pour la condamner ſans connoiſſance de cauſe, trop jaloux des titres qui caractériſent la prudence, & la probité, je perſiſtai dans mon refus, & cherchai le flambeau qui pouvoit diſſiper les ténebres d'une erreur d'autant plus funeſte qu'elle étoit preſque généralement adoptée. L'honnêteté de ma conduite me mérita de perdre pluſieurs pratiques très-conſidérables. Comme je n'en fus pas ému, j'en trouvai plus doux le plaiſir de leur retour & de leur vive reconnoiſſance. Fondé ſur mille obſervations faites en France & dans la fameuſe ville de Saragoſſe en Eſpagne, fortifié par le paralelle que j'en fis avec la maladie qui dévaſtoit Saint-Domingue, je vins à bout de faire revenir d'autres habitans de leur aveugle préten-

tion. Je dévoilerai dans ſon lieu ſur quel point elle ſe fondoit. Quant à cet heureux retour, je le regarderois pour peu de choſe, ſi ma fermeté n'avoit produit les plus heureux effets en détruiſant des ſoupçons dont les ſuites auroient pu être très-funeſtes.

Eclairés par les lumieres de la théorie & de l'expérience, ou ſuppoſés tels, les gens de l'art ſont comme aſſurés d'être toujours crus. Combien doivent-ils donc plus ſe le promettre quand leurs opinions ſont conformes à celles du public? Celui-ci tient pour le maléfice, ceux-là l'y confirment; on diſcourt, ils appuient; les propos paſſent de bouche en bouche, ils deviennent plus intéreſſans & plus perſuaſifs, parce que le merveilleux s'y mêle & s'accroît. Un tel negre vient d'être pris; on en parle; on l'accuſe; c'eſt le malfaiteur, il n'eſt pas douteux. Je n'en ſerois pas ſurpris, dit un tiers; j'ai remarqué dans l'ouverture d'un de mes animaux qu'il avoit l'eſtomac rouge. Le maléfice regne par-tout.

Quelle erreur! diſois-je en moi-même; j'étois donc obligé de traiter de maléfice cette même obſervation que j'ai faite mille

fois en France dans cette cruelle épizootie qui déſoloit la Gaſcogne en 1774, & pour laquelle je fus employé par la commiſſion du patriotique M. de Ciſt, ſubdélégué de l'intendance de Guienne dans le département de Marſan. Il n'y avoit pas de negres, on ne pouvoit pás accuſer les blancs, puiſque c'eût été les ſuppoſer ennemis de leurs propres intérêts. D'où venoit donc le phénomene? du pouvoir de quelques génies ſylphes? d'un de ces eſprits élémentaires de l'air? Ah! le maléfice giſſoit dans le mal!

Je ne diſconviens cependant pas qu'il ne puiſſe y avoir des empoiſonnemens. Convaincu de la malice dont un negre eſt capable, connoiſſant à fond ſon caractere tyrannique & barbare, ce cœur qui ne reſpire qu'après l'inſtant où rompant ſa chaîne, briſant ſes fers, il pourra nous faire gémir dans les horreurs de l'eſclavage, je ſuis prêt à tout croire, je ſuis prêt à tout imaginer ſur leur compte. Mais ce ne ſera jamais légérement, ce ne ſera jamais ſans avoir préalablement cherché, analyſé & diſcuté. Quand les ouvertures multipliées

des cadavres, quand les recherches ſoigneuſes & exactes ne m'auront fourni aucun éclairciſſement ſur les cauſes & la nature de la maladie, quand au contraire elles n'auront offert à mes regards attentifs que les traces cruelles d'un poiſon deſtructeur, alors le negre ſera coupable, alors il méritera d'être puni, alors le dernier & le plus cruel ſupplice devra être le prix de ſa méchanceté.

Mais, hélas! par je ne ſais quelle fatalité qui nous rends cruels tandis que nous croyons voler à l'immortalité ſur les pas d'une action louable, on n'attend, on ne cherche, on ne penſe pas même à chercher tous ces ſignes, toutes ces indications ſi capables de rendre nos jugemens équitables & de les dépouiller de toute apparence de témérité; on ſe précipite; on n'écoute rien.

Rien ne ſe ſeroit mieux juſtifié ſi quelqu'un de ces partiſans du préjugé, ignorant la cauſe de la mort du ſuperbe cheval de M. de Soulage, n'eût vu que ſon eſtomac. Voici le fait.

Ce cheval, partant pour le pâturage, ſe

laisse tomber sur une falaise, il se casse la huitieme vertebre du dos & trois côtes. J'en fais l'ouverture en qualité de maréchal expert du régiment de Belzunce & de Condé. M. de Soulage, capitaine de cavalerie, étoit présent, escorté de quatre dragons. L'embonpoint de l'animal étoit à son période ; l'intérieur du mécanisme n'offre rien que de sain & de naturel ; j'évacue l'estomac, la membrane est semée de diverses taches noires ; j'en fus d'autant moins surpris, que j'avois plusieurs fois observé la même chose. Observées seules par un enfant du préjugé, ces taches noires auroient suffi pour faire conclure que le cheval étoit mort de poison donné à dessein.

Cependant ces taches noires n'étoient que l'effet de certaines herbes caustiques que l'animal avoit mangées.

Je suis d'autant plus persuadé que ces taches noires auroient donné lieu à des idées de poison, que l'opinion des partisans du préjugé n'étoit fondée que sur de pareilles observations : en ayant en effet trouvé par l'ouverture de plusieurs qu'ils croyoient empoisonnés, ils ont prétendu que pour

exécuter

exécuter leurs noirs deſſeins, leurs projets ténébreux. Les negres faiſoient uſage de la canne de madère & de la feuille de guebée, univerſellement regardées pour un poiſon ſubtil : j'ai voulu m'aſſurer de la vérité du fait, & n'ai pas à cet égard balancé à ſacrifier deux chevaux & deux mulets.

Suivant en tout la manœuvre que le préjugé prêtoit aux negres, j'ai broyé de ces cannes & de ces feuilles; les délayant avec du ſirop & de l'eau, je les faiſois manger au quadrupede, en forme de ſoupe, deux fois par jour, durant une huitaine; au bout de ce tems, ne voyant encore aucun effet qui prouvât en faveur du préjugé, j'ai exprimé le jus de ces végétaux, & en ai fait boire à la fois la valeur de quatre verres ſans autre choſe avec ; j'en ai copieuſement injecté par les narines, par les oreilles & par le fondement, pendant quatre jours ſoir & matin; je n'ai obſervé aucune altération dans l'individu, pendant près de deux mois que je l'ai nourri en partie de ces ſubſtances.

Pour me conformer en tout à la prétendue conduite des negres, j'ai trempé les

piquans des épingles dans le jus de ces mêmes végétaux ; j'en ai percé l'animal, j'en ai même injecté dans ces plaies faites exprès ; rien n'a paru, rien n'a dénoté, dans ces végétaux, les propriétés malfaiſantes qu'on leur attribue. Pour mieux juſtifier mes expériences, j'ai aſſommé ces quatre animaux, & les ai ouverts en préſence du chirurgien-major du régiment de Touraine, du médecin d'Azile & du chirurgien Monaix, que j'avois priés d'aſſiſter à une expérience ſi intéreſſante ſous tous les rapports. Auſſi attentifs à me ſuivre dans mon opération, que j'étois ardent à chercher & à ſcruter, l'ouverture ne nous a encore rien montré qui prouvât en faveur du tyrannique préjugé.

Il ne s'enſuit cependant pas que c'eſt à tort qu'on ſoupçonne les negres de faire périr nos animaux, de ruiner cette partie de nos richeſſes au moyen du poiſon ; mais il s'enſuit qu'on devroit moins ſe précipiter dans ſes jugemens, & analyſer mieux & avec plus d'attention & plus d'exactitude. Si les gens de l'art, dans l'affaire criminelle intentée en 1774, ſur la dénoncia-

tion faite par le ſupérieur de l'hôpital de la Charité, à l'occaſion des pertes conſidérables d'animaux qu'ils faiſoient ſur leurs habitations de la Petite-Anſe; ſi les gens de l'art s'étoient aviſés de décompoſer & d'analyſer le chocolat qu'on diſoit être le ſeul poiſon employé par les negres ſoupçonnés, ſurpris & arrêtés, cette affaire, dans la délibération, n'auroit pas eu le dénouement que La Fontaine nous obſerve d'une maniere ſi naturelle dans ſon conſeil des rats.

CHAPITRE XXX.

Préſervatif pour les Animaux.

S'IL eſt vrai que les animaux, ſur-tout à Saint-Dominque, ſoient une partie conſidérable de nos richeſſes, enviſagés ſous le double point de vue du prix d'acquiſition & du ſervice, rien ne doit donc nous paroître coûteux & pénible pour la conſervation de leur ſanté; nous devons donc encore moins en négliger les moyens quand

ils n'entraînent ni dépenſe ni fatigue après eux ; tels ſont les avantages qu'on a droit de ſe promettre ſur le préſervatif que je propoſe pour être donné tous les mois aux animaux. C'eſt une eſpece de vinaigre des quatre voleurs. Il a mille excellentes vertus que pourront viſiblement nous faire connoître les propriétés des ſimples qui le compoſent. Les voici :

Le petit baume ou menthe,
La ſauge,
Le petit & le grand flambaſſin :
L'herbe à Bandôme,
Le baſilic.

De chacune on prend une poignée, qu'on met dans une pomponelle enſemble avec une bouteille de vinaigre. On laiſſe infuſer le tout pendant deux ou trois jours dans le fumier de cheval, ou bien au ſoleil ; puis on coule pour s'en ſervir au beſoin. Les moutons & les cochons peuvent en prendre comme le cheval & le mulet ; la doſe pour chaque animal eſt depuis un verre à liqueur juſqu'à un demi-gobelet ordinaire. On le fait boire, ou tout pur, ou dans l'eau mêlée de ſirop.

Des préſervatifs, nous allons en indiquer une foule, crainte que nous bornant à un ſeul, nous ne jettions dans l'embarras.

L'eau de goudron donnée tous les huit jours, à la doſe d'une bouteille, eſt un excellent antiputride & rafraîchiſſant.

On peut faire une tiſanne avec la chicorée ſauvage, ou prendre deux pintes d'eau de riz; dans l'un ou l'autre, on met une once de nitre, un gros de camphre diſſous dans un demi-gros d'eſprit vitriolique; on en donne deux ou trois fois tous les mois à la doſe d'une ou deux bouteilles, conformément à la complexion plus ou moins forte de l'animal.

La tiſanne avec l'aloès eſt excellente & peut très-bien répondre à l'idée d'un préſervatif. On prend une branche de cet arbuſte, on la dépouille de ſa premiere peau; après l'avoir concaſſée, on la met dans une pinte & demie d'eau qu'on laiſſe bouillir juſqu'à la réduction d'une bouteille, qui eſt la doſe du gros quadrupede; pour le menu bétail, on le réduit à la moitié.

On fait encore une décoction de feuilles ou d'écorces d'orangers ou de citroniers, ou

de petit baume ; on y met deux ou trois gros de quinquina, autant de camphre diſſous dans un peu de taffia ou d'eſprit-de-vin. On en donne depuis une demie juſqu'à une bouteille, deux ou trois fois par mois.

De tous ces préſervatifs, également capables de remplir notre objet, on peut choiſir celui le plus à portée. Quand les doſes ne feroient pas indiquées, on connoît aſſez tout ce qui entre dans la compoſition, pour ſavoir ce qu'on en peut donner à chaque individu, en ſe conformant à l'âge, à la force, à la grandeur & à l'eſpece des quadrupedes.

Comme le préſervatif ne conſiſte pas ſeulement dans tous ces breuvages indiqués, nous allons donner tout ce qui peut concourir à leur heureux effet. Je ſens bien que je fais bâiller, & qu'on ſouhaiteroit que je fiſſe grace de ce dernier extrait de ma pharmacie ; mais je ne puis m'y réſoudre, je veux être utile, au danger de déplaire. J'ai tous les titres contre moi, je ne vais expoſer que des vérités triviales. Cependant peut-il être honteux de réveiller des avantages

qu'on oublie ? la nouveauté auroit-elle ſeule le droit de nous être profitable ?

Journellement on peut ſaturer la boiſſon de l'animal avec le vinaigre de vin, ou celui de canne. L'animal doit être réguliérement broſſé, pour lui ôter cette craſſe dont il ne peut manquer de ſe charger dans l'action des travaux, & qui ne peut que lui être funeſte. De tems en tems on lui donne des lavemens avec une décoction de raquette, ou de guimauve du pays, ou de gombeau, ou bien encore d'eau de ſavon.

Les fumigations ſont de toute néceſſité : on peut les faire au moyen d'une décoction d'herbes aromatiques, ou de ſucre brut, ou de la fleur de ſoufre, ou du camphre. On fait humer à l'animal la vapeur du premier ; on met les autres ſur un braſier, & le quadrupede en reſpire la vapeur. Le goudron peut encore leur être ſuppléé. Il eſt dans un ſeau diſtingué pour cela ; quand on veut fumiger, on y jette un morceau de fer chaud ou un petit boulet de canon.

Rien de plus propre que ces fumigations pour dégager le cerveau de la trop grande abondance des humeurs.

La même opération doit se faire dans les écuries pour en corriger & renouveller l'atmosphere ; cette fumigation s'entretient un jour chaque mois. Pour ne rien déranger dans l'économie des choses, on profite du jour de l'absence des troupeaux.

Le préservatif se donne trois jours de suite dans chaque mois. Le lendemain, après son administration, on purge l'animal. Voici la recette :

Prenez deux ou trois onces de séné du pays, laissez-les infuser deux ou trois heures dans une demi-bouteille d'eau bouillante. Après cette infusion, passez le résidu dans un linge en l'exprimant. Ajoutez-y une once d'aloès du pays. Observez que tout soit bien dissous, que l'animal n'ait rien mangé, & qu'il ne prenne rien que cinq à six heures après la purgation.



CHAPITRE XXXI.

Des Inſtrumens pour opérer.

Les maladies ſont décrites, leurs ſymptômes & leurs cauſes indiqués ; par-tout le remede ſuit l'hiſtoire du mal. Reſte maintenant à faciliter les opérations de la main. La dextérité n'eſt pas en mon pouvoir, je ne puis en diſpoſer. Ceux qui la reçurent en apanage des mains de la nature, la mettront en exercice. La pratique la donnera peut-être aux autres. Pour moi, je vais eſquiſſer les inſtrumens de l'uſage le plus ordinaire, rangés en ordre ; les caracteres alphabétiques les indiqueront dans la planche ; il y aura ſur ceux qui l'exigeront, une réflexion préliminaire.

Flammes : fig. *a*. Tout le monde ſait qu'elles ne ſont conſacrées que pour ouvrir les veines, diminuer la trop grande abondance du ſang, ou ralentir ſon action enflammée.

Aiguilles à ſéton : il y en a de deux eſpeces : la premiere, fig. *b*, qui eſt la plus

petite, sert à l'établissement des sétons ordinaires : on emploie l'autre, fig. *c*, dans les opérations extraordinaires relatives à son objet ; par exemple, dans le mal de garot, où le séton doit être un peu plus grand ; en un mot, dans tous les cas où le praticien le juge nécessaire.

Bistouris. Nous en avons de deux sortes : le premier, fig. *d*, sert pour les opérations qui doivent se faire de la pointe de l'instrument ; les cas sont assez communs : l'usage de l'autre, fig. *e*, est de couper les excroissances, de raser les petites tumeurs, & découvrir les considérables à côtes de melon ; il sert encore dans toutes les incisions quelconques.

Scalpel : fig. *f.* Il est destiné pour les dissections.

Boutoir : fig. *g.* Personne n'ignore son emploi, qui est de nettoyer le pied, couper les parties superflues de sa fourchette, & disposer la partie à l'intention de celui qui ferre.

Tricoises : fig. *h.* Avec elles on sonde le pied, pour y chercher la sensibilité dans les occasions : on arrache les cloux & tous les corps étrangers.

Leve-ſole : fig. *i.* Son nom indique ſa deſtination.

Rénette : fig. *j.* On s'en ſert pour chercher le foyer dans les occaſions où le pied eſt malade, ſans qu'il en paroiſſe rien que le boitement. Elle eſt encore d'un très-grand uſage pour deſſoler le pied.

Fers à feu : fig. *k.* Le praticien en uſe pour mettre le feu aux jambes & ſur toutes les parties du corps, ſuivant l'exigence des cas.

Boutons à feu : fig. *l.* Cautériſer, brûler une tumeur, un bouton, faciliter l'établiſſement de la ſuppuration, arrêter les hémorragies, tel eſt leur objet & leur emploi.

Padanes : il y en a de deux eſpeces : le premier, fig. *m*, ſert pour viſiter la bouche des animaux, & faciliter toutes les opérations relatives à cette partie.

L'autre, fig. *n*, ſert à faire avaler quelques breuvages. Quelque fougueux que ſoit l'animal, retenu par l'inſtrument, il eſt forcé de ſe rendre. Cette méthode eſt préférable, à tous égards, à celle de précipiter & d'abattre le quadrupede. Par ſon moyen

on évite les funeſtes accidens que doivent nous faire crainte la chute peſante & maſſive, les efforts violens & cruels du quadrupede. Ce padane s'attache à un poteau, comme on le verra dans la planche; ou bien à un mur, avec les mêmes circonſtances. Dans tous les cas on a ſoin d'amarrer l'animal pour le maîtriſer plus à ſon gré.

Corne: fig. *o*. Sous pluſieurs rapports elle eſt préférable à la bouteille. Un haſard peut faire que le padane échappe de la bouche de l'animal: avec quelque violence qu'il ſerre tout-à-coup les dents, la corne réſiſtera; la bouteille ſe briſeroit; les morceaux pourroient tomber dans l'œſophage & le déchirer, de maniere que ce qui devoit ſoulager l'animal, ne feroit qu'augmenter ſon mal & être pour lui un ſurcroît de douleur.



CHAPITRE XXXII.

Analyse des Observations qui entrent dans le corps de l'Ouvrage.

QUELQUE attention que j'aie eu de ne rapporter, autant que je l'ai pu, que des observations que j'avois faites moi-même, & que j'aie mis dans leur exposition toute la clarté dont elle étoit susceptible, je crains cependant que par leur multiplicité elles aient échappé de la mémoire de mes lecteurs; je crois donc de mon devoir de lui en donner ici une analyse raisonnée, & la plus succinte qu'il me sera possible.

24 Février 1779, *N°. 2 des Affiches Américaines.*

Lettre à M. Lethan, docteur en médecine, auteur des gazettes de santé.

Tout y roule sur la vétérinaire. Ce médecin venoit de donner, en forme de mémoire, la généalogie des maladies des bestiaux & l'origine de l'épizootie régnante

à Saint-Domingue : je crus devoir y prendre un intérêt, & répondre par une lettre à la bonté & à la solidité de plusieurs de ses observations. A la faveur de mon expérience, je comparois cette prétendue épizootie avec celle pour laquelle je fus juridiquement proposé en 1774, aux environs du Mont-de-Marsan, par ordre du sage & patriotique M. de Sist, subdélégué dans les départemens de Marsan : j'y rapprochois les divers rapports que j'avois cru devoir établir le parfait paralelle ; j'y faisois la peinture de l'état intérieur de l'animal ; on pourra la voir répétée dans le chap. XII de la seconde partie.

D'après la lecture de mon premier chapitre sur le préjugé, on sera sans doute surpris que je dise au médecin Lethan, qu'on ne pouvoit penser autrement que lui sur l'origine de l'épizootie régnante.

OBJECTION.

Vous prétendrez, va-t-on me dire, que les épizooties ont lieu à Saint-Domingue, & vous venez afficher aujourd'hui que vous n'en avez jamais vu, depuis neuf ans que vous

habitez la colonie? Quel fond faut-il donc faire ſur vos diſcours? A quoi doit-on donc s'en tenir? Soyez au moins un peu plus d'accord avec vous-même.

Je le ſuis, quoique j'aie pu mériter un ſi juſte reproche. La jeuneſſe, plutôt que l'erreur, m'avoit ſéduit; j'avois donné, comme font tant d'autres, mon ſentiment en faveur d'une choſe que je n'avois pas aſſez approfondie; je ne ſaurois dire le motif qui me fit agir dans cette occaſion. L'amour-propre, qui ſe gliſſe dans tous les cœurs, & les maîtriſe en ſouverain, joue ſouvent le tour aux jeunes gens. Profitant de cette efferveſcence qui leur eſt aſſez ordinaire, il les précipite fréquemment dans les mauvais pas, en les attirant & les charmant par le ſéduiſant appât de la célébrité.

Tout ce que je puis aſſurer, c'eſt qu'à l'époque de cette lettre, j'étois encore dans mon enfance à l'égard des maladies des animaux dépendantes de la conſtitution variable du climat, de la nature des fourrages & de la qualité des eaux: comme ces cauſes étoient une énigme à deviner pour mes

naissantes lumieres, les symptômes devoient m'en être difficiles à saisir ; tout ce que j'avois pu acquérir de connoissance en France dans mes expériences & par mes observations, tout cela ne m'étoit que d'un très-foible secours. Les maladies, à Saint-Domingue, different presque entiérement de celles d'Europe; elles suivent les diverses influences de la température : il faut donc que le praticien qui du sein de l'Europe vole sur ces lointains rivages pour s'y consacrer à la cure des animaux malades, se prépare à un nouvel apprentissage, & à l'étude du climat, dans toutes les variations dont il est susceptible. C'est à quoi son attention doit d'abord s'attacher, sans quoi point de succès : en effet, peut-on guérir une maladie qu'on ne connoît pas ? & parviendra-t-on jamais à la connoître, si, par une étude exacte & réfléchie, on ne cherche pas à s'instruire de ses causes, on n'observe point ces diverses nuances dont une seule bien saisie suffit quelquefois pour nous dévoiler la nature de la maladie, éclipser le nuage qui nous en cachoit le principe, &

nous éclairer sur le choix du remede qui lui convient, & qui peut seul la combattre ?

C'est à quoi je me suis d'abord occupé, c'est aussi ce qui m'a fortifié, & c'est ce qui me porte aujourd'hui à rétracter, si je puis parler ainsi, l'erreur que j'avois adoptée, plus par irréflexion que par tous autres motifs ; je le dis donc & l'affirme, dût l'injuste satire, qui ne se plaît qu'à mordre à tort ou avec raison, dût-elle me taxer d'ignorance, je m'en tiens à mon sentiment du premier chapitre. Oui, malgré l'existence des causes épidémiques, qu'une favorable Providence ne permet pas d'éclore, la colonie, depuis l'époque de mon arrivée sur ses rivages, n'a jamais eu à pleurer sur les ravages d'une perte désolante.

27 Février 1782. N°. 9 des Affiches Américaines.

Lettre que m'écrivit, le 2 Janvier, M. Boussoumat, prévôt de maréchaussée au département du Cap.

Il y releve mon opération de l'œsophagotomie, d'après les conversations qu'il avoit eues à ce sujet avec des personnes aussi

pourvues de lumieres que dépourvues de partialité.]

6 Mai 1782. *N°.* 19 *des Affiches Américaines.*

Réflexions sur cette même opération, par M. Cosme d'Angerville, chirurgien.

On y voit briller par-tout l'érudition la plus profonde & la plus judicieuse, l'esprit le plus brillant & le plus aisé ; rien n'enfante plus de jalousie que l'éclat d'une belle action ; cette vérité, plus que tous nos éloges peut nous mettre à portée de payer, comme il le mérite, l'héroïque impartialité qui respire dans chacune de ses phrases. Assurément, le chirurgien M. Cosme d'Angerville ne nous accusera pas de manquer envers lui de reconnoissance.

28 *Août* 1782. *N°.* 35 *des Affiches Américaines.*

Extrait d'une lettre qui me fut écrite du Limbé, en date du 25 février.

J'avois opéré la cure d'un cheval qui s'étoit cassé la cuisse & l'os du tibia : tout le monde en paroissoit d'autant plus surpris, que ces cures sont estimées des plus diffi-

ciles, pour ne pas dire infaiſables; on ſe permettoit même de la révoquer en doute; c'eſt ce qui me força de faire imprimer cette lettre, comme on pourra la voir dans le chapitre ſur les fractures.

9 Octobre 1783.

Un mémoire préſenté à MM. de Bellecombe & Bougars. Il fut appointé par M. le général; ſon objet ſollicitoit trop fortement un accueil favorable.

J'implorois l'exécution néceſſaire, indiſpenſable, de l'ordonnance de police, concernant la prohibition des voiries, & l'ordre formel d'enfouir profondément tous les animaux mourant dans les villes de la colonie, & notamment au Cap.

L'abandon de ces animaux expirés, dont on ne peut ſavoir de quelles maladies, ne nous a que trop long-tems expoſés à toutes les horreurs d'une contagion déſolante: en effet, ils étoient abandonnés à la voracité des chiens & des vers, ſur les promenades publiques; le vent, qui ſouffloit du haut des montagnes, apportoit dans le ſein de la

ville les vapeurs fétides qu'exhaloient des lambeaux putréfiés. O Providence! qu'on te doit des actions de graces, pour n'avoir pas permis à la contagion d'éclore, & de moiſſonner le peuple de cette colonie!

27 Juillet 1785. *N°. ... des Affiches Américaines.*

Annonce de ma découverte des vers artériels, formant des *anévriſmes*; ce qui conſtitue ſa nouveauté, comme on peut le voir chapitre VI de la ſeconde partie.

Le corps à qui j'en fis part ne voulut ou ne ſut pas me comprendre; on écrivit contre ma prétention d'avoir le premier obſervé des vers retranchés par millions dans des gros ſacs anévriſmaux, arrêtant le cours de la circulation.

Je répondis à ce ſujet, à l'extrait des regiſtres du cercle des Philadelphes : un éleve médailliſte & penſionné entreprit la theſe, comme étant de ſon reſſort; il en débattit tous les points avec un je ne ſais quoi, qui vous annonce que l'individu, exalté de ſes titres, n'a pas perdu de vue cette eſpèce de prééminence qu'ils lui

donnent ſur le maréchal. La liſte de ces feuilles périodiques ſuit immédiatement.

27 *Juillet* 1785. *N°.* 30 *des Affiches Américaines.*

Extrait des regiſtres du cercle des Philadelphes, ſur les vers artériels formant des *anévriſmes.*

Je ne me plaindrai point ici de la partialité de ce corps. En communiquant ma découverte à ces MM. je leur remis dans un bocal une pièce anatomique en forme de démonſtration. De deux que j'avois dans mon cabinet, je me réſervai la plus grande. En voyant la premiere, ils ne furent qu'applaudir à ma découverte : encore, dans l'efferveſcence des éloges, ils me prient de leur faire paſſer l'autre. Je refuſe de me démunir d'un flambeau précieux. Soudain la critique la plus amere fit place aux éloges.

3 *Août* 1785. *N°.* 31 *des Affiches Américaines.*

Lettre en réponſe, comme je l'ai dit ci-deſſus, à l'extrait des regiſtres des Philadephes.

10 *Août* 1785. No. 32 *des Affiches Américaines.*

Lettre de M. Gelin, en réponse à celle imprimée dans le N°. 31.

La douceur & la décence en font le principal mérite ; pour la justesse & la solidité dans les raisonnemens, il n'est pas nécessaire d'en parler, il suffit de dire qu'on ne peut marcher droit dans un chemin tortu, & qu'il ne pouvoit bien réfuter une chose qu'il n'avoit pas bien comprise.

17 *Août* 1785. *N°.* 33 *des Affiches Américaines.*

Lettre en réponse à celle de M. Gelin, N°. 32.

C'est la conclusion de tous nos débats vétérinaires ; si le dernier qui parle triomphoit, mon avantage seroit incontestable ; mais je laisse le vulgaire appuyer la plupart de ses victoires, sur d'aussi frêles fondemens. Le public, spectateur de nos débats, peut décerner la palme & couronner qui mérite de l'être. Si je ne craignois que l'amour-propre, me jouant un de ses tours, ne me séduisît, je me permettrois quelque espoir sur

la foi de certaines rumeurs aſſez favorables à ma cauſe.

26 Février 1786. *N°.* ....

Avis à MM. les habitans, ſur un inſtrument inconnu dans la colonie, pour faire boire toute ſorte de breuvages aux animaux, ſans les abattre, quand ils ſont malades.

29 Mars 1786. *N°.* ....

Obſervation ſur un polype conſidérable trouvé dans le canal aérien.

On peut en voir le détail à la ſeconde partie, dans le chapitre du polype.

15 *Avril* 1786.

Mémoire ſur les moyens de prévenir les épidémies, & de conſerver les animaux.

MM. les adminiſtrateurs invitoient, ſur les affiches américaines, & engageoient même toutes les perſonnes éclairées à donner à cet égard tout ce que leur expérience pouvoit leur avoir appris. Je pris alors la plume.

Pour ne pas fatiguer le lecteur en le faiſant revenir ſur ſes pas, je vais interrompre le cours des dates par l'interpoſition de ce qui a rapport à ce mémoire.

Mai 1786. *N°.* 18, *Affiches Américaines ; feuille du Port-au-Prince.*

Extrait du mémoire du 15 Avril, rédigé par ordre de Meſſieurs les adminiſtrateurs, & imprimé ſous leur inſpection.

15 *Avril* 1786.

Requête à Meſſieurs les adminiſtrateurs ſur la viſite indiſpenſable à toutes les cargaiſons d'animaux qui débarquent dans nos ports.

Je l'avois déja préſentée à Meſſieurs de l'Iſle-en-Cour & le Braſſeur, général & intendant par *interim*. Ils étoient à même de onner la main à l'exécution de mon projet, lorſque le pavillon de l'eſcadre Eſpagnole vint nous annoncer l'arrivée de M. de Bellecombe. Ma requête fut appointée le 10 Février ; le même jour le nouveau général vint couronner par ſa préſence

les desirs passionnés qu'irritoit, dans le cœur du sage, le bruit de ses belles qualités & l'espoir d'une sage administration. Messieurs de l'Isle-en-Cour & le Brasseur suspendirent les ordres qu'ils alloient déja délivrer.

C'est ce qui me fit prendre le parti de présenter cette même requête à M. de Bellecombe. Je le fis en effet le 9 Octobre 1783. Non content d'applaudir à l'excellence de mes vues, il voulut que sans tarder, l'exécution en eût lieu. Elle étoit trop intéressante pour le public; il l'appointa. Soit qu'à la réflexion il ne voulut pas, ou il ne put pas en autoriser la sanction par lui-même, il me renvoya pardevant M. Bongars, pour réunir son suffrage au sien. Celui-ci le refusa ; peut-être avoit-il eu le secret de voir mieux que M. de Bellecombe, pour être en droit de refuser l'exécution d'un projet qui ne tend qu'à préserver la colonie d'une contagion qui pourra tôt ou tard la dépeupler d'animaux, & par un enchaînement de causes & d'effets, étendre ses ravages jusques sur les hommes.

Depuis cette époque j'ai laissé dormir

mon projet; mais les funestes & journaliers résultats de son inexécution m'ont enfin armé d'un nouveau courage. A l'époque ci-dessus j'ai présenté ma requête à Messieurs Constard & Marbois.

Prévenus pour cette vérité, que ce n'est qu'en lui faisant violence & en encourant parfois sa disgrace, qu'on sert le public, ne voulant rien entreprendre qui pût exciter la malignité qui frémit sans cesse autour du faîte où les grands sont élevés, & peut donner la couleur d'une dispendieuse nouveauté, & les apparences de l'exaction & de la tyrannie, ils se bornerent aux éloges flatteurs qu'ils pouvoient hasarder sans crainte, puisqu'ils étoient justifiés par l'approbation des autres généraux & intendans qui les avoient précédés. Ils m'exhorterent & m'autoriserent même, comme on peut le vérifier par la lettre incluse dans la préface, à faire part au public de mes vues aussi excellentes qu'utiles, ne doutant pas que le sage & l'amateur du bien commun ne les couronnât du sceau de son approbation.

Le siecle est si malin! il est si censeur! innocent ou coupable, il faut que tout

tombe ſous les traits de ſa ſatire ; auſſi ne doit-on pas être ſurpris que Meſſieurs les adminiſtrateurs n'aient rien donné de déciſif.

Il viendra peut-être un tems plus favorable, où l'on ſentira la néceſſité de l'exécution d'un ſi louable projet, qui doit détruire à jamais une ſource infaillible de procès entre les acquéreurs & les conſignataires ou les capitaines des cargaiſons, puiſqu'il eſt vrai que nous n'aimons pas à perdre notre argent de gaieté de cœur ; ce qui arrive cependant lorſqu'on achete dans ces cargaiſons des animaux déja morts ſans qu'ils paroiſſent malades, abſolument parlant, & qui ſemblent n'attendre ſouvent pour expirer que le moment d'être paſſés en d'autres mains.

L'exécution que je ſollicitois avoit encore pour objet de prévenir les épidémies & les contagions des animaux dans les plaines. En effet, ſi la viſite eut eu lieu, la cupidité ne traîneroit plus dans les campagnes ces animaux étiques & moribonds, ſouvent morveux, toujours infectés de

quelques ulceres à l'extérieur, qui indiquent preſque toujours de plus grandes léſions dans l'intérieur. Ces animaux, par les vapeurs qui doivent néceſſairement s'exhaler de leur individu, ne répandroient plus les miaſmes de la contagion dans les endroits où ils paſſent, ils n'empoiſonneroient plus l'air que doivent reſpirer les animaux de l'habitation voiſine du grand chemin par où on dirige leur marche; pour tout dire en un mot, Meſſieurs les habitans n'auroient pas la douleur de voir des animaux gras, ſains & bien portans, attaqués ſubitement de maladie, chanceler, tomber & mourir. On ne les verroit plus ſe déſeſpérer dans la recherche d'une cauſe dont le triſte effet les étonne d'autant plus, qu'ils n'ont rien ménagé pour la détruire ou la prévenir.

Tous ces divers motifs bien approfondis & bien conçus, ſont plus que ſuffiſans pour mériter & valoir à mon projet la ſanction qu'on crut ne devoir pas refuſer au projet de viſite de toutes les cargaiſons des negres, qui n'eſt aſſurément pas plus néceſ-

ſaire que celle que je ſollicite, puiſqu'on emploie pour le moins trois fois plus de quadrupedes que de negres.

8 *Juin* 1786.

Lettre à Meſſieurs les adminiſtrateurs, pour leur expoſer les funeſtes réſultats que peut avoir pour la ſanté de tout individu, l'imprudent abandon des animaux expirés ſur les chemins & les grandes routes, d'où ils infectent les paſſans de leurs fétides & peſtilentielles exhalaiſons.

Il n'eſt rien de plus évidemment dangereux & de plus capable d'occaſionner une perte déſolante. Je pourrois citer mille exemples qui confirmeroient mon aſſertion, mais ma ſeule expérience me ſuffira; c'eſt pourquoi, ſans parler ni du vraiſemblable ni du poſſible, ſans dire que j'ai mille fois rencontré de ces cadavres putréfiés, tombant en lambeaux, dévorés par un million de vers, d'où s'exhaloient des odeurs ſi fortes & ſi inſoutenables, qu'à cent cinquante pas de l'infection le cavalier étoit

obligé de prendre son mouchoir pour ne pas succomber à une foiblesse inévitable, & le cheval, l'œil pétillant & effaré, l'oreille droite & la criniere hérissée, se précipitoit audacieusement à l'écart & ne passoit outre que l'éperon dans le flanc. Sans m'amuser à toutes ces peintures qui, quoique vraies, pourroient ne pas plaire à tout le monde, tant sont multipliés ces misantropes pour qui tout, le bien comme le mal, mérite d'être frondé, je me contenterai du fait dont je fus moi-même témoin, & qui confirme ce que j'ai déja dit, que ces voiries imprudemment négligées, de quelque façon que ce soit, ne peuvent avoir que des résultats tristes & déplorables.

Je passais un jour sur le chemin de la petite Anse. Je vis de loin un groupe de negres qui se partageoient le cadavre d'un bœuf exposé à la voirie. Ils ne m'eurent pas plutôt apperçus, qu'ils prirent la fuite, mais sans lâcher la proie qu'ils sembloient dévorer d'un œil avide. Aussi le propriétaire eut-il, au bout de quelques jours, le spectacle dévorant de les voir presque tous

mourir d'une fievre maligne & charbonneuſe, ſemblable à celle qui avoit fait périr le bœuf. Je me ſervis de toutes ces conſidérations auprès de Meſſieurs les adminiſtrateurs, pour les engager, au nom de l'humanité, dans le péril le plus funeſte, à ordonner à Meſſieurs les habitans d'enfouir, ſous peine d'amende, tous les animaux qui pourroient ſe trouver abandonnés à la voirie, ſur les chemins vis-à-vis leurs poſſeſſions ou ſur leurs poſſeſſions. La police pourroit tenir la main à l'exacte obſervation de l'ordonnance. Elle pourroit le faire ſans peine, en voltigeant ſur les chemins & les grandes routes pour empêcher le marronnage.

17 Mai 1786. No. 20 des Affiches Américaines.

Avis à Meſſieurs les habitans ſur des précautions indiſpenſables à l'égard de la longue ſéchereſſe qui régnoit depuis ſix mois.

Nos obſervations ſur cet objet, & celles qui rempliſſoient notre mémoire à Meſſieurs les adminiſtrateurs, imprimé par extrait dans le N°. 18 des affiches Amé-

ricaines, feuille du Port-au-Prince de l'année 1786 ; toutes ces obſervations ont mérité, une partie, d'être honorées d'un plagiat éblouiſſant & contourné, une partie, d'une imitation aſſez modeſte pour ne pas ſe mettre en frais, d'un génie qui ſait donner le change au lecteur, & lui faire prendre pour du neuf ce qui étoit déja connu.

Rien ne peut mieux ſe juſtifier que par la confrontation ; il ne faut que prendre le N°. 18 des affiches Américaines de 1786, où fut imprimé l'extrait de notre mémoire à Meſſieurs les adminiſtrateurs, & notre avis ſur les précautions indiſpenſables, également imprimé dans le N°. 20 de la même année. La vérité du fait ſe juſtifie ſans nuage, en rapprochant ces deux feuilles périodiques de la phyſique végétale de la Torride, & de l'extrait d'un mémoire ſous le titre de *Mémoire ſur les moyens de préſerver les animaux d'épidémies.*

L'un & l'autre ſe trouvent dans le N°. 24 des affiches de l'année 1786. L'impreſſion s'en eſt faite ſous l'inſpection du cercle des Philadelphes, dont les auteurs ont l'honneur d'être membres aſſociés.

M.

M. l'abbé de la Haye, auteur de la physique végétale de la Torride, n'a pu échapper lui-même à cet écart qu'il reproche judicieusement à plusieurs de nos observateurs, qui, au mérite d'assez bien dire, savent réunir celui de bien observer. Prévenu, déchaîné même contre *ces illusions & ces beaux raisonnemens* qu'il prétend si ingénieusement ne pas empêcher les animaux de périr, il a assez de fermeté pour ne pas se défendre de leur séduction, tant il est ordinaire de débiter philosophiquement des maximes qu'on n'observe pas soi-même.

M. l'abbé de la Haye a pris sa proposition sous un point de vue le plus favorable pour démontrer comment on doit plutôt instruire qu'éblouir. Il a prétendu qu'on devoit donner aux animaux une entiere liberté dans les pâturages. Comme animé par cette liberté, maîtrisant à la fois l'imagination & la main qu'il devoit servir, le crayon de l'auteur s'est amusé à ces agréables & riantes peintures d'un âge plus fortuné, où tout affranchi des fers de la contrainte, il goûtoit les douceurs de la liberté.

Forcé de suivre le mouvement qui l'entraînoit malgré lui-même, M. l'abbé de la Haye a gravi du centre de sa musée sur le sommet des montagnes, pour y respirer la douce fraîcheur des zéphyrs légers; il est descendu dans les vallons & les prairies; il s'est assis sur l'émail varié d'un gazon fleuri; le doux murmure d'une onde gazouillante l'invite au sommeil; il s'endort au milieu des plus aimables rêveries; il goûte des douceurs enchanteresses; mais bientôt il s'éveille au bruyant fracas d'une imposante cascade.

Quelle reconnoissance M. l'abbé de la Haye s'est assuré sur tous les cœurs! là où tant d'autres n'eussent pu se soustraire à la force de l'enchantement, son esprit ferme & inébranlable s'affranchit généralement de la séduction *des illusions & des beaux raisonnemens*, pour nous développer dans le plus grand jour les avantages les plus riches & les plus précieux. Nous les devons à l'irréflexion, ou, si l'on veut, à l'enthousiasme. En effet, si M. l'abbé de la Haye se fût mis en frais d'un peu plus de jugement, il se fût assurément apperçu que la nature semble ne nous prodiguer ces avantages que pour

nous rendre plus affreux le déſeſpoir de n'en pouvoir jouir. Mais ne lui faiſons pas un crime de cette abſence. Qui peut ſe défendre des doux égaremens d'un aimable délire ?

Enveloppé dans le manteau philoſophique, M. l'abbé de la Haye, cet ennemi déclaré *des illuſions & des beaux raiſonnemens*, ſe préparoit à nous endoctriner. Son crayon prend l'eſſor, mais la ſéduction l'égare ; il ſe perd agréablement dans des riantes deſcriptions. La force du plaiſir l'emporte, l'ardeur de la plus douce volupté l'échauffe & l'entraîne ; rien ne l'arrête. Enfin, ne pouvant ſuffire aux délices qui l'enivrent, ſon feu ſe ralentit ; la réflexion ſuccede, il rougit de s'être ſi long-tems abſenté de lui-même. Le poëte ſe dépouille & s'enfuit ; le philoſophe reparoît & nous reſte.

Pouvons-nous en effet mettre en pratique l'exemple des Eſpagnols qu'il amene à l'appui de ſa propoſition, *de donner aux animaux une entiere liberté dans les pâturages ?* Pour une pareille exécution, la pareſſe n'a-t-elle pas toujours le pas ſur l'activité ? L'indolence Eſpagnole, uniquement occupée à ſe

procurer ce qui peut l'entretenir, languit & s'endort après avoir rempli des vues qu'elle auroit négligées ſi elle n'eût pas cru que c'étoit un bonheur que la vie. Quelques carreaux de terre, conſacrés à la culture des vivres, ſuffiſent pour exercer de tems en tems la molleſſe de leurs bras engourdis. Les vaſtes ſavannes, où brillent l'émail & la verdure, l'immenſité des hâtes ombragées, tout le reſte, on l'abandonne aux autres animaux qui n'y reconnoiſſent d'autres loix que celles de l'inſtinct & de la nature.

Mais nous, François, en qui tout reſpire l'induſtrie & l'activité, pouvons-nous imiter une conduite qui dort & ſommeille ſans ceſſe? Un regard attentif, promené ſur la perſpective de nos plantations, ne nous en démontre-t il pas l'impoſſibilité? Nos travaux, qui ſemblent n'être ſuſpendus que parce qu'on ne peut ſe ſouſtraire à la loi que nous impoſe la nature de réparer nos forces épuiſées dans les bras d'un paiſible ſommeil, nous permettent-ils toutes ces abſences indiſpenſables des animaux? ſouffrent-ils que nous laiſſions ainſi nos

quadrupedes, ſur la foi de leur inſtinct, errer & courir, monter & deſcendre, comme on ne pourroit s'en diſpenſer s'il étoit poſſible que le plan judicieux & combiné de M. l'abbé de la Haye fût jamais ſuivi? D'ailleurs, n'eſt-ce donc qu'à la faveur de cette entiere liberté qu'on peut ſe conſerver les troupeaux? Les habitations ſont-elles donc dépourvues de fourrage au point qu'on ſoit obligé de les abandonner dans les montagnes? Comment a-t-on pu parvenir à les entretenir avant l'époque de l'excellente idée de M. l'abbé de la Haye? & encore toutes les habitations réuniſſent-elles ces avantages, ces commodités que M. l'abbé de la Haye doit néceſſairement ſuppoſer pour rendre ſon projet merveilleux praticable?

Ne réuſſiroit-on pas mieux à remplir les vues qu'a dû ſe propoſer M. de la Haye, ne ſaura-t-on ſe procurer plus facilement tout ce que demande l'entretien des animaux, en ſuivant les idées ſimples, mais utiles, de pluſieurs obſervateurs, qui ſe ſont, plus que n'a fait M. l'abbé de la Haye, conformés à ce caractere d'aiſance

& de facilité dans l'opération qui conſtitue l'habitant ? En un mot, ne pourroit-on plus être utile que par des plans diſpendieux & embarraſſans ?

Pour le mémoire de M. le Comte d'Ingrande ſur *les moyens de préſerver les animaux d'épidémies* ; ſans m'engager dans une analyſe qui ne pourroit que me donner du ridicule, je dirai que parmi ces obſervations ſemi-botaniques, (dénomination facile à juſtifier) il y en a d'excellentes dans leur genre, mais il eſt dommage qu'elles ne ſoient pas également praticables, à-peu-près par les mêmes raiſons qui rendent impoſſible l'exécution de celles de M. l'abbé de la Haye.

Fin de la ſeconde Partie.

OPSERVATIONS.

PREMIERE OBSERVATION.

J'AI trouvé, au Cap-François, plusieurs vaches laitieres atteintes de maladies *poiriques*. J'ai donné avis, dans les Affiches Américaines, de *pians ulcéreux*, *chancreux*. Le lait des vaches qui en sont affectées, est nécessairement gâté & très-mal sain; cependant on le prend comme aliment, & souvent comme remede. Quels funestes ravages ne doit-il pas occasionner sur les personnes qui en font usage? Pour les prévenir, il conviendroit de jetter le lait des vaches malades; & si leur maladie étoit incurable, il faudroit les mettre à mort sans hésiter, afin de sauver le reste du troupeau, & surtout, afin de garantir l'espece humaine des effets de la contagion.

J'ai aussi fait la même observation sur les taureaux malades. Les veaux, mâles & femelles, qui proviennent de leur accou-

plement, ſont très mal-ſains, & leur chair doit être très-ſuſpecte.

Il faudroit couper les taureaux atteints de cette maladie, afin d'éviter ſa propagation, ou même les tuer.

J'ai obſervé, au *Morne Rouge*, un petit veau très-maigre, âgé de trois à quatre mois, couvert de *pians* ſous pluſieurs formes. On m'a aſſuré qu'il étoit né ainſi. Il découloit de quelques-uns des pians une matiere dégoûtante; & ayant viſité la mere avec toute l'attention dont je ſuis ſuſceptible, je l'ai trouvée très-propre & ſaine.



SECONDE OBSERVATION.

COMME les circonſtances font naître les idées, mes obſervations m'ont convaincu que la *morve* ſe propage avec rapidité, & cauſe les plus grands ravages au Cap-François. Je me ſuis empreſſé de donner mes avis & obſervations au public par la voie des gazettes du Cap, N°. 39, le 29 Septembre 1787, & Meſſieurs les adminiſtrateurs m'ont honoré d'une lettre d'approbation très-flatteuſe à ce ſujet.

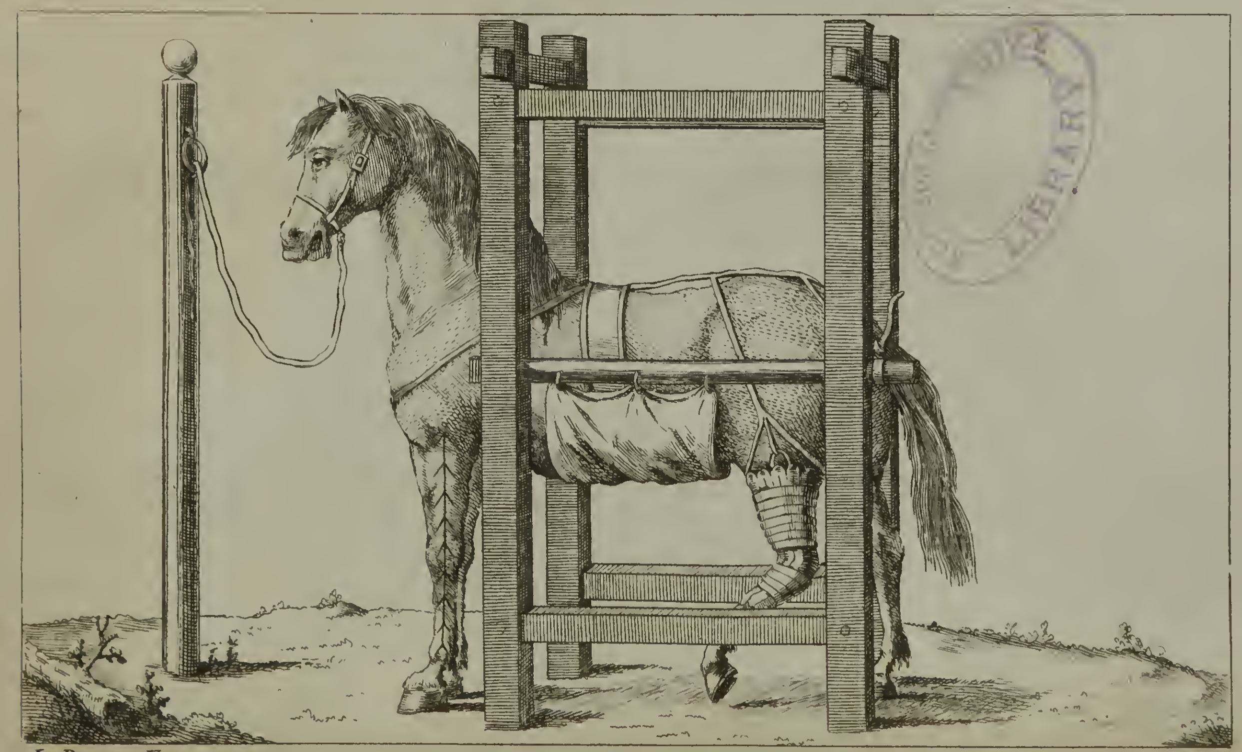
J'ai engagé Meſſieurs les habitans à condamner les *mares*, de crainte qu'elles ne fuſſent infectées par des animaux morveux. La morve exiſte dans une grande partie du quartier de la dépendance, & il conviendroit d'établir des puits à pompe ſur toutes les habitations, pour faire tomber l'eau en caſcade dans des abreuvoirs couverts, & garnir de graviers & de bâtons de ſoufre les baſſins où l'eau doit ſe précipiter. Il faudroit auſſi jetter de la chaux vive dans

les puits, & clouer un morceau de toile à chaque trou du baſſin, pour prévenir la mal propreté.

Il ne faut jamais laiſſer d'animaux malades ſe baigner dans les mares, comme cela ſe pratique à Saint-Domingue.

FIN.

Pl. I



L. Boquet F.



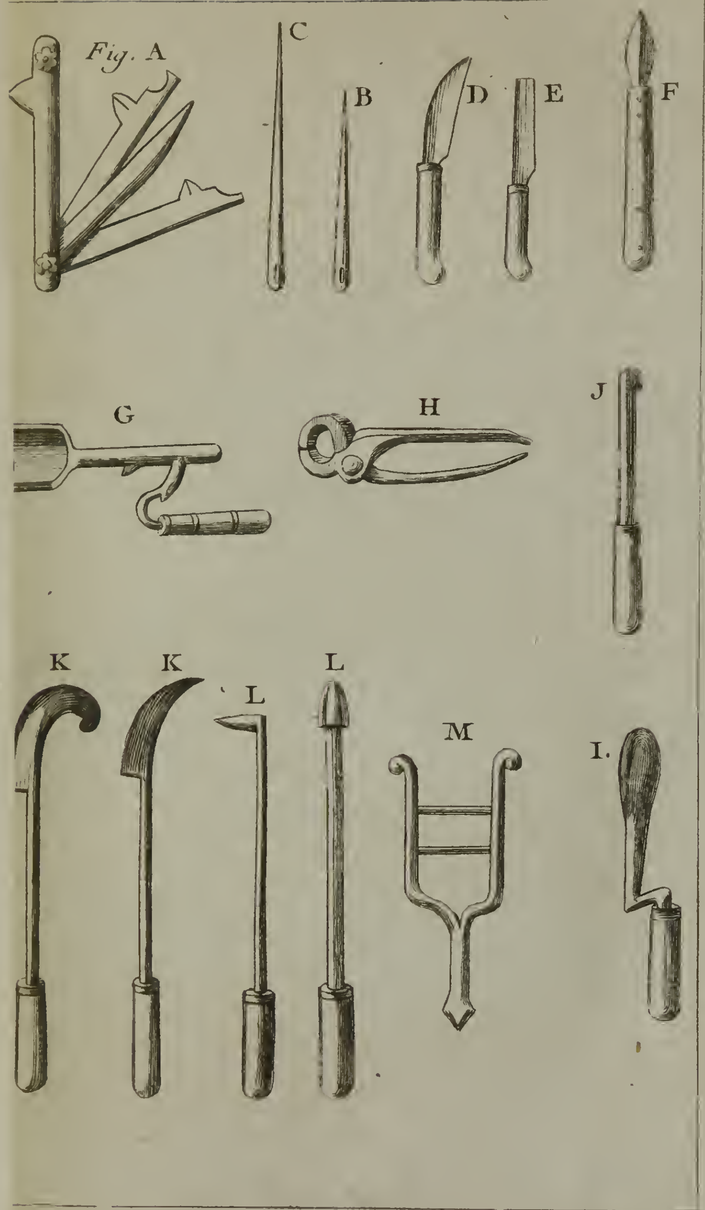
L. Boquet F.

Pl. 3.



.Boquet F. J.B. Bigant S.

Pl. 4.



Boquet F. J.B.Bigant S.

